

L'ESTHÉTIQUE

DU

DOGME CHRÉTIEN

APPROBATION

Solesmes, le 28 octobre 1898.

Nous, abbé de Solesmes, Supérieur Général de la Congrégation de France, sur le rapport favorable qui nous a été fait de l'ouvrage du Père SOUBEN, intitulé *l'Esthétique du dogme chrétien*, en autorisons la publication et l'impression.

Fr. Paul DELATTE,
Abbé de Solesmes.

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 30 Octobris 1898
† FRANCISCUS, Card. RICHARD
Arch. Parisiensis.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en novembre 1898.

R. P. Jules SOUBEN

Professeur au Prieuré de Farnborough (Angleterre)

L'ESTHÉTIQUE
DU
DOGME CHRÉTIEN



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

PRÉFACE

En composant ce modeste essai, je me suis proposé non d'écrire une exposition nouvelle du dogme chrétien, mais de mettre en lumière la beauté interne du christianisme. Je désire que le lecteur l'admire sincèrement avec moi ; mais je n'ai pas cherché à le convaincre, bien qu'il me soit peut-être arrivé, à titre d'exception, de faire une courte excursion sur le domaine de l'apologétique.

Malgré l'élévation du sujet que j'avais à traiter, je me suis efforcé d'être clair, d'éviter les expressions techniques et les formules toutes faites. Mais j'ai tâché d'être suffisamment complet, sans tomber néanmoins dans le genre du traité de théologie, genre qui peut être fort

bon à sa place, mais qui n'avait rien à faire ici.

L'idée première de ce travail m'a été suggérée par la partie du *Génie du Christianisme* consacrée aux mystères de notre foi. J'admire comme il convient certaines pages de cet ouvrage qui a fait époque et qui est d'un initiateur. Mais il faut avouer que, pour une raison ou pour une autre, l'auteur n'a touché, en traitant des vérités chrétiennes, que la superficie des choses. On ne refait pas un ouvrage comme le *Génie du Christianisme*, même après qu'il a beaucoup vieilli; mais chacun reste libre de reprendre quelqu'une des idées que Chateaubriand y a semées et de la traiter à sa guise.

J'ai été encouragé à me mettre au travail par la lecture d'une belle étude théologique du R. P. Lingens, S. J., *privat-Docent* de théologie dogmatique à l'Université d'Innsbrück : *Die innere Schœnheit des Christenthums* (Fribourg en Brisgau, Herder, 1895). Son exposition m'a paru

très forte; très approfondie dans sa brièveté ; les parties en sont solidement liées ; enfin, c'est un livre qui fait honneur à la science théologique de l'auteur. Néanmoins, je lui ai fait peu d'emprunts, parce que j'ai cru devoir adopter une méthode d'exposition assez différente de la sienne, plus analytique et de caractère plus littéraire. Je ne sais si je me suis trompé; mais j'ai pensé que je me ferais lire ainsi plus facilement du public auquel j'adresse cet essai.

Voici le plan que j'ai suivi. J'analyse un à un tous les dogmes du christianisme en faisant ressortir la beauté spéciale que chacun d'eux manifeste, et je m'efforce de présenter une image réelle de la beauté que la pratique de sa morale produit en l'âme du chrétien. Puis, dans une conclusion rapide, je trace un tableau d'ensemble du christianisme au point de vue dogmatique, moral et social, montrant comment la religion chrétienne, en poursuivant le bien, a naturelle-

ment engendré le beau. J'ai relégué dans un appendice des notions générales sur l'idée du beau et ses manifestations littéraires et artistiques. Cet appendice est, en réalité, une introduction, et si je ne l'ai pas mis à sa place naturelle, c'est pour ne pas rebuter certains lecteurs et pour éviter de leur faire croire, bien à tort du reste, qu'il était nécessaire d'être versé dans la science de l'esthétique pour lire avec fruit cet essai. Enfin quelques notes m'ont servi à éclaircir ou à confirmer, par des explications et des citations, certains jugements, certaines assertions qu'il eût été difficile de justifier dans le cours de l'ouvrage.

En général, j'ai résisté à la tentation de citer des auteurs trop connus ; mais comment éviter toujours, dans un traité sur l'esthétique du dogme chrétien, d'emprunter à Bossuet quelques preuves démonstratives, frappantes ? Donc la tentation a été quelquefois la plus forte ; la prose

de Bossuet servira du moins à reposer le lecteur de la mienne.

Je n'ai évidemment pas à me justifier d'avoir cité l'Écriture Sainte. Les morceaux que j'ai choisis ont d'ailleurs une valeur esthétique qui rendait la chose toute naturelle. J'ai traduit deux passages de Calderon, parce qu'ils m'ont paru confirmer d'une manière saisissante ce que j'affirmais des ressources incomparables qu'offre le dogme chrétien non au dilettante ou à l'esthète, mais à l'artiste sincère et convaincu. Au reste, Guillaume de Schlegel, qui s'y connaissait, regardait Calderon comme le plus grand des tragiques chrétiens.

J'aurais pû insister peut-être sur les cérémonies et les usages touchants du christianisme. J'ai préféré m'abstenir, parce que ceci ne relevait pas immédiatement de mon sujet et qu'on s'en était servi du reste pour des amplifications de rhétorique qui ne sont plus du goût du public.

I

DIEU

L'ESTHÉTIQUE DU DOGME

CHAPITRE PREMIER

Dieu

Quand nous jetons un regard sur les êtres qui nous entourent, nous remarquons quatre degrés distincts dans l'échelle des créatures. A côté des minéraux qui existent, croissent les plantes qui existent et qui vivent ; les animaux existent, vivent et sentent ; l'homme existe, vit, sent et pense. La vie des plantes représente un degré supérieur à l'existence des minéraux, parce que dans l'organisme du végétal réside la cause d'une activité nouvelle et merveilleuse. Mais, pour parvenir à sa perfection dans l'ordre

de la création terrestre, cette vie obscure a besoin de franchir deux autres échelons : la sensibilité et la pensée.

Toutefois, en l'homme même, la vie présente des caractères d'une évidente infériorité. D'abord, elle a un commencement et une fin : l'union substantielle de l'âme et du corps n'a pas toujours été et ne sera pas toujours. Entre ces deux termes, la naissance et la mort, que de maux de toutes sortes fondent sur le pauvre roi de la création ! Au début, la faiblesse inconsciente de l'enfant, et à la fin, la débilité sans espérance du vieillard ; les maladies, l'ignorance, parfois la folie, projettent leurs ombres sur cette vie. C'est un cycle que chacun parcourt, si une mort prématurée n'y met pas obstacle : l'enfant se développe, grandit, devient un homme, et monté sur le faîte, il redescend peu à peu la pente opposée de la montagne. Est-ce là l'idéal de la vie ?

Non, la vie parfaite, sans erreur et sans faiblesse, sans croissance et sans décroissance,

sans commencement ni fin, cette vie n'habite pas sur la terre. La vie infinie, cet océan vital (πέλαγος τῆς ουσίας) auquel l'existence de toutes les créatures n'ajoute rien d'essentiel, c'est Dieu, qui seul a pu dire de lui : *Vivo ego in æternum* (*Deuter.*, XXXII, 40), je vis éternellement ; qui seul a pu se définir : *Ego sum qui sum* (*Exod.*, III, 14), je suis Celui qui suis. Ainsi, concentrant en son être tout ce qu'il y a de parfait dans les forces de la vie, Dieu est par lui-même, tirant tout de soi sans rien emprunter au dehors.

Il en résulte qu'il ne change et ne faiblit jamais. Un homme, en qui s'uniraient les grâces de la jeunesse à l'énergie de l'âge viril et à la majesté sereine de la vieillesse, en supposant l'harmonisation possible de ces éléments disparates, cet homme posséderait un genre de beauté synthétique, bien supérieur à la beauté de détail dont chaque période de la vie est ornée. Dans l'ordre des choses humaines, c'est

un rêve ; dans l'ordre divin, c'est une sublime réalité. On dit « vieux comme le monde » pour exprimer l'antiquité la plus reculée. Mais qu'est-ce que cette antiquité pour Dieu, devant qui mille ans sont comme un jour ? Pour cet Être, dont l'essence est antérieure et supérieure au temps, il n'y a pas eu de naissance ; remontons aussi loin que nous voudrons, avant les mondes, au-delà du chaos, Dieu est. C'est cette face de la vie divine que Daniel exprimait dans sa vision :

« Je regardais jusqu'à ce que des trônes fussent placés et que s'assît l'Ancien des jours ; ses vêtements étaient blancs comme la neige et les cheveux de sa tête comme de la laine mondée (*Dan.*, VII, 9) ».

D'autre part, l'activité de Dieu, qui porte et conserve tout dans le monde physique et moral par une seule parole de sa puissance, donne, à un degré suréminent, l'impression de cet âge dans lequel l'homme, en la plénitude de ses forces, fournit sans s'épuiser le maximum de travail.

« Au commencement, Seigneur, vous avez établi la terre ;

Et les cieux sont l'ouvrage de vos mains ;

Ils périront, et vous demeurez ;

Ils s'useront comme un vêtement ;

Vous les changerez comme une tente, et ils seront changés ;

Mais vous, vous êtes, et vos années ne finiront pas (*Ps.* CI, v. 26 ad. fin.) ».

Enfin, comme l'éternité est un présent immobile, quoique vivant, une vie infinie concentrée en elle-même, il en résulte que Dieu est doué d'une jeunesse immortelle ; l'âge ne flétrit point en lui cette fleur qui se fane si tôt chez l'homme. Tout ce qu'elle offre de charme séduisant et de perfection véritable se retrouve souverainement en Dieu. C'est toujours le printemps, toujours la grâce immuable ; toujours jeune, alors que les créatures s'usent et vieillissent, il ressemble à ces arbres des Tropiques, sur lesquels s'épanouissent à la fois la feuille naissante, la fleur et le fruit, ou à l'une de ces

belles îles du Pacifique, dont le roc de corail se dérobe aux yeux sous une verdure perpétuelle.

Dans l'unité absolue de sa nature, qui ne connaît pas la distinction de la substance et de l'accident, Dieu possède ses attributs, la toute-puissance, la science, la justice, la bonté. Levons les yeux au ciel ; nous y lisons en traits de flamme les prodiges de la toute-puissance et de la sagesse divines. Voici d'abord, dans le système auquel appartient notre terre, cette étoile, le soleil, entraînant vers la constellation d'Hercule tout son cortège de planètes qui décrivent autour de lui des spirales elliptiques. Que de merveilles dans ce monde solaire, depuis les cirques volcaniques de la lune jusqu'aux anneaux de Saturne et aux satellites de Jupiter, jusqu'à Neptune qui, aux confins de ce système, décrit en cent soixante quatre ans deux cent soixante six jours sa courbe immense autour du centre d'attraction ! Les lois les plus

précises de la mécanique président aux mouvements de cet ensemble, et c'est en toute raison que Newton appelait Dieu le grand géomètre. Quiconque est susceptible de goûter la sévère beauté des mathématiques saisira tout ce que la mécanique céleste fait pressentir en l'intelligence divine de profondeur et de rigoureuse exactitude. Le problème des cinq corps défie tous les efforts de l'analyse ; combien de fois Dieu l'a-t-il résolu dans le ciel !

Plus haut encore, c'est le monde des étoiles, dont chacune est peut-être le centre d'un système analogue au nôtre, dont beaucoup ont des compagnons stellaires de couleurs variées : « Si nous considérons pour un moment les conséquences physiques de la multiplicité de ces systèmes lumineux et des astres obscurs qui les accompagnent, nous sommes frappés d'étonnement. Dans un système d'aussi grande excentricité que α du Centaure, les planètes doivent être échauffées tantôt par deux soleils très voi-

sins, tantôt par un soleil très rapproché et un autre très éloigné. Qui pourra calculer les transformations de la vie dans de pareilles conditions, si ce n'est la sagesse de Celui qui, avec un petit nombre de moyens, sait obtenir une variété infinie dans les résultats ?

« Ajoutez à cela que les étoiles doubles, très souvent, ont des couleurs différentes et complémentaires : l'imagination même d'un poète serait impuissante à nous exprimer les phases d'un jour éclairé par un soleil rouge, avec une nuit illuminée par un soleil vert, d'un jour où deux soleils de différentes couleurs rivaliseraient d'éclat, d'une nuit précédée d'un crépuscule doré, suivie d'une aurore bleue (Secchi, *Les Étoiles*, t. II, p. 68 et 69). » A côté de ces mondes formés, il y a sans doute des mondes en formation, les nébuleuses, comme celles d'Andromède et de l'Épée d'Orion, dont la matière lumineuse, très raréfiée, présente, malgré des contours variés, flottants, parfois bizarres,

un ou plusieurs noyaux de condensation (Cf. Stanislas Meunier, *La géologie comparée*, p. 207).

A côté de ces miracles de la toute-puissance dans l'espace céleste, Dieu ne cesse d'agir à la surface de la terre, dans l'air et dans les eaux ; sous sa main, les infiniment petits se multiplient par myriades, plantes et animaux, chacun avec sa forme, sa constitution particulière, son mode de propagation, son action spéciale dans le domaine de la vie. Ainsi, la toute-puissance divine embrasse et étreint sans effort les deux pôles de « ce monstrueux univers » (Taine), et la volonté, qui trace aux corps célestes la ligne de leurs révolutions, fait éclore l'infusoire dans une eau dormante et le microbe dans un organisme en fermentation. Se jouer ainsi du temps et de l'espace, n'est-ce pas le signe caractéristique de l'immensité et de l'éternité ?

La science de cet Être tout-puissant nous épouvante, et nous sommes saisis de vertige quand nous nous penchons sur ses abîmes. Ou

plutôt, cette science est comme un prodigieux foyer qui projette un éblouissant jet de lumière sur tous les objets qui passent dans son champ de réflexion ; et ce qui passe dans le champ de réflexion de la science divine, ce sont les étoiles du ciel et les animalcules de l'océan, l'infiniment grand et l'infiniment petit, c'est le monde entier, les créatures raisonnables et leurs actes libres, le passé, le présent et l'avenir, enfin et par dessus tout la nature divine ! Tout est nu, tout est clair, tout est lumineux pour cet œil toujours ouvert dans l'infini ; Dieu sait tout, parce qu'il voit tout. Les analogies dont l'homme se sert : le condor qui plane au-dessus des glaciers des Andes et dont l'œil sanglant de rapace scrute tous les plis de la montagne pour y chercher sa proie, le naturaliste qui poursuit, armé du microscope, les plus infimes manifestations de la vie, tout cela est d'une insuffisance dérisoire ; les paroles nous manquent, et nous ne pouvons que répéter avec le Psalmiste :

« Seigneur, avant que je la connaisse, vous connaissez ma pensée ;
Vous avez passé au crible mes actes et mon repos ;
Vous avez exploré toutes mes voies,
Et les paroles me manquent pour l'exprimer.
O Seigneur, vous savez tout cela !
Vous m'avez façonné dans tous les sens,
Vous m'avez formé de vos propres mains.
La science que vous avez de moi est admirable ;
Elle est au-dessus de ma portée,
Et je ne pourrai y atteindre.
Où irai-je pour échapper à votre esprit ?
Où fuirai-je de devant votre face ?
Si je monte au ciel, vous y êtes ;
Si je descends dans le Schéol, vous voilà.
Si je m'envole comme le rayon de l'aurore
Et que je me réfugie aux extrémités de l'Occident,
C'est votre main qui m'y conduit,
Et votre droite me soutient.
J'ai dit : Peut-être les ténèbres me cacheront-elles;
Mais la nuit s'illumine autour de moi.
Pour vous il n'y a pas de ténèbres,
Et la nuit brille comme le jour,
L'obscurité est comme la lumière.
Vous-même, vous avez façonné mes reins,
Vous avez tissé mon corps dans le sein de ma mère.
Je vous loue de ces merveilles qui me stupéfient ;
Oui, vos œuvres sont admirables,

Et mon âme se nourrit de leur contemplation.

Mon corps n'échappait pas à vos regards, lorsque j'étais formé dans le secret,

Lorsque ses éléments s'organisaient au sein de la terre.

Vos yeux m'ont vu quand je n'étais qu'une masse informe ;

Dans votre livre sont écrits tous les jours qui viendront,

Bien qu'aucun d'eux n'existe encore. (*Ps.* XXXVIII)»

La bonté de Dieu a des profondeurs qui nous étonnent et des délicatesses qui nous ravissent. Non content de tirer du néant ses créatures, il assigne à l'homme la plus extraordinaire des fins, une fin qui dépasse de toute la hauteur du ciel tous nos rêves de bonheur : la vision de l'essence divine, la béatitude de Dieu même. Le Seigneur a prodigué les images les plus touchantes pour nous aider à concevoir l'immensité de sa bonté. Tantôt il se présente comme un époux outragé qui pardonne à l'épouse coupable :

« On dit d'ordinaire : Si un homme a renvoyé sa femme et que celle-ci, s'éloignant de lui, en ait épou-

sé un autre, est-ce que le premier reviendra jamais à elle ? Cette femme ne sera-t-elle pas souillée ? Eh bien, ô Israël, tu as péché avec de nombreux amants ; cependant reviens à moi, dit le Seigneur, et je te recevrai... Tu t'es fait un front de courtisane, tu as désappris la rougeur de la honte. Appelle-moi au moins maintenant, dis-moi : Vous êtes mon père, le guide de ma jeunesse ; vous irriterez-vous toujours, persévérerez-vous dans votre colère jusqu'à la fin (JÉRÉMIE, III) ? »

Tantôt c'est un père offensé, prêt à accueillir l'enfant autrefois rebelle, maintenant repentant :

« J'ai entendu la plainte d'Ephraïm emmené en captivité : vous m'avez châtié, et j'ai été dressé comme un taureau indompté ; convertissez-moi, et je me tournerai vers vous, parce que vous êtes le Seigneur mon Dieu. Après que vous m'aurez converti, je ferai pénitence, et après que vous m'aurez ouvert les yeux, de douleur, je frapperai ma cuisse; je serai couvert de confusion et je rougirai, parce que l'opprobre de ma jeunesse est tombé sur moi. Ephraïm est-il encore pour moi un fils précieux, est-il pour moi un enfant de délices, pour qu'après avoir parlé contre lui, je me souvienne encore de lui ? En vérité, c'est pour cela que mes entrailles se sont émues sur lui et que je ferai éclater sur sa tête ma miséricorde, dit le Seigneur.

Élève des monceaux de pierre pour reconnaître ta route, fais attention aux lieux où tu as souffert ; remarque bien le droit chemin que tu as suivi en partant ; reviens, ô vierge Israël, reviens à ces villes où tu habitais (Jérém., xxxi). »

Enfin, c'est une mère que rien ne rebute, qui veille avec amour sur son fils, même ingrat :

« Sion a dit : Le Seigneur m'a oubliée. Est-ce qu'une mère peut oublier son enfant et ne pas s'attendrir sur le fruit de ses entrailles ? Eh bien, lors même qu'elle l'oublierait, moi, je ne t'oublierai pas (Isaie, xxxix) » !

Ainsi, pour ceux qui sont devenus ses enfants d'adoption par le baptême, Dieu est plus qu'une mère ; c'est la source de l'amour infini qui déborde sur eux en flots intarissables. En vérité, Dieu est amour (*Épître* I de S. Jean, iv, 8), et si, dans la créature raisonnable, la sainteté est exactement proportionnelle à la charité, qu'on juge par là de la sainteté du Créateur, qu'on imagine cette rayonnante splendeur de beauté morale qui émane de l'essence divine.

En face de cette cîme naturellement inaccessible, la vision béatifique, que la bonté de Dieu daigne nous assigner pour le lieu de notre éternel repos, se creuse l'abîme qu'exige sa justice, l'enfer. Des yeux mortels ne peuvent soutenir l'éclat formidable de cette justice qui sonde les reins et les cœurs, qui scrute les intentions des hommes et rend à chacun exactement selon le mérite de ses œuvres. Trop souvent la justice est bafouée ici-bas, et il faut pourtant qu'elle ait son jour d'absolu triomphe. Tant d'arrêts iniques, de châtiments immérités, de crimes qui échappent aux tribunaux humains, tout cela sera soumis à la plus impartiale des révisions, et le jugement définitif sera rendu sans acception de personne, quels qu'aient été sur la terre le rang et la dignité des coupables. Et c'est une beauté souveraine de Dieu que cette ferme justice qui remettra tout à sa place et réparera jusqu'au dernier iota tous les accrocs faits à la loi morale.

« Dieu est présent dans l'assemblée des juges ;
Au milieu d'eux il rend ses arrêts.
Jusqu'à quand jugerez-vous injustement
Et prononcerez-vous en faveur des pécheurs ?
Jugez en faveur de l'humble et de l'orphelin,
Rendez justice au pauvre et à l'indigent.
Sauvez l'humble,
Délivrez l'innocent des mains du pécheur.
Ils n'ont pas su, ils n'ont pas compris,
Ils marchent dans les ténèbres ;
Tous les fondements de la terre sont ébranlés.
J'ai dit : Vous êtes des dieux,
Vous êtes tous les fils du Très-Haut.
Mais vous mourrez comme des hommes,
Et vous tomberez comme le premier des princes.
Levez-vous, ô Dieu, jugez la terre,
Parce que toutes les nations sont votre héritage. »
(*Ps.* LXXXI).

Tel est le cri des cœurs chrétiens, qu'anime l'amour viril de la justice divine, la passion pour le rétablissement de l'ordre moral tout entier : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice parce qu'ils seront rassasiés (MATTH., V, 6) ».

Il serait facile de poursuivre cette description

des attributs divins; mais la considération de l'ensemble nous attire.

Ce que nous admirons avant tout dans une belle statue, c'est la proportion des parties et l'harmonie générale qui en résulte ; si la tête de la Vénus de Milo ou le buste de la Victoire de Samothrace ne répondait pas au reste du corps, il y aurait disproportion, et l'œil ne se reposerait plus avec la même complaisance sur ces merveilles de l'art grec. De même ce que nous recherchons dans une âme humaine, ce qui nous paraît l'idéal de la beauté intellectuelle et morale, c'est avant tout l'équilibre des facultés et des vertus. Toute qualité exagérée fait saillie et dégénère en défaut: ainsi, un roi n'a pas le droit de cultiver la clémence au détriment de la justice, et l'intelligence sort de son rôle légitime lorsqu'elle vient à énerver la volonté.

Or, en Dieu, l'harmonie des attributs est parfaite, parce qu'ils sont tous infinis ; jamais l'un ne fait tort à l'autre, jamais l'équilibre n'est

troublé. D'ailleurs, il n'y a pas en lui cette alternative d'action et de repos qui, dans la créature, est l'état nécessaire et normal. Nos facultés ne se déploient pas toujours, ni toutes ensemble ; l'intelligence peut entrer en jeu sans que la volonté s'en mêle, et l'imagination empiète souvent sur le domaine des autres. Plus il y a de facultés concourant avec ensemble à la production d'un acte, plus cet acte est métaphysiquement parfait, et moins un acte requiert de facultés pour être produit, moins il possède de perfection ontologique. En Dieu, les attributs ne sont jamais réduits à l'état de puissances, susceptibles, il est vrai, d'agir, mais, de fait, n'agissant pas. Jamais un attribut ne sommeille, tandis que les autres s'exercent ; éternellement ils sont en acte, bien que leurs termes extérieurs n'apparaissent pas tous à la même heure du temps.

Toute œuvre d'art exige l'unité compatible avec sa nature : dans une tragédie, l'intérêt doit

se diriger et se concentrer sur une action unique ; un tableau d'histoire présente toujours quelque personnage qui en est la figure centrale. Mais ces exemples mêmes font voir l'imperfection de l'unité ainsi entendue ; ce lien trop lâche est une unité purement morale. Les œuvres de Dieu offrent, il est vrai, à notre admiration des types d'unité autrement saisissants : ainsi, quoique l'homme soit composé d'un corps et d'une âme, il ne forme pourtant qu'un seul être substantiel. Évidemment cette nouvelle espèce d'unité est bien supérieure à l'unité morale d'une tragédie ou d'un tableau ; c'est une unité vivante et réelle. Si nous considérons une créature toute spirituelle, un ange, nous ne sommes plus arrêtés par cette sorte de dualité de la matière et de l'esprit qui subsiste malgré tout chez l'homme, et l'idée de l'unité fait un pas en avant. Néanmoins cette unité n'est pas encore parfaite, car en cet être spirituel il y a des dons de la grâce qui n'appartiennent pas à son essen-

ce, qui lui ont été surajoutés par la bonté divine. La distinction de la substance et de l'accident, de la puissance et de l'acte, est toujours réelle en lui. Cet ange existe ; mais il pourrait ne pas exister, bien que son essence ait été conçue par Dieu de toute éternité ; il y a donc en lui complexité d'essence et d'existence.

Dieu seul est la pleine réalisation de l'unité idéale. Cette distinction des attributs, à laquelle recourent les philosophes, n'est qu'une méthode rationnelle d'investigation proportionnée à la faiblesse de notre intelligence ; en vérité, les attributs de Dieu sont identiques à l'essence divine, et comme il est l'Être nécessaire, son existence n'est pas distincte de son essence. Il y a en Dieu un équilibre parfaitement harmonique des attributs ; c'est l'équilibre par identité. Dieu est l'acte pur et l'unité absolue ; il est l'idéal vivant et réel.

Enfin, il est l'Être, et il l'est à un point tel que toute la création ne saurait y apporter rien

d'essentiel. Versons une goutte d'eau dans la mer : aurons-nous modifié le moins du monde le niveau de l'océan ? Eh bien, quelque frappante qu'elle soit, cette comparaison reste encore au-dessous de la vérité, si nous voulons l'appliquer à Dieu et aux créatures. Toutes les œuvres divines surajoutées à Dieu n'augmentent pas d'une seule goutte cet océan de l'Être, parce que l'infini est inaccessible à toute augmentation comme à toute diminution. Entre une goutte d'eau et la mer, quelle que soit la disproportion quantitative, il y a du moins une mesure commune, le créé et le fini. Entre Dieu et ses créatures il y a un hiatus que nul ne saurait franchir et qui rend toute comparaison essentiellement boîteuse : l'infini. Depuis la création, il y a sans doute dans le monde un plus grand nombre d'êtres ; mais cette multiplication, cette délégation inférieure de la vie ne change rien à la nature des choses. En réalité, il n'y a pas plus d'Être, parce qu'on n'ajoute rien à l'infini.

II

LA SAINTE TRINITÉ

CHAPITRE II

La Sainte Trinité

« En toutes choses, l'uniformité engendre la satiété (CICÉRON) », et c'est une vérité reconnue de tous les artistes qu'une œuvre d'art doit contenir des éléments variés fondus dans une harmonieuse unité. Isolée, la couleur rouge, ou le bleu, ou le violet n'attirerait pas les regards ; mais quand l'arc-en-ciel resplendit sur le fond gris des nuages, tout le monde admire instinctivement ce spectacle. La juxtaposition symétrique des sept couleurs en une seule écharpe lumineuse les complète et les rehausse l'une par l'autre.

Or, puisque Dieu est la beauté suprême et que toute la beauté des êtres créés n'est qu'un

pâle reflet de sa perfection, comment ne trouverions-nous pas en lui cette variété dans l'unité, sans laquelle il n'y a pas de beau véritable ? Le dogme de la Trinité répond magnifiquement à ce désidératum : « La singulière beauté de Dieu, écrivait un grand théologien espagnol, semble avoir pour raison formelle la distinction réelle des trois Personnes dans la souveraine unité de l'essence ; en lui existe une parfaite proportion d'égalité entre les trois Personnes distinctes qui s'embrassent en une essence unique (Banez, *Scholast. Commentar. in Iam part. S. Thom.* 1584. p. 401) ».

Dieu, qui donne aux créatures la fécondité, est fécond lui-même ; il n'est pas isolé, il ne vit pas solitaire dans son éternité. Mais sa fécondité ne saurait ressembler à l'imparfaite image qu'il en a retracée dans les œuvres de ses mains ; elle est de tout autre nature et dépasse de si haut les conceptions de notre esprit et les leçons de notre courte expérience que,

sans la révélation qu'il a daigné nous en faire, les hommes auraient toujours ignoré le mystère qui s'accomplit éternellement dans les profondeurs de l'être divin. Dieu engendre, il est vrai; mais il engendre comme seul un Dieu peut engendrer. Il se pense, il se conçoit tout entier dans la plénitude et la force vivante de son intelligence infinie, et le terme de cette conception, c'est le Verbe, la Parole intérieure qui le redit tout entier, le miroir spirituel en qui se reflète parfaitement toute la lumière divine. A ce Verbe, le Père céleste se donne sans réserve; il lui communique sa nature incréée et les attributs qui n'en sont pas, en réalité, distincts, sa sagesse, sa science, sa bonté; et voilà, dans l'unité de l'essence, deux Personnes coexistantes, le Père et le Fils. La puissance de la pensée divine est telle qu'elle engendre non un concept sans vie, mais une Personne égale au principe générateur.

Mais le cycle des processions divines n'est

pas achevé. Dieu est esprit, et sa fécondité s'exerce d'une manière conforme à sa nature. Or, un esprit est intelligence et volonté ; tous ses actes ont pour principe immédiat l'une ou l'autre faculté. C'est l'intelligence paternelle qui a engendré le Fils ; que fera la volonté du Père et du Fils ?

Cette volonté infinie produit un acte d'amour qui embrasse les deux Personnes divines ; elles s'unissent, elles s'étreignent, non seulement parce qu'elles possèdent une même essence, mais parce qu'une même charité leur sert de lien indissoluble. Le terme de cet acte infini d'amour, c'est l'Esprit Saint, la troisième Personne divine. Lui aussi est parfaitement égal au Père et au Fils ; il possède comme eux et avec eux une même et unique nature. Il ressemble aux deux Personnes dont il procède ; mais la raison de cette ressemblance n'est pas le mode de sa procession. Le Fils est en tout semblable au Père, hors le caractère de la Pa-

ternité, parce que le propre d'un acte intellectuel est d'aboutir à un concept semblable à l'objet pensé ; plus le concept reproduit fidèlement et complètement cet objet, plus il est parfait. Or, l'acte, par lequel le Père se pense lui-même, est un acte divin et, conséquemment, parfait ; il reproduit donc, dans la Personne divine qui en est le terme, toute la Personne génératrice, à l'exception du caractère inamissible qui la distingue. L'acte de volonté agit d'une manière toute différente ; loin de tendre à la reproduction de l'objet aimé, c'est un mouvement qui porte et entraîne vers cet objet aimé le sujet aimant. La volonté s'efforce non de s'assimiler ce qu'elle aime, mais de s'assimiler elle-même à ce qu'elle aime : « C'est la propriété de l'amour de donner au cœur une vie nouvelle, qui est toute pour l'objet aimé.. Naturellement le cœur vit pour soi : est-il frappé de l'amour, il commence une vie nouvelle pour l'objet qu'il aime (Bossuet, *Œuvres oratoires*, édit. Lebarcq, t. IV,

p. 415 et 416). » Par conséquent, si, en dehors du caractère personnel que lui imprime son mode de procession, le Saint Esprit est entièrement semblable au Père et au Fils, ceci résulte de la richesse infinie de la vie divine ; en Dieu, rien n'est accidentel, tout est substantiel ; tout est semblable, tout est identique en la Trinité hormis le caractère relatif des Personnes. Tout acte, qui introduirait au sein de Dieu quelque chose de divers de la nature divine, est totalement incompatible avec la perfection exclusive de cette nature.

Cette coexistence de trois Personnes éternelles dans l'unité d'une même essence est le mystère des mystères ; nos yeux sont trop faibles pour en supporter l'éblouissant éclat, notre intelligence est trop bornée pour le pénétrer. Seul, l'esprit de l'homme sait d'une manière précise ce qui se passe en l'homme ; de même aussi, l'Esprit de Dieu seul peut scruter le secret des profondeurs divines. Même quand notre

âme aura reçu au ciel cette illumination surnaturelle qui lui permettra de contempler Dieu face à face, alors même qu'elle verra les trois Personnes dans une même essence, elle restera incapable de comprendre ce mystère ; elle le verra et elle en jouira pleinement, mais jamais elle ne résoudra le problème de la vie divine. Dieu seul peut se comprendre lui-même, et les élus tressailleront d'allégresse en contemplant l'altitude des montagnes éternelles. Au lieu de nous révolter contre ce qui nous domine nécessairement, au lieu de rejeter niaisement ce que ne saurait expliquer notre raison embryonnaire, adorons comme eux avec joie et humilité le Dieu un en trois Personnes, et remercions-le d'avoir daigné permettre que nous nous penchions sur ses plus secrets abîmes. Est-il un souvenir qui nous élève davantage au-dessus des mesquineries de la vie quotidienne ?

« *Deus semper generat*, Dieu engendre toujours : haute et puissante formule ! Lorsqu'au milieu

de quelqu'une de nos occupations basses et frivoles, ma pensée s'y reporte tout à coup, je sens une religieuse horreur ébranler mes os, comme si j'entrais dans le temple de l'éternité. En ce moment actuel que je perds à des riens, Dieu tout entier s'occupe à faire naître son Fils coéternel (De Régnon, *Études sur le dogme de la Trinité,* t. II, p. 503) ». Heureux ceux qui savent se nourrir de la contemplation fréquente d'un tel mystère ; c'est pour eux qu'il est écrit: *Montes excelsi cervis* (*Ps.* CIII, 18), aux cerfs les hautes cîmes !

Éternelles comme Dieu même, les processions divines sont au nombre de deux et ne sauraient se multiplier au-delà, parce qu'un être spirituel ne peut produire en lui-même que des actes d'intelligence et de volonté ; or, l'acte d'intelligence, qui donne naissance au Fils, et l'acte de volonté, d'où procède le Saint-Esprit, étant tous deux infinis, terminent la fécondité divine. Ces processions sont nécessaires ; la

plénitude de la vie increéée l'exige ainsi, et Dieu veut ce qui convient absolument à sa nature.

Outre le caractère personnel de Paternité, le Père se distingue des autres Personnes divines en ce qu'il n'est le terme d'aucune procession ; il est Père, parce qu'il engendre, et toute paternité est faite à l'image de la sienne ; avec son Verbe il produit le Saint-Esprit, mais il n'est lui-même ni engendré, ni produit. Il est le principe et non la cause du Verbe, parce que cette expression implique un effet postérieur dans le temps à la cause efficiente et substantiellement distinct d'elle ; mais le Verbe n'est que logiquement postérieur au Père qui l'engendre, et l'identité de leur nature est parfaite : « Tout ce que le Père possède est à moi (S. JEAN, XVI, 15) ». Inséparablement unis dans la possession d'une même essence et la production d'un même acte d'amour, le Père et le Fils agissent à titre de principe spirateur unique et produisent l'Esprit sanctificateur. Ces

trois Personnes, réellement distinctes et parfaitement égales, s'assoient sur le trône unique de la Divinité ; elles sont synthrones, comme disaient les Grecs, parce qu'elles vivent l'une dans l'autre et se compénètrent totalement : « Le Fils est le lieu du Père, et le Père est le lieu du Fils, ainsi que le dit le Sauveur : *Je suis dans le Père, et le Père est en moi* (S. JÉROME, *Commentaire sur Ezéchiel*, livre I. *c.* III, sur le vers. 12). ». Les trois Personnes divines sont des modes substantiels d'une même essence.

Le caractère individuel dont chacune d'elles est revêtue est une perfection dont l'esprit humain ne saurait concevoir la beauté ; mais cette perfection est infinie, comme tout ce qui est en Dieu, et par conséquent égale en chacune des Personnes ; la Paternité n'est pas au-dessus de la Filiation et la Spiration ne l'emporte pas sur la Paternité. D'ailleurs, comme les trois Personnes possèdent la même essence, elles

se communiquent d'une manière suréminente, par le moyen de cette essence, la perfection propre à leur caractère personnel. La Sainte Trinité forme une hiérarchie ; mais c'est une hiérarchie sans subordination, parce que les Personnes sont égales en majesté. L'ordre y règne, parce que, où il est absent, la confusion s'établit, et qui oserait supposer de la confusion dans les rapports des Personnes divines? Mais cet ordre est uniquement fondé sur les relations d'origine.

« O vous, qui êtes à la fois l'unité et le nombre,... vous êtes Celui qui enfante, vous êtes Celui qui est enfanté ; c'est vous qui éclairez, vous encore qui êtes éclairé ; c'est vous qui vous manifestez, vous qui vous dissimulez sous votre propre splendeur... O vous qui êtes sans origine, vous épanchez votre substance pour engendrer le Fils, Sagesse parfaite et Créateur de toutes choses ; mais en vous répandant vous demeurez intact, et votre enfantement aboutit

à la distinction des Personnes. Je vous chante, ô Unité ; je vous chante, ô Trinité. Vous êtes l'Unité, quoique vous soyez Trinité ; vous êtes Trinité, quoique vous soyez Unité ; mais cette division intelligible maintient indivisé ce qui est pourtant distinct... ô enfantement sacré ! ô génération ineffable, qui unit en les distinguant la Personne qui engendre et celle qui est engendrée (Synésius, *Hymne* iv, v. 191 et ssq.) ! »

III

LA CRÉATION

CHAPITRE III

La Création

Durant certaines nuits d'été claires et tièdes, un astronome illustre montait sur la terrasse de l'Observatoire, à Paris ; il se couchait sur un matelas et suivait des yeux la marche apparente de la voûte céleste, sillonnée par la blancheur lumineuse de la Voie lactée et toute étincelante d'étoiles. L'admiration maîtrisait en lui toute fatigue.

Longtemps auparavant, le panorama du ciel sous les tropiques avait exercé son prestige sur l'âme de sainte Rose de Lima : « L'aspect d'un ciel serein était pour elle un délicieux spectacle, surtout pendant la nuit. Quoiqu'elle n'eût au-

cune notion de l'astronomie, il n'était pas rare de la voir appliquée pendant plusieurs heures à contempler les astres avec une attention si douce qu'elle demeurait dans une complète immobilité. Elle avouait que cette contemplation prolongée réjouissait et nourrissait délicieusement son âme. Aussi la recommandait-elle aux âmes spirituelles comme un des plus puissants moyens de s'élever et de s'unir à Dieu (HANSEN, *Vie de sainte Rose de Lima*, p. 120) ».

Sans être des saints ni des astronomes, nous nous sentons aussi en face des cieux saisis d'une religieuse émotion. Quel est donc ce Dieu qui sème ainsi les mondes à pleines mains, qui se joue en maître du temps et de l'espace? Ce Dieu, c'est l'artiste suprême ; jamais il ne cherche au dehors les modèles de ses conceptions ; il tire tout de lui-même et trouve en son essence un type de beauté qu'il peut imiter indéfiniment dans ses œuvres sans l'épuiser jamais. C'est l'artiste suprême, non seulement

parce qu'il façonne la matière et y laisse l'empreinte de sa main, mais aussi parce qu'il a fait de rien cette matière sur laquelle son art s'exerce. C'est l'artiste suprême, parce qu'il a produit la vie et que toutes les statues de Phidias et de Praxitèle ne valent pas un corps vivant ; bref, c'est le Maître et Seigneur de la nature, Celui qui créa au commencement le ciel et la terre.

Dieu n'avait besoin de personne et se suffisait pleinement à lui-même. Mais la bonté aime naturellement à s'épancher comme un fleuve dont les eaux débordantes déposent sur les campagnes le limon qui les féconde ; et quand cette bonté est la bonté infinie, c'est un océan qui rompt ses digues. De toute éternité, Dieu avait résolu de créer cette chaîne d'or des êtres qui commence au pur esprit et se termine à la matière inorganique ; par dessus tout, il voulait se communiquer à des créatures raisonnables, les élever jusqu'à lui, les admettre à la participa-

tion de sa propre béatitude. A l'heure marquée d'avance sur l'immobile cadran de l'éternité, il tira du néant les anges et les éléments de l'univers.

Les anges sont des esprits purs, ceux qui, parmi les êtres créés, se rapprochent le plus par leur essence de la nature toute spirituelle de Dieu. Ils échappent totalement aux étreintes de la matière, et leur intelligence, au lieu de suivre, pour parvenir à la découverte de la vérité, la filière du raisonnement, l'atteint du premier coup et saisit immédiatement les essences. Plus nombreux que les étoiles du ciel, ils sont divisés en chœurs et soumis aux lois d'une hiérarchie d'ordre, basée sur le degré de leur perfection. Sept d'entre eux se tiennent devant la face du Seigneur et chantent sans cesse les paroles qu'Isaïe entendit dans son extase : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées ! Toute la terre est pleine de sa gloire (*Isaïe*, VI, 3). » Parmi les Séraphins et les Chérubins, les Trô-

nes et les Dominations, les Principautés et les Puissances, Dieu choisit les messagers célestes qui vont porter ses ordres aux créatures inférieures et les invisibles gardiens qui veillent jusque sur le plus petit des enfants des hommes.

En s'éveillant à la vie, les anges ne jouissaient pas encore de la vision de Dieu ; avant que le Créateur leur révélât sa face, ils devaient subir une épreuve qui mettrait en pleine lumière l'esprit dont chacun d'eux était librement animé ; tous ceux qui seraient trouvés fidèles seraient confirmés en grâce et admis aux joies de la vision béatifique. Quelle fut cette épreuve ? Dieu présenta-t-il par anticipation le Verbe incarné à ces pures intelligences en leur commandant de l'adorer, ou bien laissa-t-il leur activité s'exercer sur la nature jusqu'au jour où, enorgueillis des privilèges dont Dieu les avait enrichis, beaucoup prétendirent la dominer à titre de maîtres et seigneurs sans lien de

dépendance à l'égard de Dieu ? Quoi qu'il en soit, des myriades d'anges tombèrent dans le péché d'orgueil, et comme, chez les esprits purs, la chute morale est l'équivalent de la mort pour l'homme, ils tombèrent sans espoir de rémission. Hideusement défigurés par leur crime et enracinés dans le mal, ces anges furent à jamais exclus du bonheur que Dieu leur avait offert et destinés à la prison des flammes éternelles, tandis que leurs frères, qui avaient été humbles et reconnaissants envers le Seigneur, entraient dans sa gloire et assistaient en tressaillant de joie au magnifique spectacle de la création matérielle et organique.

Dans le vide ténébreux apparut tout-à-coup une nébuleuse immense, composée des atomes de la matière cosmique dans l'état le plus complet de désagrégation. Soumis à des forces attractives, ces atomes entrèrent en collision fréquente les uns avec les autres ; il se forma des courants et des tourbillons, et le travail méca-

nique se transformant en chaleur, un premier jet de lumière sillonna la nébuleuse : « Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut (*Gen.*, I, 3) ».

Sous l'influence des mouvements divers dont la nébuleuse était animée, elle se fragmenta en myriades de lambeaux ou nuées qui allèrent çà et là dans l'espace constituer des mondes. L'une de ces nébuleuses secondaires donna naissance aux planètes de notre système et à la terre ; puis, quand le noyau central se fut suffisamment contracté, le soleil versa ses rayons sur la terre déjà refroidie, tandis que les nuits s'illuminaient des blanches clartés de la lune : « Dieu dit : Qu'il y ait des flambeaux au ciel, qu'ils divisent le jour et la nuit, qu'ils servent de signes pour marquer les temps, les jours et les années, pour briller au ciel et éclairer la terre (*Gen.*, I, 14 et 15) ».

L'anneau nébuleux qui devait former la terre s'était condensé peu à peu en une masse liquide

et rayonnante, un soleil d'ordre inférieur. Mais sa chaleur se dissipant dans le froid glacial des espaces qu'elle parcourait, la surface de cette masse liquide durcit et se prit en une croûte minérale. Alors la vapeur d'eau s'abattit pour la première fois en pluie sur la terre, et se vaporisant de nouveau au contact d'un sol brûlant, entama une lutte orageuse avec le feu intérieur. L'eau triompha, et un jour vint où l'océan primitif couvrit la surface de la terre. Mais ces flots étaient déserts ; avec la patience de l'Être, qui du haut de son éternité domine le temps, l'Esprit de Dieu planait sur les eaux et attendait l'heure propice pour y faire germer la vie.

Enfin, sous la poussée du feu souterrain, des îlots surgirent du sein des flots, et la toute-puissance divine y sema les premières plantes, bien humbles d'abord, des lichens et des mousses, puis des graminées, et quand la première couche de terre végétale fut assez forte pour les

porter, des arbustes et des arbres. A la même époque, des algues naissaient dans l'océan, et la vie animale s'y produisait sous des formes encore rudimentaires, des zoophytes, des mollusques, de petits crustacés, plus tard des poissons cuirassés. Le règne végétal eut alors sa période de prédominance ; la forêt s'empara tout entière des terrains émergés, une forêt dont l'aspect général rappelait celui de certaines régions intertropicales, au sol marécageux, à l'atmosphère humide et tiède, mais qui avait pourtant un caractère d'originalité singulière : des fougères gigantesques, des calamites, des sigillariées, des lépidodendrons au tronc régulièrement strié, des astérophyllites au feuillage léger et élégamment découpé. Les débris de ces végétaux, accumulés pendant des milliers d'années, formaient des couches profondes de houille.

Toutefois, pendant ce règne presque exclusif de la forêt silencieuse, que n'égayait jamais ni

le chant d'un oiseau, ni la course d'une bête fauve, les quadrupèdes avaient fait leur première apparition sur la terre, apparition bien humble, presque effacée. Aux grands insectes ailés qui volaient dans les clairières des bois s'étaient joints quelques reptiles de petite taille qui rampaient sur les berges des rivières. Malgré leur chétive apparence, c'étaient pourtant les avant-coureurs des géants de l'époque secondaire. Il y eut un temps où la terre fut possédée par les reptiles : dans les eaux nageaient des monstres aux formes bizarres, les uns ayant un long col de cygne, les autres une queue de python, d'autres unissant les traits caractéristiques des sauriens et des cétacés. Dans les airs voltigeaient des ptérodactyles ; sur les continents, de grands reptiles herbivores, dressés comme les kangourous sur leurs pattes de derrière, paissaient dans des prairies plantées de hautes graminées, tandis que les carnivores erraient en quête d'une proie.

Près des Montagnes Rocheuses, aux États-Unis, vivaient de monstrueux dinosauriens qui représentaient la vie sous ses formes les plus bestiales. A la même époque, des oiseaux singuliers, au bec armé de dents et à longue queue reptilienne, apparaissaient sur la terre, en Europe et en Amérique. Aux poissons cuirassés des temps primaires s'étaient substitués des poissons à squelette.

Puis, à leur tour, les mammifères, dont quelques représentants de taille modeste avaient annoncé l'avènement, se développèrent d'une manière prodigieuse sur les continents agrandis : d'abord des ruminants aux formes délicates, agiles à la course, puis de lourds et énormes pachydermes, des carnassiers aux dents longues et tranchantes comme des poignards, capables de donner la chasse au dinothérium et au mastodonte. Peu à peu, la terre perdait l'étrange aspect de ses époques primitives, de l'âge des plantes et de l'âge des reptiles. Les lignes géné-

rales du paysage se rapprochaient de celles que nos ancêtres lui ont connues et que nous lui voyons encore en certains lieux; déjà le soulèvement des Alpes avait donné à l'Europe centrale le caractère pittoresque qui la distingue.

Les manifestations de la vie s'étaient affinées ; elles avaient revêtu des formes toujours plus parfaites ; l'instinct des animaux s'était épuré ; la température s'était adoucie, elle ne connaissait plus ces paroxysmes de chaleur qui se dégagaient autrefois du sol encore trop mince. Bref, la terre était préparée à recevoir le couronnement de l'œuvre divine.

Dans une région centrale de l'ancien continent, Dieu avait disposé la première demeure de l'homme : un pays arrosé par quatre cours d'eau, où les bois se mêlaient aux prairies. Jamais les orages tumultueux des tropiques ne se déchaînaient dans le paradis terrestre, et la fine poussière d'eau des cataractes, répandue dans l'atmosphère, entretenait une fraîcheur et

une verdure perpétuelles. Dieu, ayant créé l'homme de l'argile de la terre et lui ayant infusé une âme raisonnable, l'établit sous les ombrages de l'Éden et lui donna cette terre à cultiver ; Adam y parut dans la plénitude de la virilité qui s'alliait si harmonieusement en lui à la candeur de l'innocence. Cette belle créature, avec laquelle Dieu ne dédaignait pas de converser, vécut heureuse dans le paradis terrestre... Sans arrière-pensée dans ses rapports d'adoration et d'amour avec le Créateur, Adam regardait se jouer autour de lui les animaux qui reconnaissaient instinctivement sa royauté. Pour lui, le travail était sans fatigue, les ténèbres de la nuit sans effroi. Assis à l'ombre des palmiers, étendu près des larges fleuves qui arrosaient l'Éden, il laissait errer ses regards sur ces paysages enchanteurs, et son âme, toute neuve encore et déjà enrichie des trésors de la grâce, s'élevait naturellement vers le Créateur de toutes choses.

Cependant au premier homme il manquait encore une compagne et une épouse : « Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui une compagne qui lui ressemble (*Gen.*, II, 18) ». Un jour, un sommeil irrésistible s'empara d'Adam ; Dieu vint à lui, pendant qu'il dormait, de sa chair et de ses os il forma celle qui devait être la mère du genre humain. En s'éveillant, Adam vit près de lui la vierge que Dieu lui envoyait et qu'il lui destinait pour épouse ; dès lors, la création fut achevée et le bonheur fut complet dans le paradis terrestre !

Sur les questions de cosmogonie qui sont effleurées dans ce chapitre, le lecteur pourra consulter avec fruit :

FAYE, *sur l'origine du monde*, Paris, 1896. 3e édition. —WOLF, *Les hypothèses cosmogoniques*, Paris, 1886. — DU LIGONDÈS, *Formation mécanique du système du monde*, Paris, 1897.— Albert GAUDRY, *Essai de paléontologie philosophique*, Paris, 1896. — SAINT-GEORGES MIVART, *Le monde et la science*, Paris, 1897. — BRAUN, *Ueber Kosmogonie*, Münster, 1895.

IV

LE PÉCHÉ ORIGINEL

CHAPITRE IV

Le péché originel

L'homme, sorti des mains de Dieu, était orné des dons les plus magnifiques. Non seulement le Créateur l'avait élevé à l'ordre surnaturel et l'avait destiné à la même fin que lui-même, la vision et la jouissance de l'essence divine, mais il l'avait par surcroît enrichi du don de l'immortalité : après une vie innocente et heureuse, durant laquelle il se nourrirait du fruit de l'arbre de vie, Adam devait quitter la terre pour le ciel sans passer par la mort. La concupiscence était liée en lui, et Dieu avait donné à son intelligence cette maturité, ces connaissances fondamentales que l'homme n'acquiert qu'im-

parfaitement aujourd'hui au prix du temps et du travail.

Mais toutes ces libéralités de Dieu n'avaient point changé la nature d'Adam. Par son organisation physiologique et ses fonctions vitales, l'homme restait un animal, raisonnable, il est vrai, et comblé des grâces de Dieu, mais enfin un animal dont les instincts inférieurs étaient alors soumis à sa volonté innocente. Pour mériter d'être confirmé par le Créateur dans un état si supérieur aux exigences de sa nature, Adam devait subir une épreuve qui serait la pierre de touche de sa fidélité, de son obéissance aux ordres de Dieu, et de son humilité. L'Éden était semé d'arbres dont le feuillage abritait le premier homme, et Adam recueillait leurs fruits qui servaient à sa nourriture et à celle de sa compagne ; au centre du paradis s'élevait l'arbre de vie dont les fruits réparaient en l'homme le travail destructeur du temps. Un seul était excepté ; sous peine de mort, Adam ne devait pas

toucher à l'arbre de la science du bien et du mal.

Ce qui, dans les desseins de Dieu, n'était pour l'homme qu'une épreuve, devint, par la malice du démon, une tentation. Tombé par orgueil, ce puissant esprit voulut satisfaire sa haine contre Dieu en s'attaquant à ses créatures et en les entraînant dans sa chute. Invisible, il pénétra dans le paradis terrestre et se glissa dans le corps d'un serpent. Puis, saisissant un moment où Ève se promenait seule dans les sentiers de l'Éden, il l'attira, en se jouant devant elle, près de l'arbre fatal. Comme Ève regardait ses fruits sans y toucher, le serpent lui demanda tout à coup pourquoi elle n'en mangeait pas.

La femme, entendant l'animal lui adresser la parole, fut saisie d'étonnement ; mais le serpent lui expliqua qu'il avait reçu le don de l'intelligence et du langage en goûtant du fruit de l'arbre de science ; il lui dépeignit les merveilles

qui se révèleraient à son esprit, quand elle aurait mangé de ce fruit, il surexcita en elle la curiosité féminine et l'orgueil :

« Adam et elle seraient comme des dieux ! »

Puis, pour la convaincre qu'elle ne mourrait pas, il en mangea sous ses yeux. Le fruit était appétissant à voir, et il était défendu ; Ève en cueillit donc et en mangea, puis elle en apporta à son mari. Adam fut frappé d'épouvante en apprenant qu'elle avait transgressé l'ordre de Dieu ; puis il se rassura en constatant que la sentence de mort n'avait pas été exécutée contre la première femme, et persuadé par Ève, il mangea à son tour du fruit de l'arbre de science.

Ainsi, tout était oublié : les bienfaits de Dieu, son amour et sa défense. Mais le péché porte en lui le germe du châtiment ; quand ils se furent rassasiés du fruit défendu, la concupiscence brutale se déchaîna en eux, leurs yeux, couverts jusqu'alors du voile de l'innocence, s'ouvrirent tout à coup, et les coupables rougirent de con-

fusion en voyant qu'ils étaient nus. Avec de larges feuilles, ils se composèrent des ceintures et s'assirent en pleurant au fond du plus épais berceau de verdure de l'Éden, désormais profané par le premier péché.

Comme le jour baissait, la voix du Juge éternel retentit dans le paradis terrestre : « Adam, où es-tu ? » Le coupable répondit en tremblant :... « J'ai entendu votre voix dans l'Éden ; j'ai craint, parce que j'étais nu, et je me suis caché ». — « Et qui t'a enseigné que tu étais nu, sinon parce que tu as mangé de ce fruit auquel je t'avais défendu de toucher ? — « La femme que vous m'avez donnée pour compagne, m'en a présenté, et j'en ai mangé ». — Et Dieu dit à la femme : « Pourquoi as-tu fait cela ? » Ève répondit : « Le serpent m'a trompé, et j'en ai mangé (*Gen.*, III, 8-14) ».

Alors fut prononcée la triple condamnation contre le serpent, auteur du péché, contre la femme fragile et contre l'homme séduit. La

femme sera soumise à son mari, et elle enfantera dans la douleur; quant à l'homme, il tirera d'une terre désormais ingrate son pain à la sueur de son front, et né de la poussière, il retournera en poussière. L'espérance, il est vrai, restait aux hommes, et Dieu, miséricordieux jusque dans les actes de sa justice, leur annonçait qu'un fils de la femme écraserait la tête du serpent. Mais ce Rédempteur promis ne devait naître que dans un avenir lointain, et le péché allait inonder et submerger la terre. Comme dans le mythe transparent des traditions helléniques, Ève avait ouvert la boîte où tous les maux étaient renfermés, ils s'étaient répandus sur le monde, et l'espérance seule était restée au fond.

Telle est cette scène du paradis terrestre, la plus triste page de l'histoire de l'humanité, puisqu'elle contenait en germe tous les péchés et toutes les misères, la plus importante aussi, si l'ange Gabriel n'était apparu à la Vierge Marie et si la vie mortelle du Verbe incarné ne s'était

déroulée sur la terre. Seule, elle explique pleinement les énigmes au milieu desquelles s'agite l'humanité : l'origine du mal moral, le débordement du péché, le déchaînement des maux physiques, la maladie, la souffrance et la mort. Ce n'est pas ainsi que Dieu avait conçu le monde et qu'il en avait réalisé le plan ; c'est la défaillance de la volonté humaine qui a tout perverti, et les hommes expient la faute de leurs premiers ancêtres, comme les enfants paient par la misère les folies de parents prodigues, comme ils paient de leur santé et de leur vie les vices d'un père débauché. Si longue que soit la chaîne qui nous unit au premier homme, tous les anneaux se tiennent, il n'y a pas d'interruption entre eux ; l'humanité est une grande famille qui descend du même père ; mais elle a perdu par la faute de son chef les biens dont la libéralité de Dieu l'avait enrichie. C'est la plus juste application de la loi de l'hérédité.

Désormais, les ombres sont multiples au ta-

bleau de la création. Le mal est extrême sur la terre ; la misère y coudoie le vice, et si les rigueurs de la justice ne suffisent pas toujours à désarmer les criminels, la charité ne suffit pas non plus à soulager les malheureux et à nourrir les affamés. Toujours la mort plane au-dessus de l'homme, et les animaux, dont il était le roi, semblent souvent s'être ligués contre lui pour le détruire. Les microbes attaquent ses organes vitaux et y sèment les germes de la corruption ; les tigres le dévorent, sans souci de sa royauté d'autrefois, et ses membres tombent en putréfaction sous la dent de la *podridora*, l'effrayant reptile de l'Amérique du Sud. Voilà ce qu'il *a réussi* à faire de ce monde, qui ne devait être pour lui qu'un lieu d'épreuve passager, adouci et embelli de mille manières par la générosité du Créateur. L'ordre surnaturel a été restauré, il est vrai, par le sang du Rédempteur promis aux premiers pécheurs ; mais l'ordre préternaturel a été laissé dans l'état de ruine auquel l'a-

vait réduit la désobéissance d'Adam. Dorénavant, c'est par la souffrance, par la communion aux douleurs et à la mort de Jésus, c'est à travers un sentier hérissé d'épines que l'homme peut arriver au ciel (1).

(1) J'ai complété par quelques traits explicatifs, empruntés au *Paradis perdu* de Milton, la scène de la séduction d'Ève par le serpent ; naturellement, je n'entends pas donner à ces détails d'autre valeur que celle d'une explication possible et vraisemblable.

J'ai suivi dans ce récit la stricte donnée biblique ; mais il n'est pas sans intérêt de savoir que l'Église n'a pas condamné les tentatives d'interprétation allégorique de certains commentateurs, du cardinal Cajetan par exemple. Le point capital, c'est la chute d'Adam et d'Ève et la transmission héréditaire de ce premier péché d'orgueil et de révolte.

V

L'INCARNATION

CHAPITRE V

L'Incarnation

L'univers est un temple que Dieu a élevé à sa gloire. Au cœur pur et à l'esprit droit tout y parle du Créateur, depuis les étoiles du ciel jusqu'au cristal élaboré dans un filon souterrain. Mais Dieu, qui est esprit, veut être adoré en esprit et en vérité (Joann., iv, 23 et 24), et pour le louer dignement, le muet langage des créatures matérielles avait besoin d'être interprété par un être doué de raison. Il fallait que cet être unît en sa personne l'intelligence et la matière, afin que sa mission naturelle fût d'atteindre le Créateur à travers les créatures matérielles et de louer ainsi Dieu dans ses œuvres et par ses

œuvres. Portant en lui, selon l'expression des anciens, un microcosme, un petit monde, l'homme était, par sa nature même, désigné pour prêter une voix au Cosmos et devenir le chef de chœur de la création. Les trois règnes avaient, en effet, combiné leurs ressources pour le former : par les parties solides de son être, les os et les dents, l'homme se rattachait au règne minéral ; la croissance des cheveux et des ongles reproduisait en lui les phénomènes de la vie des plantes ; le sang, les muscles et les nerfs le reliaient au règne animal, et l'âme raisonnable avait vivifié tout cet ensemble et lui avait imposé son sceau.

Mais si noble qu'elle fût, la louange, sortie de la bouche de l'homme, était bien imparfaite encore, puisque l'infini même séparait l'Être à qui s'adressaient ces hommages de celui qui en était l'organe. En dépit de tous ses efforts, l'homme était impuissant à franchir cet abîme, et Dieu ne devait jamais recevoir de ses créa-

tures cet hommage absolu, parfait, qui seul était digne de lui.

Mais ce que l'homme ne pouvait faire, Dieu avait résolu de l'accomplir, et dans ce temple merveilleux de l'univers, il se proposait d'introniser un Pontife qui lui offrît un sacrifice d'adoration et de louange proportionné à sa nature divine.

Ce grand-prêtre serait homme, parce qu'il devait porter en lui les deux termes de la création, la matière et l'esprit ; il serait Dieu, afin d'égaler ses hommages à la majesté du Créateur. Dieu seul était capable de rendre à Dieu des actions de grâces qui lui fussent pleinement agréables, et un Dieu incarné pouvait seul tourner vers Dieu toutes les forces de la création.

Un jour devait venir où le Verbe éternel naîtrait d'une Vierge, afin de consacrer à Dieu par cette suprême condescendance tous les états par lesquels passe la créature humaine. Sur la terre qu'il avait créée, il serait à la fois Roi,

Prophète et Pontife : Roi par le droit de sa naissance éternelle et par celui de sa naissance dans le temps ; Prophète, parce qu'il annoncerait aux hommes les vérités célestes ; Pontife, parce qu'il offrirait à Dieu le sacrifice le plus pur et le plus complet. Mais ce sacrifice serait pacifique et non sanglant ; sur une terre que le péché n'avait pas souillée, il n'y avait pas de place pour une oblation douloureuse et l'effusion du sang.

Sans toucher au plan lui-même, le péché originel en changea totalement le caractère. Le Verbe, qui devait paraître dans le monde en triomphateur pacifique, y paraîtra sans doute encore, mais comme une victime vouée à la mort. Il sera toujours Prophète ; mais la vérité sera bafouée et méprisée en sa personne, et nul ne sait ce qu'il lui en coûtera pour lui donner droit de cité parmi les hommes. Son rôle de Pontife sera maintenu ; mais le sacrifice qui sera accepté de Dieu, ce sera son propre sang

versé sur la croix pour le salut de ses frères.

L'incarnation du Verbe perdra donc en gloire extérieure et en majesté ; mais ce qu'elle aura perdu ainsi, comme elle le regagne en manifestation de la bonté infinie ! Est-il rien de plus touchant que ce bon Pasteur qui prend la forme de sa brebis égarée pour courir à sa recherche à travers les cactus épineux du désert, — qui, non content de lui sacrifier son temps et son repos, déclare que le plus cher désir de son cœur, c'est le baptême de sang dont il sera lavé, et qui s'immole en effet volontairement pour le rachat de ceux qui l'ont outragé ? Et quand on se souvient que Jésus est Dieu, quand on lit ces paroles du Symbole : *Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis ; et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria virgine, et homo factus est, crucifixus etiam pro nobis sub Pontio Pilato, passus et sepultus est*, alors les termes manquent pour exprimer cette ineffable bonté du Seigneur, et nous sen-

tons qu'ils manquent, parce que l'homme ne peut traduire l'infini dans sa langue.

Au lieu de la gloire terrestre à laquelle il avait droit, le Verbe a donc choisi la voie de l'humiliation et de la souffrance. S'il est né de sang royal, il a voulu s'en dédommager en attendant que la famille de David fût retombée dans l'obscurité de ses débuts. Dieu s'est pour la première fois montré aux hommes sous les traits d'un enfant nouveau-né, enveloppé de langes et couché sur la paille dans la mangeoire d'animaux domestiques ; ceux que, par la voix des anges, il appela les premiers autour de son berceau étaient non des riches ou des princes, mais de simples bergers. Toute la vie terrestre de Jésus a été conforme à ses débuts ; dans sa pénétrante simplicité, elle nous présente une série de tableaux qui se sont gravés dans la mémoire et surtout dans le cœur des hommes.

Tantôt c'est l'enfant qui obéit docilement à ses parents et qui travaille dans l'atelier de Na-

zareth. Tantôt c'est le docteur populaire qui entraîne la foule à sa suite sur un plateau montagneux, la fait asseoir sur l'herbe et lui expose les enseignements moraux les plus sublimes que le monde ait jamais entendus :

« Bienheureux ceux qui sont détachés des richesses, car le royaume des cieux est à eux. Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. Bienheureux les miséricordieux, parce qu'à eux aussi il sera fait miséricorde. Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les fils de Dieu. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient (Matth., v, 3-11) ».

Tantôt c'est le Maître aimable qui a des tendresses spéciales pour les petits, les simples et les innocents :

« On lui présentait de petits enfants pour qu'il les bénît, mais les disciples repoussaient ceux qui les

présentaient. Jésus, voyant leur manière d'agir, s'indigna et leur dit : Laissez venir à moi les petits enfants, ne les empêchez pas, car c'est à de telles âmes qu'appartient le royaume de Dieu. En vérité, je vous le dis : Quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera pas. Puis il les bénit en leur imposant les mains (MARC, X, 13-17) ».

Parfois c'est le Juge des vivants et des morts que nous entrevoyons tout-à-coup sous ces dehors si humbles :

« Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté et tous les anges avec lui, il prendra place alors sur le siège de sa gloire. Toutes les nations de la terre comparaîtront devant lui, et il séparera les uns des autres comme un pasteur sépare les brebis des boucs ; il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui sont à sa droite : Venez, bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez reçu ; j'étais nu, et vous m'avez couvert ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus à moi. Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand vous avons-nous rencontré ayant faim, et vous avons-

nous donné à manger ; ayant soif, et vous avons-nous donné à boire ?... Et le Roi leur répondra à son tour : En vérité je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un des plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. Puis il dira à ceux qui sont à sa gauche : Éloignez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et ses anges ; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai été sans abri, et vous ne m'avez pas reçu ; nu, et vous ne m'avez pas donné de vêtement ; malade et prisonnier, et vous ne m'avez pas visité. Alors ils lui répondront, eux aussi : Seigneur, quand vous avons-nous vu avoir faim ou soif, être sans abri, ou nu, ou malade, ou prisonnier, et ne vous avons-nous pas servi ? Et il leur répondra : En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous avez négligé de le faire à l'un de ces plus petits, c'est à moi-même que vous ne l'avez pas fait. Et ceux-ci iront au supplice éternel, les justes, au contraire, à la vie éternelle (MATTH., XXV, 31 et ss) ».

Jésus est encore le héraut de la divine miséricorde, assis près du puits de Jacob et enseignant à la Samaritaine les secrets de cette eau qui régénérera la terre, ou bien couché sur un

lit à la table du Pharisien et regardant avec bonté la pécheresse qui essuie de ses cheveux les larmes dont elle a baigné les pieds du Sauveur. C'est le docteur de la vérité qui nous révèle les mystères de la vie divine ou qui flagelle et met à nu l'hypocrisie. C'est le divin médecin qui passe en faisant le bien, guérissant les malades et ressuscitant les morts. Par dessus tout, c'est l'ami parfait qui donne sa vie pour ses amis, se livre en proie aux représailles de la justice divine, se laisse outrager, flageller, couronner d'épines, mettre en croix pour le salut des hommes. Sur ce déluge de péchés qui ne cesse d'inonder la terre, la Croix brille maintenant comme l'arc-en-ciel dans les nuages. Le sang de Jésus est comme un prisme à travers lequel Dieu regarde désormais l'humanité et qui détourne en les réfractant les rayons de sa justice.

Mais que n'en a-t-il pas coûté à Jésus pour sauver les hommes! Tous les jours de sa vie

mortelle, il a eu devant les yeux le spectacle anticipé de ses souffrances : *Dolor meus in conspectu meo semper* (*Ps*. XXXVII, 18). Sans cesse il pensait à ce baptême de sang dont il devait être lavé, d'avance il en savourait toute l'amertume, il en voyait toutes les scènes. Jamais mort n'a été plus douloureuse que la sienne ; jamais non plus personne n'a prévu de si loin toutes les circonstances de son supplice et n'en a accepté les souffrances avec une telle générosité. Quand a sonné l'heure de la Passion, toutes les haines, toutes les lâchetés se coalisent et se déchaînent contre lui : trahi par un disciple et vendu à ses ennemis, délaissé des siens, renié par Pierre, souffleté par les valets du grand-prêtre et flagellé par les exécuteurs romains, abandonné par Pilate, insulté sur la croix par les scribes et les pharisiens, il a vidé jusqu'à la lie la coupe des opprobres et des douleurs pour empêcher les hommes de la boire. Au milieu de ses souffrances, le pardon et la

bonté sont toujours sur ses lèvres ; pas une malédiction contre ses ennemis, mais des avertissements solennels à ceux qui se sont constitués ses juges, des prières pour ses bourreaux, la promesse au voleur repentant d'entrer avec lui dans son royaume. Puis, tout étant consommé, il remet son âme entre les mains de son Père et meurt en jetant un grand cri dont le ciel et la terre s'émeuvent.

En vérité, si Jésus n'était qu'un homme, il aurait encore droit, comme le type idéal de l'humanité, au respect et à l'amour de tous les hommes ; tous devraient bénir le Crucifié, l'Innocent mis à mort par des juges prévaricateurs et dont l'image avertit ceux qui rendent la justice de ne jamais céder à la haine comme Caïphe ou à la peur comme Pilate. Mais Jésus est plus qu'un homme ; c'est le Verbe incarné. Aussi la mort ne pouvait-elle remporter sur lui qu'une victoire d'un moment. Au matin du troisième jour la terre trembla, un ange descen-

dit du ciel et renversa la pierre massive qui fermait l'entrée de la grotte funéraire. C'en était fait ; le triomphateur de la mort était ressuscité, et s'il n'avait voilé la splendeur de son corps glorieux, jamais les yeux de ses disciples n'auraient pu en soutenir l'éclat.

Mais après comme avant son triomphe, c'est toujours la bonté la plus tendre, la plus délicate, qui domine en Jésus ; c'est elle qui le pousse à se manifester d'abord à sa Mère qui s'était tenue debout au pied de la croix, à Madeleine et aux saintes femmes qui lui avaient été fidèles jusque sur le Calvaire, puis à Pierre malgré son triple reniement, aux pèlerins qui cheminaient tristement sur la route d'Emmaüs et qui le reconnurent à la fraction du pain, enfin aux Apôtres réunis, le soir même du dimanche de la résurrection. Pendant quarante jours, il apparaît encore à ses disciples sur les montagnes de la Galilée où il avait d'abord prêché aux foules ou près des bords du lac de Génésareth

dont il avait pris les pêcheurs pour en faire ses apôtres. Il leur apparaît dans sa chair désormais immortelle et spiritualisée, mais qui porte encore les stigmates des clous et de la lance. Il les entretient du royaume de Dieu qu'il est venu établir ici-bas ; puis, sa mission terrestre étant achevée, il monte aux cieux au milieu des acclamations des chœurs angéliques, et pour la première fois ces portes éternelles, que le péché semblait avoir fermées à jamais pour l'homme, s'ouvrent devant un homme.

Il laisse derrière lui les âmes des justes qu'il avait délivrées des limbes, il s'élance au-dessus des chérubins et des séraphins ; le voilà qui s'assied à la droite de Dieu, et tous les anges lui rendent l'hommage d'adoration réservé à la divinité :

Ils contemplent avec tremblement
Cette révolution des choses humaines :
La chair avait péché, la chair purifie ;
La chair déifiée prend place sur le trône de Dieu.
(*Hymne des Matines de l'Ascension*).

C'est que le Verbe avait voulu, entre la nature humaine individuelle qu'il s'était choisie et sa Personne divine, une union aussi étroite que possible. L'union morale, qui aurait établi la cohabitation en un même individu d'une Personne divine et d'une personne humaine, était insuffisante pour son amour. Il a été bien plus loin, il a fait sienne cette nature humaine prédestinée, il l'a possédée tout entière sans restriction et sans réserve; dès l'instant même de la conception de Jésus, la Personne divine s'est substituée à la personnalité humaine, et les actes intérieurs et extérieurs de son humanité ont été frappés ainsi à l'empreinte divine. Voilà à quel point d'honneur et de gloire l'Incarnation a élevé la nature humaine.

Cependant les apôtres, restés seuls sur le sommet du mont des Oliviers, ne pouvaient détacher leurs regards du ciel où Jésus s'était élevé; il semblait que leur Maître bien-aimé attirât irrésistiblement leurs cœurs : « Voilà que

deux hommes vêtus de blanc apparurent près d'eux et leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi demeurez-vous les yeux fixés au ciel ? Ce Jésus, qui vous a quittés pour monter au ciel, en reviendra un jour de même que vous l'avez vu y monter (*Actes des Apôtres*, I, 10 et 11) ».

Mais en disant adieu à la terre, Jésus laissait aux hommes deux vivants témoignages de son amour : le souvenir de sa douloureuse Passion et l'Eucharistie. Sous l'impulsion de la charité dont, Verbe de Dieu, il était pénétré, et de l'amour humain dont il brûlait pour ceux que l'Incarnation avait faits ses frères, il leur léguait son sang répandu au Calvaire, son corps immolé sur la croix. Descendu sur la terre pour y allumer le feu de l'amour, il avait donné l'exemple, plus encore que le précepte, d'aimer ses ennemis ; il s'était caché sous le voile des espèces, s'était livré en proie aux supplices pour sauver et nourrir ceux qui étaient alors des fils de colère. Pas une goutte de son sang

n'avait manqué au sacrifice; pendant plusieurs heures, le sang coula sous les fouets et sur le bois de la croix, et quand la divine Victime eut remis son âme aux mains du Père céleste, la lance d'un soldat romain perça son Cœur et en fit jaillir un reste de sang et d'eau. Le sang divin qui rachète les hommes et dont ils s'abreuvent au sacrement de l'autel, l'eau qui engloutit les péchés des baptisés, voilà le don que Jésus faisait à son Église, et ce don devient la condition efficace et nécessaire de sa vie :

« Pour que l'Église fût formée du côté du Christ endormi du sommeil de la mort, la Providence voulut qu'un des soldats perçât et ouvrît de sa lance le côté sacré. Ainsi, par l'eau et le sang qui s'en échappaient, fut versé le prix de notre salut ; s'écoulant des sources secrètes du cœur, il donna aux sacrements de l'Église la force de conférer la vie de la grâce et devint pour ceux qui vivent dans le Christ une boisson d'eau vive jaillissant jusqu'à la vie éternelle. Lève-toi donc, ô âme, amie du Christ ;... applique là tes lèvres et bois les eaux qui coulent des

fontaines du Sauveur (S. Bonaventure, *Homélie sur l'arbre de vie*) ».

Le cœur est, dans le corps humain, l'organe qui règle et domine la circulation du sang ; c'est une pompe aspirante et foulante qui lance dans les artères le sang qu'elle a reçu des veines. Par son action incessante, le liquide nourricier baigne les muscles et va porter la vie jusqu'aux extrémités du corps. Or, le sang de Jésus a été le prix de notre rédemption ; s'il était juste d'honorer l'amour qui avait poussé le Sauveur à verser son sang, n'était-il pas juste aussi et convenable de l'honorer sous le symbole expressif de son Cœur ?

D'ailleurs, le cœur est le siège où se manifeste toute émotion dans l'homme, et nulle n'est plus vive que celle de l'amour. L'homme est-il attiré puissamment vers un objet qui le charme ? Aussitôt son cœur traduit à sa manière les sentiments qu'il éprouve : les battements s'accélèrent, ils redoublent de force. Aux jours de

sa vie mortelle, le Cœur de Jésus avait battu souvent en présence des misères, dans l'étreinte desquelles l'homme se débat : « J'ai pitié de la foule (Marc, viii, v. 2) », disait-il en regardant la multitude qui l'avait suivi au désert, et pour soulager sa détresse matérielle il multiplia les pains, comme il semblera plus tard se multiplier au sacrement pour empêcher les hommes de mourir d'inanition morale. Le Cœur de Jésus s'émut devant la grotte funéraire où reposait le corps de son ami Lazare, il s'émut en présence de la veuve de Naïm, dont on portait au tombeau le fils unique ; il s'émut devant la foi et l'humilité de la Chananéenne qui le suppliait de guérir sa fille, devant la pécheresse qui baignait ses pieds de larmes silencieuses. Pas une misère physique ou morale qui n'ait fait battre le Cœur de Jésus. Mais entre tous les sentiments qui l'animaient, nul n'était plus constant et plus fort que le désir de verser son sang pour le rachat des hommes et de leur laisser en héritage son

corps sacramentel: « Je dois être baptisé d'un baptême (de sang), et combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse (Luc. xii, v. 50) », disait-il à ses Apôtres, et à l'heure solennelle où il va instituer l'Eucharistie, il leur dit encore: « J'ai ardemment désiré de manger cette pâque avec vous (Luc. xxii, v. 15.) »

Certes, avant l'Incarnation du Verbe, Dieu avait donné à ses créatures bien des preuves de son amour et de son infinie bonté. Cependant, appliquée à un pur esprit, au plus pur des esprits, l'épithète de miséricordieux ne pouvait jamais avoir qu'un sens métaphorique. Sans doute, Dieu connaissait tous les maux qui affligent l'humanité ; il savait parfaitement l'effet qu'ils produisent sur le cœur et sur les sens des hommes, et sa paternelle providence couvrait toujours ses créatures de son ombre. Néanmoins, quel allégement, quelle consolation de savoir que Dieu a voulu passer par le feu de toutes les tribulations à l'exception du péché, et qu'il

s'est uni personnellement à une nature humaine qui ressent pour les hommes un amour de frère! Désormais, Dieu est vraiment miséricordieux; son Cœur sait comme le nôtre, bien mieux que le nôtre, tressaillir en face de la douleur d'autrui, s'apitoyer sur les souffrances des hommes. C'est l'amour humain dans tout ce qu'il a de plus ardent et de plus tendre, mais purifié, divinisé.

Le culte du Sacré Cœur est donc le culte de l'amour, et cette vérité, connue ou pressentie du peuple chrétien, fait battre à leur tour les cœurs d'une multitude d'hommes qui ont soif d'une religion d'amour. Ils se prosternent sans effort devant ce Cœur que le Verbe a fait sien et lui rendent les honneurs divins. Il arrivait qu'à la bienheureuse Marguerite-Marie, dans la solitude de Paray-le-Monial, apparaissait quelquefois sur un trône un Cœur qui jetait des flammes. Quel magnifique symbole du christianisme tout entier qui, comme Dieu son auteur,

est charité, et comme on comprend le charme vainqueur qui attire tous les cœurs au Cœur de Jésus (1) !

1. Au commencement de ce chapitre, je me suis servi de l'opinion scotiste pour exposer la souveraine convenance du mystère de l'Incarnation. Cette opinion se prête évidemment mieux à une exposition de caractère esthétique, et elle a d'ailleurs été adoptée dans notre siècle par d'illustres théologiens, d'une irréprochable orthodoxie, tels que Dom Guéranger, le P. Faber, Mgr Gay, etc. En conséquence, j'ai cru qu'il était parfaitement licite d'en faire usage, sans avoir le moins du monde l'intention de la canoniser. On sait que la thèse thomiste enseigne que l'Incarnation n'aurait pas eu lieu, si le péché originel ne s'était pas produit ; la bonté de Dieu sut trouver, dans l'Incarnation et la Passion de son Verbe, un remède qui l'emportait infiniment sur le mal. L'enseignement thomiste a pour lui tous les Pères et la majorité des théologiens. Mais l'opinion d'Alexandre de Halès, d'Albert le Grand, de Duns Scot et de Suarez reste libre.

VI

LA VIERGE MÈRE

CHAPITRE VI

La Vierge Mère

La virginité et la maternité sont les deux états les plus divins de la femme, a dit Chateaubriand (*Génie du christianisme*, liv. I, ch. v). La maternité la transforme et la complète en effaçant de son cœur certains sentiments, en y éveillant d'autres, jusque-là inconnus ou seulement soupçonnés. En face du berceau de son fils, l'égoïsme s'évanouit du cœur de la mère ; toute impression de solitude et d'isolement disparaît. A leur place, c'est l'amour dévoué jusqu'à la mort et que rien ne rebute, l'amour capable des longs sacrifices, des jours sans repos et des nuits sans sommeil, puis cette fierté, ce

sentiment de triomphe que donne à la femme la fécondité. La maternité est donc son couronnement naturel ; aux facultés physiques et morales dont le germe existe en elle, la maternité seule donne leur pleine extension. Mais la couronne surnaturelle de la femme, le comble de sa dignité et la perfection de son innocence, c'est la virginité. Par elle, l'âme triomphe pleinement du corps ; c'est la restauration, dans les limites du possible, de cet empire souverain que la raison de l'homme exerçait dans le paradis terrestre sur ses appétits inférieurs ; c'est la substitution de l'amour divin aux amours humains, c'est le charme, la paix et la candeur de l'innocence.

Si une main toute-puissante fondait en un seul ces deux types de beauté, naturelle et surnaturelle, quel chef-d'œuvre ! Eh bien, le chef-d'œuvre existe, il est sous nos yeux. Dieu a mis sur le front d'une créature ces deux auréoles, dont chacune est parfaite en son genre, il a

réalisé ce type de la Vierge Mère : *Gaudia matris habens cum virginitatis honore.* Touchée par l'Esprit-Saint, la virginité a tressailli, elle est devenue féconde, elle a enfanté, elle a nourri, et pour que nul trait ne manquât au tableau, le Fils que cette Vierge a mis au monde était son Dieu ; l'enfant qu'elle allaitait était le Verbe éternel, et dans le cœur de la Vierge Mère l'amour divin et l'amour maternel, la plus tendre familiarité et l'adoration la plus profonde cohabitaient, se mêlaient, se fondaient l'une dans l'autre. Qui dira la beauté radieuse de cette Vierge Mère qui possédait son Dieu dans son Fils?

Et quelle variété de sentiments et d'expressions dans cette créature unique ! Tantôt c'est une jeune fille timide, presque une enfant, toute éblouie de la clarté qui environne le messager céleste, et qui se déclare la servante du Seigneur à l'heure même où le Seigneur lui demande d'être sa Mère. Tantôt c'est une mère heureuse,

qui presse l'Enfant divin sur son cœur inondé d'une joie ineffable et qui baise les lèvres du nouveau-né ; tout a disparu à ses yeux, l'obscurité de la nuit, le froid de l'hiver, la nudité de la grotte, l'abandon où les hommes la laissent ; elle est tout entière à son Fils.

Ou bien c'est une mère craintive qui fuit avec son trésor devant la méchanceté des hommes à travers le désert de sable, fauve comme la robe du lion. C'est la mère de douleur, ferme pourtant malgré l'océan d'amertume qui l'inonde, debout au pied de la croix où son Fils souffre et expire. C'est la mère triomphante, que le divin ressuscité associe à sa victoire sur la mort. C'est la mère enfin qui va rejoindre au ciel son Fils glorieux et qui brille éternellement, sous les feux de ce soleil, comme la lune dans la splendeur tranquille d'une nuit d'été.

Cette Vierge Mère a joui d'un privilège sans pareil. Quand l'homme vise à la perfection morale, il s'efforce d'imiter le Verbe incarné dans

quelques traits de sa vie mortelle, il prend modèle sur lui, il le copie. Mais quand le Verbe s'est fait chair, il a daigné copier sa créature ; non content d'être la splendeur incréée du Père céleste, il a voulu devenir le vivant portrait de sa Mère, et les traits de l'enfant divin reproduisaient les traits de Marie, son allure et sa démarche rappelaient l'allure et la démarche de Marie. Bien qu'infiniment glorieuse pour la Vierge Mère, cette ressemblance lui aura paru encore insuffisante, et je crois qu'il a voulu lui donner plus de consistance et de profondeur. Entre la mère et le fils il y a souvent une singulière conformité de tempérament qui explique en partie l'attrait spécial qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. N'est-il pas tout à fait vraisemblable et croyable, à qui se souvient de l'amour du Verbe incarné pour sa Mère selon la chair, qu'il a étendu sa ressemblance avec elle aussi loin que possible, jusqu'aux facultés organiques ? Et s'il en est ainsi, quelle gloire

pour la créature unique à qui le Verbe a emprunté non seulement ses formes extérieures, mais jusqu'aux traits individuels de son tempérament humain !

« Au commencement, Dieu a communiqué sa ressemblance à l'homme ; à présent, la femme communique sa ressemblance à Dieu. Qui pourrait sans trembler rappeler une telle condescendance ? Quel cœur ne serait dans le ravissement en pensant à quelle gloire sa Mère a été élevée ? De quelle intimité spirituelle et de quelles similitudes profondes cette ressemblance n'est-elle pas le symbole et la preuve ? O merveille ! le petit lys blanc fleurit sous un plus grand et sort de sa tige ; il en est une fidèle copie : mêmes feuilles, mêmes pétales, même blancheur ; la même poussière d'or les poudre, ils jettent aux brises du matin le même parfum que nul autre n'a jamais égalé. Dieu copiant sa créature ! L'univers n'a jamais eu à contempler un spectacle si beau (FABER, *Bethléem,* t. II, p. 127) ».

A travers le cours des siècles, depuis Juda jusqu'à David et plus tard encore, la souillure du péché avait souvent terni la limpidité du sang que la famille élue devait transmettre au Rédempteur. Cependant il était indigne de la

sainteté divine que le Verbe reçut dans les veines de son corps un sang qui ne fût pas parfaitement pur, et d'ailleurs l'amour privilégié, qu'il éprouvait pour la Vierge dont il devait naître, pouvait-il souffrir que le démon la tînt, ne fût-ce qu'un instant, sous son joug ? Pour satisfaire à ce qu'il se devait à lui-même et à ce que l'honneur de sa Mère réclamait de sa piété filiale, il arrêta pour elle l'effet universel de la malédiction divine. Jamais le péché originel ne projeta son ombre sur la pureté de Marie, ce véritable miroir sans tache qui reflétait la sainteté du Verbe. En Marie, le sang de la rédemption, vivifié par une âme qui ne connut jamais le péché, s'épura du limon que les siècles y avaient déposé. Comme un lys au milieu des épines, la Vierge Mère s'élève au milieu des filles des hommes. Les plus belles fleurs humaines portent toujours les épines du péché originel et des défaillances quotidiennes ; seule Marie a été conçue et a passé sur la terre sans que la

moindre souillure effleurât sa robe immaculée :

« Peuples chrétiens, élevons d'un commun accord nos cœurs et nos voix pour lui chanter un cantique de louanges. C'est vous qui êtes le refuge des pécheurs et la consolation des affligés. Lorsque Dieu, touché des misères du genre humain, envoya son Fils au monde, ce fut dans vos entrailles qu'il opéra cet ouvrage incompréhensible. Il donna Jésus-Christ aux hommes par votre moyen ; mais s'il le leur donna comme Maître et comme Sauveur, l'amour éternel qu'il avait pour vous lui fit concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient, que vous engendrassiez dans le temps Celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité ; et pour contracter avec vous une alliance immortelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique et être le Père du vôtre. O prodige, ô abîme de charité ! qui nous donnera des conceptions assez hautes pour représenter quelles amours, quelles complaisances il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce nœud inviolable de votre sainte alliance, par ce commun Fils, le gage de vos affections mutuelles que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre ; lui plein d'une divinité impassible, vous revêtu, pour lui obéir, d'une chair mortelle ? C'est vous que le Saint-Esprit a remplie d'un germe céleste par de chastes embrassements ; et se coulant d'une manière ineffable sur votre corps virginal, il y forma celui qui était l'espérance d'Israël et l'attente

des nations; qui, étant entré dans vos entrailles. comme une douce rosée, en sortit comme une fleur de sa tige ou comme un jeune arbrisseau d'une terre vierge, sans laisser de façon ni d'autre de vestige de son passage pour accomplir ainsi cette prophétie de David : *Il descendra comme une pluie et comme la rosée qui dégouttera sur la terre;* et cette autre d'Isaïe : *Il s'élèvera comme une fleur et comme une racine d'une terre desséchée* (Bossuet, *Œuvres oratoires*, édit. Lebarcq, t. II. *Sermon pour la Nativité de la Sainte Vierge,* p. 516 et 517) !

VII

LA JUSTIFICATION

CHAPITRE VII

La Justification

Le sang de Jésus ayant effacé le décret de mort que la justice divine avait porté contre les hommes pécheurs, il fallait appliquer aux individus les mérites du sacrifice de la Croix. Dieu, qui a créé les hommes sans eux, n'entend pas les sauver sans leur active coopération ; leur ayant donné une nature raisonnable et libre, il veut les sanctifier d'une manière conforme à l'excellence de cette nature. Mais avant tout il lui plaît de sauvegarder ses droits souverains et de se réserver dans la grande œuvre de la justification de l'homme cette action principale qu'il ne saurait céder à un autre.

Par le virus du péché qu'Adam avait inoculé à sa postérité, l'homme avait perdu le goût des choses célestes, et ses désirs, qui s'élevaient d'abord vers le Créateur, s'accoutumèrent à s'abaisser sur les créatures. A l'époque où les Apôtres commencèrent à prêcher l'Évangile, le monde gréco-romain était en proie à une corruption intellectuelle et morale dont les auteurs du temps nous laissent entrevoir la répugnante image. Qu'allaient faire et qu'allaient dire, en face de la vérité révélée, ces sceptiques moqueurs qui ne croyaient plus à la vérité, ces politiques sans conscience, ces monstrueux débauchés, ces stoïciens orgueilleux, ces masses populaires fanatiquement attachées aux superstitions traditionnelles ou avidement préoccupées de s'en forger de nouvelles? Est-ce que le seul attrait de la vérité allait triompher de toutes les résistances et s'imposer à des intelligences si mal préparées à la recevoir ?

Il y avait là des obstacles que la toute-puis-

sance divine pouvait seule renverser. Pour gagner les hommes, il fallut que l'Esprit Saint, descendu sur l'Église naissante au jour de la Pentecôte, entreprît le siège des âmes, qu'il éclairât de sa lumière les intelligences obscurcies et qu'il réchauffât de ses feux les cœurs glacés. Ce docteur invisible, sans qui toutes les paroles des docteurs humains ne sont qu'un vain bruit, s'insinuait partout, frappant à toutes les portes. L'accueil était divers : les uns n'écoutaient pas ou refusaient d'obéir, et la porte de leur cœur restait fermée à l'hôte divin ; d'autres s'étonnaient d'entendre la voix intérieure qui les appelait à la foi, ils hésitaient, puis ouvraient, et l'Esprit Saint venait habiter en eux. D'avance l'Esprit savait ceux qui seraient dociles à l'appel et ceux qui fermeraient l'oreille ; il lisait dans le cœur des hommes l'arrêt contresigné par eux de leur prédestination ou de leur réprobation ; et néanmoins il faisait partout son œuvre, manifestant ainsi sa bonté inef-

fable jusque dans la perversité de ceux qui lui résistaient.

Chez ceux qui avaient écouté et qui avaient ouvert, une vie nouvelle commençait. Avec le Saint Esprit, tout un cortège de vertus et de biens surnaturels pénétrait dans leurs âmes. Les ténèbres cédaient la place, tout s'éclairait, tout s'illuminait, et les cœurs endurcis s'amollissaient sous les chaudes effluves de la langue de feu. La grâce sanctifiante expulsait le péché et rendait blanches comme la neige ces âmes qui étaient noires comme l'cnfer. Par la foi, les convertis embrassaient la vérité révélée dans toute son étendue, dans toute sa profondeur, et s'appropriaient les mérites du sang divin versé pour eux. L'espérance rallumait en eux le désir des biens célestes et de l'éternelle possession de Dieu ; la charité les transfigurait, redressait les affections perverties et en dirigeait l'ardeur vers le Bien suprême. La pénitence épurait les cœurs et faisait de ces pécheurs de la veille les saints

et les martyrs du lendemain. L'âme du chrétien devenait un sanctuaire, et la Sainte Trinité y établissait sa demeure de prédilection. Ainsi sur la terre souillée de toutes les iniquités l'Esprit prenait possession de la race des élus.

Ce que l'Esprit Saint a fait au commencement, il n'a cessé depuis de le faire chaque jour. Chaque jour, « se levant de grand matin (*Jérém.* xxv, 4) », il s'élance à la conquête des âmes et murmure à l'oreille du cœur les paroles de la vie et du salut. Les obstacles ont souvent changé de nature ; mais ils sont toujours nombreux et ardus, et les forces humaines seraient impuissantes, si l'Esprit n'était là pour attirer, de sa douce et efficace énergie, les hommes vers le Père céleste.

La blessure infligée à l'homme par le péché originel était trop profonde pour que, même cicatrisée par le baptême, elle lui laissât la pleine liberté de ses mouvements spirituels. La concupiscence est comme une bête féroce qu'un

dompteur imprudent a déchaînée et qui s'élance en aveugle sur la proie que lui montre son instinct. Il faut que le chrétien soit toujours prêt à réprimer ses saillies, à repousser ses assauts, à imposer silence aux rugissements de la chair, à parer les coups secrets du démon qui épie l'instant où, sous l'effort de la tentation, il chancelle, pour le pousser rapidement et l'abattre. Et si l'homme régénéré dans les eaux du baptême n'a pas assez de ses forces naturelles pour triompher constamment dans cette lutte sans merci, à plus forte raison l'infidèle, sur qui pèse de tout son poids le péché héréditaire, sera-t-il impuissant à sortir de là sans blessures. Mais supposons que tous ces obstacles soient supprimés : une infranchissable barrière se dresserait encore entre Dieu et nous.

Abandonnée à ses propres forces, la créature est capable de pécher ; le péché est la défaillance de cette liberté imparfaite qui nous permet le choix non seulement,comme à Dieu, entre tel ou

tel bien, mais entre le bien et le mal ; c'est le fruit facile et spontané que porte la nature fragile d'un être créé. Mais s'approcher de Dieu, pénétrer dans les secrets de sa miséricorde et de sa bonté, se relever de sa déchéance et rentrer dans cet ordre supérieur dont tous les fils d'Adam sont exclus par le fait même de l'hérédité morale, voilà le miracle que la grâce peut seule opérer. Vers cette terre promise l'homme ne fait jamais de lui-même le premier pas ; c'est l'Esprit de Dieu qui daigne l'appeler, le diriger et le soutenir. En vain la créature tenterait cet impossible passage ; plus profondes et plus impétueuses que les flots du Jourdain, qui barraient aux Hébreux la route vers les campagnes de la Palestine, son impuissance et son indignité l'arrêtent sur le bord, et la main divine seule peut le porter au-dessus de l'abîme.

La grâce est ce puissant auxiliaire que Dieu, dans la plénitude de sa liberté et par égard pour le sang de Jésus, daigne nous accorder afin d'é-

clairer notre intelligence, de donner l'impulsion à notre volonté et de nous faire ainsi produire des actes surnaturels qui préparent ou assurent notre salut. Elle introduit nos facultés dans une sphère d'activité nouvelle, elle les féconde et les rend capables d'œuvres transcendantes. Dans le laboratoire d'un chimiste, nous voyons un corps simple inerte, qui subit le contact d'un autre élément, déployer tout à coup une affinité énergique, s'unir à lui et former par combinaison un composé dont l'activité dépasse singulièrement celle du corps primitif. Cette réaction n'est pas sans analogie avec le travail de la grâce : à nos facultés se surajoute un élément surnaturel qui se combine avec elles en une opération vitale pour la production d'un acte qui dépasse leurs exigences et leur portée. La vision béatifique, vers laquelle convergent tous les actes utiles au salut, est d'ordre tellement supérieur et si exclusivement divin que toutes les forces de la nature se coa-

liseraient inutilement pour faire avancer l'homme d'un pas sur cette voie céleste. Concéder à la créature la fin même de Dieu, c'est une libéralité dont Dieu seul est capable ; la faire entrer et la maintenir sur cet étroit sentier qui conduit à la porte du ciel, c'est aussi l'œuvre de Dieu, de sa puissance et de sa bonté.

Mais s'il en est ainsi, quel est donc le rôle de l'homme dans ce travail ardu de la justification? Ce rôle est beau encore, mais essentiellement modeste : l'homme a le mérite de sa bonne volonté et de sa libre coopération aux desseins de Dieu. Ainsi sont préservés de toute atteinte les droits divins dans cette action éminemment surnaturelle ; ainsi la créature est maintenue dans l'humilité et la dépendance qui conviennent à sa condition. Lucifer avait péché par orgueil, et l'espoir d'être comme des dieux avait séduit Adam et Ève. Ce que l'orgueil avait perdu, l'humilité seule pouvait le réparer ; à cette vertu devait revenir la part

principale dansla restitution de l'image de Dieu en chaque individu. Toute initiative indépendante dans l'œuvre de la justification est physiquement impossible à l'homme ; mais cette impuissance lui est souverainement utile, car en tout esprit raisonnable elle coupe la racine même de l'orgueil.

La grâce est le sujet d'un redoutable mystère. Les diverses latitudes du globe terrestre ont des climats divers, et le sol de la Laponie norvégienne n'est pas fécond comme celui des terres chaudes du Mexique. Dans un même pays l'extrême fertilité touche parfois à l'aridité complète : ainsi, au pied de la Sierra Nevada, s'étend le jardin fleuri où s'élève Grenade, et les sables du désert africain enserrent la riante vallée du Nil. Sur les flancs du Chimborazo, Humboldt et Bonpland observaient toute la série des zônes végétales, depuis les palmiers et les fougères arborescentes des tropiques jusqu'aux mousses et aux lichens des régions

polaires. La grâce aussi a des contrées privilégiées où elle déploie toutes ses richesses et des pays où elle ne fournit aux âmes qu'une irrigation parcimonieuse. Dieu la répand à flots sur certaines régions, certaines époques, certains individus, tandis que sur d'autres pays, d'autres périodes, d'autres personnes il ne l'épanche qu'en ruisseaux et parfois goutte à goutte. Dans le royaume de la grâce, comme dans le domaine de la nature, il y a des oppositions d'ombre et de lumière, des terrains stériles et des plaines couvertes de hautes graminées, des Montagnes Rocheuses et des savanes.

Est-il possible à la faiblesse humaine de sonder le mystère de cette distribution ? Pourquoi cette inégalité semble-t-elle la loi de la grâce ? A telle question il n'y a de réponse vraiment adéquate que l'exclamation de saint Paul : « O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies cachées (*Epître*

aux Romains, ch. XI. v. 33) ! » Le bon plaisir de Dieu, éclairé par sa sagesse et sa prescience, est donc la raison dernière de cette inégalité. Mais à côté des motifs que nous ignorons ou que nous soupçonnons seulement, il y en a d'autres que nous pouvons connaître. Ainsi, la raréfaction de la grâce est le châtiment ordinaire de l'abus ou du mauvais emploi des grâces antécédentes. Dieu a ses délicatesses, ses susceptibilités, si j'ose dire ; il ressent l'accueil qui est fait à ses prévenances :

Sic nos tu visitas sicut te colimus.

Vous nous visitez comme nous vous honorons. (*Hymne des Matines de la fête du Saint-Sacrement*).

A l'âme loyale qui lui a ouvert, dès qu'elle a entendu sa voix, il se représente volontiers ; mais il ne frappe plus aussi souvent ni aussi fort à la porte de ceux qui ont feint de dormir, lorsqu'il a appelé, ou qui ont méprisé ses avertissements. Ainsi les Juifs ont été rejetés à

cause de leur orgueil et de la dureté de leur cœur.

Parfois, c'est une coutume immorale ou impie qui empêche la grâce de suivre sa pente, comme les détritus que charrie un fleuve obstruent son lit en s'accumulant et détournent ses eaux. On a remarqué depuis longtemps que Dieu avait choisi, pour y fonder son Église, ce monde gréco-romain où, en dépit de corruptions de toute nature, les peuples étaient restés fidèles à l'unité primitive du mariage, et les missionnaires racontent que, partout où elle est en vigueur, la polygamie oppose un obstacle formidable à la propagation de la foi. Ainsi l'irréductibilité des nations musulmanes à la vérité chrétienne semble bien résulter de la fusion de trois éléments : la polygamie, le fanatisme religieux, la férocité belliqueuse, dont Mahomet a fait une loi pour les peuples qu'il égare, et la croyance en un Dieu unique, dogme qui satisfait la raison sans exiger

d'elle l'abnégation de la foi aux mystères.

Parfois, c'est l'indifférence religieuse qui paraît congeler les eaux de la grâce. Devant ces âmes qui n'attachent de prix qu'aux biens sensibles et se détournent sans haine de tout ce qui n'est pas argent ou plaisir, Dieu passe, semble-t-il, sans s'arrêter ; abandonné totalement, il abandonne à son tour, et tous les efforts de la charité et du zèle viennent se briser contre l'indifférence glaciale de ceux qui ne se préoccupent plus de Dieu. Regardons autour de nous, et nous verrons de ces hommes qui vivent et meurent tranquilles sans s'inquiéter d'où ils viennent et sans se demander où ils vont.

Quelquefois la grâce accordée à un homme avec surabondance vise plus loin que sa personne. Dieu se prépare de temps à autre un vase d'élection qu'il remplit jusqu'aux bords de ses dons célestes, et cet élu doit à son tour semer la parole divine dans le champ qui lui est réservé et servir d'instrument à la conversion

de ses frères. Ainsi, quand Dieu terrassait saint Paul sur la route de Damas et transformait le persécuteur en apôtre, il atteignait à travers l'âme du converti les gentils innombrables que Paul évangéliserait. Lorsque saint François-Xavier renonçait à la gloire mondaine pour embrasser la vie parfaite, c'était, plus encore que lui-même, le Japon et l'Hindoustan qui étaient en cause.

L'opération divine n'est pas toujours également efficace en toutes les âmes, et à côté de succès merveilleux elle rencontre d'invincibles résistances. Pourtant, dans ses trésors célestes, Dieu possède des grâces auxquelles nulle volonté, si obstinée qu'elle fût, ne résisterait ; mais il n'est pas tenu de choisir celles qui seraient pratiquement victorieuses et de fait il ne les choisit pas toujours. Pas une âme n'échappe aux rayons de la bonté divine ; mais Dieu ne proportionne pas nécessairement ses dons à la mauvaise volonté de l'homme qu'il entend con-

vertir ; il n'accepte pas les conditions qui lui seraient ainsi implicitement posées par le pécheur, et au lieu de donner l'assaut, il se retire fréquemment, quand on lui ferme la porte. Il envoie à l'homme des grâces vraiment suffisantes pour entamer l'œuvre de sa conversion ; c'est à l'homme d'en profiter et d'acquérir ainsi quelque titre à de nouvelles faveurs de la bienveillance divine. Si le Seigneur n'avait conféré à ses créatures que des grâces prévues efficaces, il eût constitué par là même l'humanité dans un état de choses qui, sans détruire radicalement la liberté, en aurait pourtant corrigé toutes les défaillances. L'homme serait devenu pratiquement impeccable, et toutes les institutions divines, qui ont pour but de guider et de redresser l'exercice de la liberté, ayant perdu toute raison d'être, se seraient écroulées sous le poids de leur inutilité. Or, tel n'est pas le plan que Dieu se proposait. Depuis la chute originelle, l'homme doit gagner son pain à la

sueur de son front ; n'est-il pas juste, n'est-il pas légitime qu'il achète par le combat de la vie le bonheur éternel ? Dieu entend exercer sur la liberté humaine une influence et non une contrainte morale.

Il y a donc dans le monde deux classes d'hommes : ceux que la grâce touche définitivement et ceux qu'elle laisse définitivement insensibles. Les premiers sont prédestinés à la gloire, les autres ne sont pas inscrits sur le livre de vie. Ceux-là reçoivent de la bonté divine le don de la persévérance finale, ceux-ci ne mettent jamais la main à l'œuvre ou s'en dégoûtent avant la fin de leur journée. Nul ne sait ici-bas à quelle classe il appartient ; tous doivent marcher avec ardeur, avec un sentiment d'humilité profonde et de crainte de Dieu, vers la béatitude promise, s'inspirant des conseils que donnait saint Pierre aux chrétiens de l'âge apostolique : « Efforcez-vous de plus en plus, mes frères, de rendre par vos bonnes œu-

vres votre vocation, votre élection certaine ; en agissant ainsi, vous ne pécherez jamais. Ainsi Dieu vous accordera une entrée favorable dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ (IIe *Epître de saint Pierre* ch. I, v. 10 et 11) ».

VIII

L'ÉGLISE

CHAPITRE VIII

L'Église

Quel était ce royaume de Dieu dont Jésus avait souvent entretenu ses disciples? S'agissait-il de conquérir par les armes la terre entière et de l'asservir à la loi de Moïse sous la royauté théocratique du Messie? Mais Jésus avait déclaré à ses apôtres qu'il les envoyait comme des brebis au milieu des loups, et comment pourraient-elles attaquer, ces brebis qui n'ont pas d'armes pour se défendre? Du reste, la vie et la mort de Jésus protestaient d'avance contre toute tentative d'établir le royaume évangélique à la pointe de l'épée, comme Mahomet devait établir le sien. Mais les apô-

tres ne comprirent toute la vérité qu'après que l'Esprit Saint, en descendant sur eux, eut dissipé les ombres judaïques qui les enveloppaient encore.

Le royaume de Dieu sur la terre se compose de toutes les âmes que la prédication des Apôtres et de leurs successeurs, prévenue et vivifiée par la grâce, arrache à l'empire de Satan pour les donner à Dieu. Ce n'est pas en vain que l'Esprit était descendu sur les Apôtres sous la forme de langues de feu ; ce vivant symbole manifestait l'arme irrésistible qui conquerrait la terre au Christ, la parole. Ce royaume ne connaît pas d'autres frontières que les bornes du monde ; il franchit toutes les barrières que la politique et la guerre, la race et la nationalité élèvent entre les hommes. Universel dans l'espace, il l'est aussi dans le temps, et quel que soit l'intervalle qui s'écoule entre la naissance de l'Église et la trompette du jugement dernier, ce royaume sera essentiellement, à la

dernière heure de son existence, ce qu'il était à la première.

Unité de foi, unité de culte, unité de gouvernement, voilà le triple lien qui réduit en un seul corps, le corps du Christ, les hommes de toute langue et de toute race qui entrent dans ce royaume. Sous la direction des pasteurs, successeurs des Apôtres et se rattachant à eux par une chaîne ininterrompue, se conserve en lui, pure et sans mélange d'erreur, la doctrine que les Apôtres avaient recueillie des lèvres de leur Maître, pour laquelle ils ont lutté et ils sont morts.

Ce royaume est visible, et souvent il contraint, pour ainsi dire, les regards de ceux mêmes qui ne le cherchent pas ou qui voudraient s'en détourner. Quand on parcourt les vallées de la Sabine, après avoir dépassé Frascati et avant d'atteindre Subiaco, on a presque toujours devant soi quelque village qui, au temps des Barbares ou des guerres féodales, s'est

transporté sur la cîme d'une montagne et y vit encore aujourd'hui, tout hérissé de murailles désormais inutiles. L'Église est une ville bâtie au sommet d'une montagne et que tous les voyageurs aperçoivent de loin ; pour ne pas la voir, il faut fermer les yeux. Si en certains pays, elle échappe encore aux regards de beaucoup d'infidèles, ceux-ci ne seront pas condamnés pour n'être pas entrés dans une Église qu'ils ignoraient, et l'Esprit Saint peut agir directement en eux, les justifier par sa grâce et la volonté de faire tout ce que Dieu leur demande. Alors ils appartiennent non au corps visible, mais à l'âme de l'Église.

La tête de l'Église, c'est Jésus, à qui Dieu a donné, en retour de la prière sacerdotale qu'il lui adressa sur la croix, tous les peuples et toutes les nations de la terre en héritage. Mais de même que Jésus s'est substitué des sacrificateurs visibles chargés d'immoler en son nom la victime sans tache, ainsi il a placé à

la tête de son royaume un homme qui est son vicaire ici-bas. La nécessaire visibilité de l'Église ne permettait pas que le membre le plus essentiel de son organisme fût précisément celui qui échappât aux regards.

Mais quelle tâche, de suppléer visiblement Celui qui s'était appelé lui-même le bon Pasteur ! Il y faudrait une foi sans défaillance pour ne pas entraîner toute l'Église dans l'erreur, une charité plus forte que la mort, afin que le pasteur fût toujours prêt à verser son sang pour ses brebis. Or, celui que le Seigneur choisit pour remplir le premier cet office souverain fut un pécheur pénitent.

Pour récompenser Pierre d'avoir confessé sa foi dans le Christ, le Seigneur avait fait de lui le coryphée du collège apostolique et la pierre fondamentale de ce temple spirituel qu'il voulait bâtir sur la terre. Mais, pendant la passion de son Maître, à cette heure douloureuse où le dévouement et l'amour sont passés au crible,

la présomption entraîne Pierre vers l'antre dans lequel s'agitait le sort de Jésus, la peur le précipite dans le mensonge et le reniement. Il semble qu'après une telle apostasie les clefs du royaume doivent lui être retirées et confiées à un plus digne ; c'est ainsi du moins que la sagesse humaine envisage les choses. Mais les dons de Dieu sont sans repentance, et la sagesse divine marche à son but par des voies secrètes. Sur les bords du lac de Génésareth, après la pêche miraculeuse qui amena sur le rivage, dans les filets de Pierre, cent cinquante trois poissons de grande taille, Jésus ressuscité interrogea trois fois Pierre, contrit et humilié sous le poids de son crime : « Pierre, m'aimes-tu (Joan. xxi. 15-18) ? Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » La condition du pasteur suprême de l'Église était désormais complètement définie : Pierre et ses successeurs devaient conduire le troupeau du Christ vers les seuls pâturages de la vérité et sacrifier au besoin leur

vie pour le défendre contre les loups. La foi qu'ils enseigneront à l'Église sera infaillible; la charité sans bornes à l'égard des brebis qui leur sont confiées et du Maître qui les leur confie est le strict devoir de leur charge. Ainsi la glorieuse confession de Pierre sur la route de Césarée et la triple affirmation de son amour sur les bords du lac de Génésareth, voilà ce qui détermine la primauté de Pierre et ce qui caractérise à jamais son office dans l'Église. Il est le premier, mais pour le bien de tous et non pour la satisfaction de son orgueil; — le premier par l'autorité sans doute, mais aussi par la foi et par la charité; — le premier par la dignité, mais le premier aussi par le zèle, le travail, l'humilité. Au lieu de s'intituler évêque universel ou patriarche œcuménique, le souverain Pontife s'appellera le serviteur des serviteurs de Dieu, et telle est en effet sa fonction : comme le Fils de l'homme, il est venu pour servir et non pour être servi.

C'est Pierre qui donne à l'Église cette unité formelle si frappante, si différente de l'unité par agglomération des églises autocéphales de l'Orient schismatique. C'est Pierre qui, par son infaillibilité personnelle, lui assure la continuité apostolique de sa foi ; c'est lui qui donne à son symbole cette précision, cette sécurité qui manque si profondément aux sectes protestantes.

Sous l'autorité souveraine de Pierre, les évêques régissent le troupeau. L'épiscopat est comme une aristocratie élective dont le souverain Pontife peut modifier les cadres selon les nécessités du temps, mais qu'il n'est pas libre de supprimer, parce qu'il ne l'a pas instituée. Successeurs authentiques des Apôtres sans hériter de tous leurs droits, établis par Dieu même, mais subordonnés à Pierre, ils exercent la juridiction dans les limites d'un diocèse et non sur toute la terre. Ils sont réellement juges de la foi, et tant qu'ils se tiennent étroitement unis

au Siège Apostolique, leurs jugements participent de l'infaillibité de Pierre. Au-dessous des évêques, des prêtres à charge d'âmes administrent les sacrements aux fidèles dans les paroisses, ils leur enseignent les vérités de la foi et de la morale chrétienne.

Cette hiérarchie ecclésiastique a, dans ses traits essentiels, pour cause immédiate le Christ et pour raison d'être la gloire de Dieu par le salut des hommes. Loin de regarder avec dédain les fidèles qui ne participent pas au pouvoir d'ordre et de juridiction, les pasteurs savent que leur devoir est de travailler, de vivre et de mourir à leur service. Cette foule des baptisés appartient au Christ par droit de conquète, et lors même que leur vie ne répondrait pas toujours à leur foi, ils font encore partie de l'Église par tout ce qui reste de bon en eux. Comme un arbre ébranlé par la tempête et qu'une racine vigoureuse retient attaché au sol, de même le chrétien, même infidèle à la grâce de sa

vocation, adhère encore à l'Église sinon par les œuvres, du moins par la foi et l'obéissance aux pasteurs légitimes. Tout ce qu'il y a en lui de mauvais et de vicieux est son œuvre et celle du démon ; mais par tout ce qui subsiste en son âme de vie surnaturelle, il appartient à l'Église et lui appartiendra tant qu'il n'aura pas rompu cette dernière racine. C'est l'Esprit Saint qui produit et conserve en lui ces vertus fondamentales de foi, d'espérance, d'obéissance à l'autorité ecclésiastique, et il est toujours prêt, tant que dure la vie présente, à renouer étroitement les autres liens que la méchanceté humaine a brisés.

Mais si, dans les cœurs mal disposés, l'Esprit, qui anime ce grand corps de l'Église, ne saurait verser tous ses dons, avec quelle plénitude il opère dans les membres de cette Église qui se livrent sans réserve à son action ! Les vertus héroïques germent dans des milieux obscurs ; d'une chaumière sortent d'humbles filles,

dont l'une devient « la vierge des batailles », Jeanne d'Arc, et l'autre sainte Germaine Cousin. Sur les trônes s'épanouissent la justice et la bonté, la clémence et la chasteté ; tout le monde se souvient des noms de saint Louis, saint Edouard, saint Ferdinand, sainte Elisabeth de Hongrie, saint Henri l'Empereur. Partout, en tout temps et en tout lieu, la sainteté et les dons surnaturels vivent et agissent au sein de cette Église, teinte du sang des martyrs et parée des violettes de la pénitence (Saint AMBROISE, *Comment. in Evangel. Luc. lib.* VII. 128). Pas une classe de la société n'échappe à cet influx secret. Sous la cuirasse du chevalier battait le cœur d'un Godefroy de Bouillon ou d'un saint Elzéar de Sabran ; engagée dans les liens du mariage avec un païen, Monique sanctifiait l'infidèle et sauvait Augustin ; Clotilde convertissait Clovis, et toutes deux prenaient place sur les autels. Saint Isidore le laboureur conduisait la charrue, pendant que

de son cœur s'élevait vers Dieu une prière incessante. Saint Yves était l'avocat des pauvres et le défenseur de la justice.

Mais ce qui achève de donner à l'Église son caractère visible de sainteté, c'est la pratique toujours vivante des conseils évangéliques. Dans une même famille, les caractères des enfants sont divers, parfois opposés : il en est de rebelles et d'obéissants, il en est de généreux que ne satisfait pas l'accomplissement des ordres et qui entendent pousser l'amour filial jusqu'à se soumettre aux désirs mêmes de leurs parents. Ces divergences se retrouvent parmi les membres de cette grande famille surnaturelle dont Dieu est le père ; à côté de fils trop souvent révoltés, il en est de dociles aux commandements divins, et quelques privilégiés, favorisés par la grâce, franchissent les bornes des préceptes, trop étroites pour l'ardeur de leur foi et de leur charité.

Trois obstacles principaux contrarient la li-

berté de nos mouvements spirituels et retardent notre marche vers Dieu : l'attachement aux biens temporels, les plaisirs de la chair et le dérèglement de la volonté. A ceux qui veulent être parfaits le Seigneur conseille le détachement effectif et réel à l'égard des richesses, la continence absolue et la soumission à un supérieur librement accepté. Certes, c'est une voie difficile, celle de la perfection évangélique, et si la vie chrétienne exige parfois une abnégation héroïque, l'héroïsme est pour ainsi dire de tous les jours dans la carrière des conseils. Mais ce qui semble impossible à l'homme est possible à Dieu, et il se rencontre toujours des âmes choisies qui, encore au seuil de la vie, repoussent jusqu'aux joies les plus légitimes de la famille pour se consacrer tout entières à Dieu.

Cette pratique constante et fervente des conseils évangéliques est la plus nette des lignes de démarcation qui séparent la morale catho-

lique de la morale protestante. Par cela même qu'elle exclut les vœux de la religion, la morale protestante se meut dans un milieu essentiellement tempéré ; elle exige sans doute de ses adeptes des vertus domestiques et de l'honnêteté naturelle ; lorsqu'elle passe au-delà de cette médiocrité, elle verse dans le fanatisme des puritains ou la rigidité des anciens calvinistes ; trop souvent elle reste en-deçà et se reflète dans la joie grossière de Luther, assis aux côtés d'une femme, en face d'une tranche de jambon et d'un broc de bière. Mais quand porte-t-elle une jeune âme, à qui la vie sourit, à briser librement et paisiblement au-dessus de la tête du Seigneur « un vase d'albâtre rempli d'un parfum précieux (Marc. xiv, 3)? » Or, c'est ce sacrifice, tant de fois renouvelé depuis l'origine du christianisme, qui achève de donner à la morale catholique son caractère de transcendance, et qui dénonce, en l'Église qui l'enseigne, la vie latente de la langue de feu.

« Votre grâce, Seigneur, s'étant répandue sur tous les peuples et toutes les nations qui sont sous le ciel, les héritiers adoptifs du Testament nouveau s'étant multipliés au delà du nombre des étoiles, vous avez voulu qu'entre toutes les vertus, dont vous avez enrichi vos enfants nés non du mélange des sangs, ni de la volonté de la chair, mais de l'Esprit Saint, le don de la virginité s'épanchât en certaines âmes des sources de votre libéralité. Ainsi, tandis qu'aucune interdiction ne pèse sur l'honneur du mariage et que la bénédiction nuptiale repose sur cette sainte union, il se rencontrera cependant des âmes plus élevées que rebute le lien charnel de l'homme et de la femme, qui aspirent au mystère, qui, au lieu d'imiter ce qui se fait dans le mariage humain, aiment la réalité dont il est le symbole. La bienheureuse virginité a reconnu son auteur ; émule de l'intégrité des anges, elle s'est vouée à la chambre et au lit nuptial de Celui qui est l'époux de la virginité perpétuelle, comme il en est le Fils *(Pontifical romain, Préface de la consécration des vierges).* »

IX

L'ÉCRITURE ET LA TRADITION

CHAPITRE IX

L'Écriture et la Tradition

La vérité surnaturelle se répand et circule dans l'Église par deux larges canaux : l'Écriture et la tradition. La tradition, c'est la doctrine authentique transmise de bouche en bouche, d'âge en âge, depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours, souvent consignée dans leurs écrits par les Pères et les théologiens, préservée de toute addition ou de toute diminution par l'Esprit Saint qui anime l'Église.

C'est l'enseignement oral qui, tombé des lèvres du Christ et des apôtres, se perpétue par le magistère et sous la direction de leurs successeurs. Seule nécessaire, seule indispensable

à la conservation du dépôt de la foi et à l'instruction des fidèles, la tradition n'est pourtant pas, de fait, le seul organe dont l'Esprit se sert pour parler aux chrétiens. A côté d'elle, se dresse un monument prodigieux, humainement inexplicable à qui le considère dans son ensemble et dans ses détails, l'Écriture Sainte.

L'Écriture ne se suffisait pas à elle-même. Comme tout texte fixé par la plume ou l'impression, elle est impuissante à s'expliquer ; comme tout livre écrit en une langue morte, dans un milieu religieux et social totalement disparu, elle est souvent obscure, elle appelle un commentaire autorisé qui dirime les controverses auxquelles tel ou tel passage peut donner lieu. Elle ne saurait donc en aucune façon remplacer l'autorité vivante et agissante, le tribunal suprême et infaillible qui a mission de l'interpréter. Moins complète que la tradition, parce qu'elle se compose d'écrits divers qui répondaient à des exigences spéciales et à

des circonstances particulières, elle lui est d'ailleurs supérieure, en ce qu'elle contient non seulement la vérité révélée, mais la parole de Dieu même. La tradition s'exprime par la bouche de ministres qui ne sont point inspirés ; c'est Dieu qui nous parle directement par l'Écriture. L'Écriture est le résultat de la collaboration de Dieu et de quelques élus ; mais le Seigneur s'est réservé la part principale. C'est lui qui pousse l'homme à écrire, qui illumine son intelligence, qui l'empêche doucement de rien ajouter à ce que l'Esprit lui suggère ; c'est lui qui l'assiste et le garantit de toute erreur jusque dans les moindres détails. Mais, toute irrésistible qu'elle soit, cette action divine s'exerce sans aucune violence ; l'homme n'est pas nécessairement dispensé de toute préparation, de tout travail de recherche ; il garde ses locutions habituelles, son style personnel. Les prophéties d'Isaïe dénotent, dit saint Jérôme, un personnage accoutumé au langage choisi de la cour royale,

tandis que celles d'Amos portent l'empreinte de la simplicité rustique d'un berger.

L'Écriture se divise en deux parties, dont l'une, antérieure au Christ, porte le nom d'Ancien Testament, l'autre, œuvre des apôtres et de leurs disciples immédiats, est le Nouveau Testament ou Alliance nouvelle conclue par Dieu avec les fils d'Adam. L'Ancien Testament annonce et préfigure les temps messianiques; il dispose les esprits et les cœurs à l'illumination définitive, à la révélation totale. Mais ce n'est pas un monument complet par lui-même, achevé dans toutes ses parties. Le Nouveau Testament est le nécessaire couronnement de l'édifice; seul, il donne aux annales d'Israël et aux institutions mosaïques tout leur sens, toute leur valeur. Après lui, l'homme n'a plus à attendre ici-bas de révélation nouvelle; le livre divin est clos.

Avant tout, l'Écriture est l'histoire des bienfaits de Dieu à l'égard de ses créatures, du plan

providentiel de la rédemption et des prédestinations divines. Avec une souplesse merveilleuse elle se plie à la description des périodes si diverses qu'embrasse nécessairement une longue suite de siècles, à la peinture des civilisations et des mœurs les plus différentes. Ce drame, unique dans son genre, débute par une cosmogonie, la seule qui soit de tout point conforme aux légitimes exigences de la raison. L'écrivain sacré, qui paraissait d'abord tracer l'histoire du monde, élimine peu à peu de son cadre les personnages et les généalogies qui ne se rattachent pas au rameau élu. Après un tableau rapide de l'humanité antédiluvienne et de la catastrophe providentielle qui mit fin à cette première période, l'Écriture nous donne la table ethnographique des descendants de Noé et raconte l'histoire des patriarches qui furent les ancêtres du peuple hébreu. Ici le ton de l'histoire domine ; mais c'est une histoire d'un caractère particulier, sur laquelle la peinture

sobre des mœurs primitives de l'Orient répand une teinte toute pastorale ; sous les yeux du lecteur vivent et agissent, dans leur cadre naturel, les chefs de tribus nomades à la recherche de pâturages pour leurs grands troupeaux. Ensuite l'Écriture nous conduit en Égypte avec Joseph et décrit, sans recherche comme sans effort, l'antique société égyptienne à l'époque des conquérants sémites. Puis c'est la période de l'oppression, des constructions gigantesques qu'un Pharaon décrète et qui pèsent lourdement sur des milliers de créatures humaines ; la libération providentielle du peuple hébreu et le passage de la Mer Rouge ; la Loi donnée au Sinaï et la vie nomade au désert, alors que les blanches tentes d'Israël se déroulaient en ordre sur le sable autour du Tabernacle aux couleurs éclatantes ; — la conquête de la Palestine et la division du sol entre les douze tribus ; — l'âge obscur de la formation nationale, les combats incessants des Hébreux pour l'affermissement

de leurs conquêtes et la défense de leur liberté contre les petits peuples voisins ; — la crise politique qui fait d'une série de tribus, unies surtout par le lien théocratique et la communauté d'origine, un corps de nation et une monarchie puissante, celle de David et de Salomon ; — la scission des royaumes d'Israël et de Juda, la décadence, l'infidélité religieuse, les progrès menaçants de Babylone et la captivité du peuple hébreu ; — la reconstruction de Jérusalem et de ses murs d'enceinte par des ouvriers soldats, qui souvent quittaient la truelle pour l'épée, afin de défendre leur œuvre de restauration contre la jalousie des tribus voisines ; — la période héroïque sous les rois grecs de Syrie qui voulaient imposer aux Juifs la religion et les mœurs helléniques ; — sous l'Iduméen Hérode, qui règne par la grâce de Rome, la naissance du Verbe incarné, sa mort sous Ponce Pilate, préparées par tout ce qui précède et dominant tout ce qui suit ; — la descente du

Saint Esprit, la fondation des Églises, les voyages et les travaux des Apôtres ; — enfin, la vision prophétique des luttes de la Cité de Dieu contre le monde et le démon, l'éclat des trompettes angéliques qui réveillent les morts et l'union éternelle de Dieu avec ses élus ; — tel est ce tableau tracé de la main de Dieu et qui dépasse de toute la hauteur de la vérité surnaturelle tous les livres sacrés des autres religions.

Mais l'Écriture n'est pas seulement la plus large et la plus magnifique des histoires, celle qui, s'ouvrant par le récit de la création, se clôt par la vision du jugement dernier, celle qui prend congé des peuples à la tour de Babel pour les retrouver au jour de la Pentecôte sur le sein et dans l'unité de l'Église. C'est aussi le palais que la Sagesse divine s'est bâtie, où elle convoque tous les hommes pour écouter les enseignements divins. Tour à tour les hagiographes, le chœur des prophètes et les Apôtres y pren-

nent la parole pour nous instruire des voies secrètes de la Providence sur ses élus, de la loi de grâce et d'amour, des préceptes de la morale chrétienne et des ineffables trésors de la charité divine. L'unité de Dieu et le Décalogue, les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, les sacrements, la grâce, les bonnes œuvres, la sanction éternelle, voilà ce que nous lisons consigné, annoncé ou révélé à toutes les pages du livre divin. Il est l'arsenal de la théologie, la source de la vie chrétienne ; les plus savants y apprennent toujours quelque chose par la lecture et la méditation, et les humbles y entendent ces paroles de la vie éternelle qui dissipent l'ignorance.

D'ailleurs, bien des attraits naturels se rencontrent dans la Bible et séduisent ceux qui l'ouvrent. Quelle richesse de couleurs ! Quelle variété de tons ! Tantôt c'est le cantique de Moïse sur le rivage de la Mer Rouge, tantôt l'élégie de David pleurant la mort de Saül et de

Jonathas ; c'est Isaïe qui chante sur un mode lugubre la descente du roi de Babylone parmi les ombres du Schéol, c'est le psalmiste et sa prière lyrique qui tour à tour supplie ou remercie Dieu, qui l'invoque dans sa détresse ou publie ses louanges. La poésie guerrière s'y mêle à de brèves descriptions du bonheur de la paix, alors que tout laboureur en Israël vivait tranquille à l'ombre de son figuier ; la narration historique ou hagiographique se déroule à côté des enseignements didactiques les plus élevés. Parfois, on a l'impression d'un voile qui s'entrouvre et laisse apercevoir rapidement un tableau de mœurs disparues : une caravane de Madianites qui chemine au désert, les vaisseaux des nations qui se sont donné rendez-vous dans les ports de Tyr et de Sidon, la flotte de Salomon qui rapporte du lointain Ophir de l'or, des singes et des paons, le palais du roi de Babylone qui résonne des bruits confus de l'orgie, Ruth la Moabite glanant derrière les serviteurs

de Booz et trempant avec eux son pain dans le vinaigre.

Bref, la Bible sollicite à tout point de vue l'attention ; elle ne permet ni l'oubli, ni l'indifférence. Plus encore peut-être que les croyants, les incrédules s'en préoccupent et ne réussissent pas à en détourner leurs regards. Depuis Celse jusqu'à Wellhausen, ils s'efforcent, il est vrai, de la mettre en pièces ; mais leurs systèmes passent, et le livre divin subsiste éternellement.

X

LES SACREMENTS

CHAPITRE X

Les Sacrements

De la naissance à la mort, la vie humaine est pour ainsi dire jalonnée d'événements qui marquent autant d'étapes sur la route parcourue. Le passage de l'adolescence à l'âge viril, le service militaire, le mariage, la lutte pour le pain quotidien et l'éducation des enfants, puis le déclin et la vieillesse, tel est le dessin général de la vie d'un homme, lorsqu'aucun accident ne vient terminer brusquement sa carrière.

La vie surnaturelle du chrétien passe par une série de phases analogues. C'est d'abord la naissance, par le baptême, à la grâce et à la foi :

« Personne ne peut entrer dans le royaume de Dieu, à moins qu'il ne renaisse de l'eau et de l'Esprit-Saint (JOANN., III. 5) », avait dit le Seigneur au pharisien de bonne foi qui voulait avoir part à ce royaume. Comme la première condition de la vie est la naissance, ainsi la condition fondamentale de la vie chrétienne sera la régénération dans les eaux du baptême par la grâce de l'Esprit. Dans la fontaine, au-dessus de laquelle plane invisiblement la divine Colombe, le catéchumène descend avec ses péchés ; pendant que l'eau ruisselle sur son front, le prêtre invoque la Sainte Trinité, et soudain le feu de l'Esprit, ce feu qui illumine et éclaire sans consumer, a purifié l'âme du néophyte. Ayant ainsi passé par l'eau et par le feu, il sort, laissant le souvenir de ses péchés à jamais englouti dans l'onde baptismale ; il sort orné des dons de la grâce, comme le Christ, au matin du troisième jour, s'élança glorieux du tombeau.

Ceci est le premier acte de la vie chrétienne. Quelle grandeur dans le début de ce drame sacré ! Il n'y a qu'un moment, l'âme du nouveau chrétien était plongée dans les ténèbres ; à présent, elle s'épanouit sous les premiers rayons de l'aurore, l'aurore du Soleil de justice. Dans ce changement merveilleux, pas une des inclinations naturellement bonnes de l'âme n'a été supprimée ou faussée ; tout ce qui était bon en elle a été conservé et raffermi ; tout ce qui était mauvais a été effacé ou rectifié. Le nuage opaque du péché couvrait cette âme, empêchant la lumière divine de se répandre sur elle et de la pénétrer ; voilà que, sous le souffle de l'Esprit, le nuage s'est dissipé, et le ciel rayonne librement au-dessus d'elle. Cet homme, dont le péché d'Adam avait fait un enfant de colère, est devenu fils adoptif de Dieu, il est de plein droit citoyen du ciel. En prenant possession de lui, le Saint-Esprit a imprimé en son âme un signe indélébile. Chrétien, ni le péché, ni

l'apostasie, ni la damnation, n'effaceront ce trait divin que le baptême a gravé en toi ; tu peux encore souiller et perdre ton âme; mais en extirper le caractère du chrétien, jamais ! Ceci n'est au pouvoir de personne.

Tout chrétien doit être un soldat de Dieu. Pas de dignité, ni d'honneur terrestre qui puisse se comparer à l'honneur et à la dignité de s'enrôler et de servir sous les drapeaux du Roi éternel. Sur l'épaule des légionnaires romains les empereurs faisaient graver une lettre qui était le signe de leur admission dans la milice et servait à reconnaître les déserteurs. Les soldats du Dieu vivant sont aussi marqués d'une empreinte spéciale, signe de honte pour les déserteurs et de gloire pour ceux qui sont fidèles. Sur le front de l'élu le doigt du pontife trace avec le saint chrême une croix, et le voilà chevalier de Dieu. Mais cette marque n'est pas inactive, elle est vivante, elle opère, elle est pour le soldat chrétien une source inépuisa-

ble de force dans les combats qu'il doit livrer aux ennemis du dedans et du dehors ; à qui sait s'en servir, elle devient arme offensive et défensive, épée et cuirasse.

« Prenons ces armes, s'écrie saint Cyprien, munissons-nous de ces auxiliaires spirituels et célestes, afin qu'au jour de la tentation nous puissions résister aux menaces du démon et le vaincre. Revêtons-nous de la cuirasse de la justice, pour que la poitrine soit sûrement protégée contre les javelots de l'ennemi... Portons sans crainte le bouclier de la foi, afin que les traits de l'adversaire viennent s'y briser. Plaçons sur notre tête le casque du salut ; ainsi nos oreilles ne seront point effrayées par les édits féroces des empereurs ; nos yeux ne verront point les détestables idoles ; sur notre front le sceau divin se conservera sans souillure ; notre bouche confessera victorieusement le Christ son Seigneur. Saisissons le glaive spirituel, pour que notre main repousse avec courage les funestes sacrifices, pour que cette main reste digne de l'Eucharistie, du Corps du Seigneur qui y a été déposé, et qu'elle l'embrasse dans l'attente de cette céleste couronne qu'elle recevra de Dieu (S. Cyprien. *Lettre LVI*. n. 9) ».

Depuis de longs siècles, la discipline a chan-

gé, et les chrétiens ne tendent plus la main droite au prêtre pour y recevoir le Corps du Seigneur. Mais la nourriture céleste est toujours distribuée aux fidèles, et le jour où l'enfant s'approche pour la première fois de la table sainte, marque une date sacrée dans la vie. Des joies plus passionnées et plus tumultueuses attendent peut-être le cœur de l'homme ; mais cette joie sans mélange, douce et profonde, qui nous l'a donnée et qui nous la rendra ? Cette effusion de l'âme innocente, qui se rencontre pour la première fois face à face avec son Sauveur, cette première épreuve des suavités de la cohabitation et de l'intimité divines, voilà la date lumineuse, le souvenir le plus doux dans une vie humaine. A ceux qui n'ont pas connu cette joie les trésors de la bonté divine ne se sont jamais ouverts jusqu'au fond ; ils n'ont jamais éprouvé ce qui se rapproche le plus ici-bas des sentiments d'Adam et d'Ève conversant familièrement avec Dieu au temps de la primi-

tive innocence ; et lorsqu'ils se débattent au milieu des tristesses et des aridités de la vie, ils ne sentent pas l'arrière-goût de cette manne céleste qui est aussi l'avant-goût du bonheur éternel.

Mais pour le chrétien la jouissance de l'union divine ne se borne pas à cette joie unique de la première communion. Toujours Jésus est prêt à la renouveler en nous ; le pain des anges est devenu le pain de l'homme voyageur. Lui-même nous presse amoureusement de recourir à la nourriture divine que sa bonté a mise à notre portée.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra par

moi. Voici le pain qui est descendu du ciel. Vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts (spirituellement) ; mais celui qui mangera de ce pain vivra éternellement (JOANN., VI, 54-60) ».

Jésus a confié à son Église le trésor de son Corps et de son Sang, et l'Église appelle tous les hommes à venir goûter du fruit sacré de l'immortel sacrifice : *Venite, populi, ad sacrum et immortale sacrificium,* chantait autrefois l'Église de Lyon au moment de la communion. Qui oserait pécher encore après s'être nourri de la chair de Celui qui est mort pour la rémission des péchés, après s'être abreuvé du sang innocent dont le Calvaire a été inondé ? Quand ce fruit du véritable arbre de vie descend sur des lèvres pures, il fait croître la grâce et dépose en l'homme le germe de l'immortalité bienheureuse : « Plus rapide que l'éclair, plus actif que la foudre, le sang théandrique pénètre les entrailles coupables pour en dévorer les souillures (Joseph de MAISTRE, *Éclaircissements sur les sacrifices,* ch. III) ».

Ce sacrement, si utile à l'homme, est glorieux pour la chair du Sauveur. Cette chair immolée, ce sang versé sur le Calvaire, servent de nourriture et de breuvage aux âmes ; ce qui, suivant l'ordre de dignité de la création, est le plus matériel et le plus grossier devient une source de vie surnaturelle pour l'élément psychique et spirituel de l'homme. Non seulement la chair de Jésus est l'aliment de nos âmes, mais elle revêt au sacrement, dans ses relations avec l'espace, le mode d'existence réservé aux esprits. De même que l'âme humaine est tout entière présente en chaque partie du corps, de même Jésus est tout entier présent sous la moindre parcelle du pain consacré, dans la plus petite goutte du vin mystérieux. Et comme l'auguste sacrement est répandu en tous lieux sur la surface du globe, il confère à cette chair divine une sorte d'immensité relative. Sans quitter le trône céleste où elle siége éternellement, l'humanité de Jésus s'expose à des

circonstances diverses de temps et de lieu ; des missions glacées de l'Islande et du Groënland aux brouillards de la Terre de Feu, à travers les régions indécises du noir continent et du territoire des Amazones, l'hôte divin habite partout dans l'église ou sous la hutte de bambous ; partout il affirme silencieusement, par sa seule présence, la gloire de cette chair et de ce sang qui ont sauvé le monde et qui maintenant le nourrissent.

Non seulement Dieu a voulu renouveler l'homme individuel par le baptême, la confirmation et l'Eucharistie ; mais, dans sa miséricorde, il a relevé la famille elle-même. Dieu daigne ratifier le consentement des époux et fait de ce lien, purement contractuel, un sacrement, source de grâce pour le présent et l'avenir. Le mariage apporte souvent autre chose que des joies, et cependant les époux sont rivés l'un à l'autre par une chaîne que la mort seule brisera. C'est un état stable, une union indis-

soluble par laquelle deux êtres fragiles se lient sans noviciat préalable, et d'ordinaire, c'est après avoir franchi ce pas sans retour que les époux apprennent à se connaître intimement. Parfois, ce voyage de découverte est agréable, et l'âme admire en sa compagne une haute intelligence, un caractère chevaleresque, un cœur dévoué. Mais souvent ces révélations sont attristantes : l'égoïsme, l'insignifiance de l'esprit, la bassesse du cœur, la faiblesse de la volonté, ou simplement la diversité des humeurs, voilà ce qui perce sous le voile léger des actes quotidiens. Quelquefois l'une des âmes recule d'effroi devant la compagne qu'elle s'est donnée ; le frottement de la vie commune a mis celle-ci à nu, et l'autre y a vu le vice ou le crime.

Et pour remplir son devoir, tout son devoir envers l'être désagréable ou pervers qui lui est attaché, quelle force possède-t-elle ? La passion, l'orgueil, la cupidité, la bienséance ? Mais la

passion s'est évanouie comme un feu de paille devant les mécomptes de chaque jour; l'orgueil est un vice, et un vice ne saurait unir honorablement deux créatures humaines. La cupidité et la bienséance sont impuissantes à chasser la froideur et à engendrer le véritable amour. Non, en vérité, tout cela est insuffisant ou odieux ; il faut bien davantage, il faut beaucoup mieux, il faut Dieu lui-même entre les époux. Il faut que sa main paternelle guérisse les blessures quotidiennes et entretienne le feu sacré ; il faut qu'il serve de lien entre les cœurs. En dehors de lui, il n'y a que passion éphémère, aigreur, indifférence ou infidélité. C'est lui seul qui peut unir et sanctifier ces âmes par l'accomplissement généreux d'un commun devoir dans une commune affection; lui seul peut les guider à travers la vie, les soutenir dans les épreuves, les consoler dans leurs tristesses. Où les époux trouveraient-ils donc l'amour vrai, inextinguible, sinon en Dieu

qui est charité ? Mais alors leur union s'élève à une mystérieuse dignité que n'avait pas connue celle d'Adam et d'Ève, au paradis terrestre ; elle devient le vivant symbole de l'union spirituelle du Christ et de son Église, l'expression typique de leur mutuel amour. Dieu se complaît dans cette image, et en vue de la réalité surnaturelle dont elle reproduit si vivement les traits, il comble de ses dons ces créatures qu'il aime. C'est ce qu'exprime sous forme de prière la bénédiction prononcée par le prêtre sur la vierge qui va être appelée aux charges et à l'honneur de la maternité :

« Jetez, Seigneur, un regard favorable sur votre servante qui, au moment de se lier par l'union conjugale, vous prie de la fortifier de votre protection ; que son joug soit un joug d'amour et de paix ; qu'elle soit fidèle et chaste en ce mariage contracté dans le Christ, et qu'elle persévère dans l'imitation des saintes femmes. Qu'elle soit aimable à son mari comme Rachel, sage comme Rébecca ; qu'elle vive longtemps et qu'elle soit fidèle comme Sara... Que l'horreur du

désordre la pénètre de gravité, que sa pudeur la rende digne de vénération, qu'elle soit instruite des célestes enseignements. Qu'elle soit féconde, que sa vertu soit solide et qu'elle vive dans l'innocence. Qu'elle parvienne au repos des bienheureux et au royaume du ciel ; que ces époux voient tous deux les enfants de leurs enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération, et qu'ils parviennent à la vieillesse désirée. »

Mais toutes ces cérémonies et ces prières, si belles qu'elles soient, ne doivent pas égarer notre esprit sur la portée réelle de l'acte qui s'accomplit. Le prêtre est le nécessaire témoin du mariage ; il représente Dieu sanctionnant de sa grâce le consentement que les époux ont échangé. Mais les ministres de ce sacrement, ce sont les époux eux-mêmes, en qui réside et opère ce sacerdoce initial descendu en nous avec la grâce du baptême. Dieu est garant des droits qu'ils se sont concédés, de la fidélité qu'ils se sont jurée. Le sacerdoce initial, qui produit de telles œuvres, est donc une grande chose, digne de notre admiration ; c'est

une certaine participation de tous les chrétiens à la puissance sacerdotale du Christ. Mais, dans cet ordre d'idées, le Seigneur a réalisé de si étonnantes merveilles que nous négligeons trop souvent la considération de cette ébauche pour porter toute notre attention, toute notre admiration sur les sacrificateurs.

Le sacrifice est l'acte capital et la base de la religion. Sans sacrifice, pas de religion véritable et complète ; car le premier des devoirs religieux, c'est l'adoration, et le sacrifice seul est l'expression suffisante de l'adoration ; seul, il traduit par des faits le pouvoir souverain de Dieu sur la vie et la mort. Le sacrifice devait donc avoir sa place dans la Loi de grâce et d'amour, comme il l'avait eue sous la Loi de crainte ; mais sa perfection devait être proportionnée à la dignité du divin Prophète qui avait promulgué la Loi nouvelle et à l'éminence de l'alliance éternelle conclue entre Dieu et l'homme. Ce sacrifice fut offert à la Sainte Tri-

nité sur l'autel sanglant de la Croix par Jésus-Christ, à la fois Prêtre et Victime ; et d'un seul coup, en vertu même de la souveraine excellence de cette unique oblation, Jésus consomma pour jamais l'œuvre de la sanctification des hommes. Mais son rôle de Prêtre n'a pas pris fin avec sa vie mortelle ; les mains teintes de son propre sang, le sang de l'Agneau immolé pour le salut du monde, il a pénétré dans le Saint des Saints, et toujours il présente au Père céleste les plaies de ses pieds et de ses mains que les clous ont percés, la blessure de son Cœur sacré ouvert par la lance du soldat romain.

Sur la terre aussi, il s'est choisi des hommes qui le représentent et qui offrent à Dieu pour son Église un sacrifice dont toute la valeur et toute l'efficacité découlent de l'unique oblation du Calvaire, un sacrifice pacifique par lequel nous sont appliqués chaque jour les mérites infinis du sacrifice sanglant de la croix. Chaque jour, le Corps et le Sang de Jésus sont immo-

lés sur nos autels par la main de ces hommes élus entre tous, qui prononcent sur le pain et le vin les paroles sacrées, transformatrices, que Jésus prononça devant ses Apôtres à la dernière Cène, la veille de sa mort. En ce moment solennel, ils sont identifiés au Pontife suprême de telle sorte qu'ils parlent en son nom et non au leur : « Ceci est mon corps ; — Ceci est le calice de mon sang ! » Avant tout, les prêtres sont des sacrificateurs.

Mais cette qualité n'épuise pas la fécondité de la grâce sacerdotale. Les prêtres sont les ministres des sacrements ; ce sont leurs mains consacrées qui versent l'eau sainte sur le front des nouveau-nés et qui distribuent aux fidèles le fruit du sacrifice, le pain de vie descendu du ciel. C'est l'évêque, c'est-à-dire le prêtre parvenu au sommet de la hiérarchie d'ordre, qui multiplie par l'imposition de ses mains le nombre des sacrificateurs. C'est le prêtre qui s'asseoit comme juge au tribunal de la pénitence.

Parmi les dons que le Seigneur a laissés en héritage à son Église, le plus précieux pour la faiblesse humaine, c'est, après le baptême, le pouvoir de remettre les péchés. A côté des âmes généreuses qui persévèrent jusqu'à la mort dans la grâce initiale et dont le flambeau va se perdre dans les clartés de la vision béatifique, il y a dans l'Église des âmes qui ignorent le secret divin de l'innocence et de la fidélité parfaite. N'y aura-t-il pas de salut pour ces chrétiens tombés, et faut-il qu'ils renoncent à tout espoir de restauration spirituelle ? Tout l'esprit de la Loi Nouvelle proteste contre une pareille supposition. Loi de grâce et d'amour, Loi de miséricorde et de pardon, elle ne réserve pas ses bienfaits à une élite, elle admet, elle introduit tous les hommes, elle les presse d'entrer dans le vaste édifice de l'Église. Qu'un sentiment de réelle contrition, une pensée sérieuse de regret amène aux pieds du prêtre le pécheur qui, n'ayant pas su conserver intacte la grâce de son

baptême, a du moins la bonne foi et l'humilité de s'avouer coupable devant Dieu ; qu'il accuse fidèlement toutes les fautes graves dont il se sait chargé ; le sang rédempteur va opérer encore une fois cet admirable mystère de transformation morale, au prix duquel la résurrection d'un mort est peu de chose. Pourvu que le pécheur apporte au tribunal de la pénitence la douleur et la détestation de ses péchés puisées dans un motif de contrition surnaturelle, tel que la crainte des jugements divins, le sacrement le rétablit dans tous ses droits d'enfant de Dieu et lui rend l'amitié du Père céleste.

« Que de mercenaires, se disait l'enfant prodigue qui, après avoir dissipé ses biens, était devenu gardeur de pourceaux, que de mercenaires ont, dans la maison de mon père, du pain en abondance, et moi je meurs de faim ici ! Je partirai, j'irai vers mon père et lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; traitez-moi comme l'un de vos mercenaires. (S. Luc. xv. v. 17-20) ! »

Si le pénitent est animé de cette confiance filiale et de cette humilité, Dieu lui épargne la moitié du chemin et va au devant de lui :

« Comme il (l'enfant prodigue) était encore éloigné, son père l'aperçut et fut ému de compassion ; il courut à sa rencontre, se jeta à son cou et l'embrassa. Et l'enfant lui dit : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Mais le père dit à ses serviteurs : Apportez vite la plus belle tunique et l'en revêtez ; passez-lui un anneau au doigt et mettez-lui des chaussures aux pieds ; amenez un veau gras et tuez-le. Mangeons et réjouissons-nous, parce que mon fils que voilà était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé (S. Luc. xv. v. 20-25) ! ».

Tout est oublié et pardonné ; le Père céleste s'abaisse volontiers vers l'âme pénitente, il s'abaisse avec une facilité, il pardonne avec une indulgence que l'homme ne connaît point ; il fait, si j'ose dire, bon marché de sa dignité. Mais, en retour de cet excès de charité, il demande au pécheur le ferme propos de ne pas retomber dans ses iniquités.

Jésus venait d'arracher la femme adultère à ses bourreaux ; le Sauveur et la coupable restaient seuls en présence : « Femme, où sont ceux qui vous accusaient, dit Jésus, personne ne vous a condamnée ? — Personne, Seigneur. — Eh bien, je ne vous condamnerai pas non plus, reprit Jésus ; allez et ne péchez plus (JOANN., VIII. v. 10 et 11). » La volonté sérieuse et efficace de changer de vie, l'accomplissement de la pénitence imposée par son ministre, telles sont les conditions nécessaires que Dieu pose à ses libéralités. Au pécheur qui les accepte Jésus donne sa paix, cette paix que le monde ne peut donner. Alors éclate au ciel l'allégresse des anges et des élus pour la conversion du pécheur, bien plus vive, comme nous l'a révélé le Seigneur, que la joie qu'ils ressentent de la persévérance des justes. L'histoire de l'Église est là pour témoigner que, parmi les saints, quelques-uns des plus grands furent des pénitents, comme Marie Madeleine et saint Pierre.

Enfin, quand l'heure de la mort a sonné pour le chrétien, c'est encore la main du prêtre qui marque ses membres de l'huile sainte pour le dernier combat. A ce moment décisif où l'arbre presque déraciné chancelle, le démon fait un dernier effort pour l'entraîner vers lui, car il sait que, du côté où il sera tombé, l'arbre immortel sera fixé pour toujours. Mais Jésus connaissait la malice homicide de Satan, et il a déjoué ses ruses en fortifiant l'homme pour la lutte suprême. Dans l'antiquité grecque, les athlètes se frottaient d'huile avant de descendre dans l'arène, afin que leurs membres fussent plus souples et, pour ainsi dire, insaisissables aux étreintes de l'adversaire. Le Seigneur aussi a voulu qu'à l'heure de l'agonie les membres du chrétien fussent oints de l'huile des malades pour infuser dans son âme la force spirituelle dont l'huile est le symbole.

Ainsi, du berceau à la tombe, le chrétien est guidé par la main du Chef divin, qui n'a voulu

rien ignorer lui-même des misères de l'homme, à l'exception du péché. Illuminé des clartés d'en haut, sollicité au bien par l'action douce et continue de la grâce, nourri de la chair et abreuvé du sang du Seigneur, objet de la sollicitude des anges et de l'amour de la Trinité sainte, il passe sur la terre comme le voyageur qui retourne au pays natal, et la mort est pour lui moins un châtiment qu'une délivrance.

XI

LA FOI

CHAPITRE XI

La Foi

L'autorité est souvent l'unique voie par laquelle la vérité peut se frayer passage jusqu'à l'homme. L'enfant dépend, dans une foule de ses jugements, des notions que lui transmettent son père et sa mère, et tous les hommes restent plus ou moins enfants jusqu'à la fin de leur vie. Quand un savant enseigne à des étudiants les mystères de la chimie organique, il leur demande implicitement de le croire souvent sur parole, et si ce professeur a besoin d'un renseignement, dont l'objet échappe au cercle de ses études ordinaires, il s'adresse à un spécialiste et admet de confiance les éclair-

cissements qui lui sont donnés. Ainsi, jusque dans le monde savant, l'autorité fait loi; mais son importance est bien plus grande encore pour la multitude des hommes que l'ignorance ou l'incapacité, le souci du pain quotidien ou le tourbillon des affaires empêchent de rien approfondir. Pour ceux-ci, la libre pensée, basée sur l'examen critique et l'étude personnelle, est un leurre ; leur pensée n'est jamais que le reflet de celle des autres. Cependant est-il beaucoup d'actions que nous puissions accomplir en toute sécurité, si nous ne savons d'abord ce qu'il faut penser de Dieu, du monde et de nous-mêmes? Dans le domaine de la conduite morale comme ailleurs, la théorie précède nécessairement la pratique, et le caractère de l'œuvre est essentiellement modifié selon le point de vue auquel s'est placé l'opérateur. Quelle différence entre le mariage d'un sceptique, qui regarde ce lien comme un contrat d'origine et de valeur purement humaines, et

celui d'un catholique qui le respecte et l'honore comme un sacrement ! Aussi, sentant l'impuissance d'agir sans théorie préalable, les hommes éprouvent le besoin de se former un jugement sur la religion et la politique, la science et la littérature ; incapables pour la plupart de se former ce jugement par le seul secours de leurs lumières, ils s'adressent au journal et à la revue, qui ont précisément pour objet de suppléer à leur peu d'esprit et de leur fournir des opinions toutes faites.

L'homme a donc besoin d'un organe directif qui, sans étouffer la liberté, lui trace les grandes lignes de sa conduite. Ce que l'État représente dans l'ordre civil, le droit et la législation, l'administration et la police, l'Église le représente dans l'ordre moral, et elle le représente surtout par la foi qui lui soumet les esprits. Sans la foi, l'unité de l'Église serait purement extérieure, et l'obéissance ne serait qu'hypocrisie ou servilité. Par la foi, l'Église nous donne un

flambeau pour notre intelligence, une règle pour notre volonté. On s'accorde généralement à croire que la morale catholique est l'idéal de la moralité et que l'Église est réellement « la maîtresse de la morale efficace (Taine) ». En effet, les essais de substitution n'ont pas été heureux. En entendant parler de morale sans obligation ni sanction, tous ceux qui avaient senti une fois la passion s'agiter en eux ont haussé les épaules ; et quant à la morale de l'avenir, telle que Renan l'a esquissée de sa main de vieillard, elle a révolté les esprits par l'absence totale de moralité qu'elle révèle en l'écrivain. Dans un avenir plus ou moins éloigné, disait Renan, les fantômes des religions positives s'étant enfin dissipés devant les rayons de la science, la vieille morale subira une transformation : l'aristocratie intellectuelle, les âmes nobles, continueront à pratiquer la vertu, qui est leur élément naturel, sans y attacher du reste une importance exagérée et

surtout sans espérer de récompense ; pour les âmes communes, il y aura le jeu, le vin, les femmes, et au dernier degré de l'échelle, l'ivresse adoucie et devenue moins répugnante. Ce coup d'œil divinatoire sur la morale de l'avenir aura sans doute contribué, par sa franchise cynique, à en retarder l'avènement. On ne peut pas encore impunément soulever le voile qui cache le gouffre hideux vers lequel l'impiété nous emporte.

Mais, par un phénomène singulier, la morale traditionnelle ne porte tous ses fruits que dans les âmes où la foi est vivante. A mesure qu'elle défaille, la moralité s'ébranle ; parfois ce travail est lent, pour ainsi dire souterrain, et l'on serait tenté d'en nier l'existence. Les dehors peuvent faire illusion, mais l'intérieur est miné par le ver rongeur de l'incrédulité, comme ces insectes aux élytres dorées dont les fourmis ont dévoré les entrailles et dont la coque seule subsiste, prête à tomber en poussière au pre-

mier choc. Qu'on examine à plusieurs années d'intervalle l'état d'un homme qui a perdu la foi, et l'on sera effrayé du chemin parcouru. Ensuite qu'on applique la même méthode à un converti, qui pratiquait auparavant les seuls préceptes de la morale mondaine, et les progrès accomplis vous frapperont d'étonnement. Autrefois négligés, les devoirs envers Dieu sont maintenant l'objet d'un zèle, d'une attention toute religieuse ; l'amour du prochain a remplacé l'égoïsme, et ce converti, jadis philanthrope à ses heures et jouisseur d'habitude, est devenu un chrétien que l'amour de la justice et la charité animent. A ses yeux, des fautes, que la morale mondaine excuse facilement, sont des crimes, et, de quelque nom qu'il se pare, le péché lui fait horreur.

Mais si la morale traditionnelle, qui est la bonne, la seule parfaite, est soumise aux influences de la foi, si elle se traduit en actes dans les âmes que la foi vivifie et si la perte de la

foi la frappe de stérilité réelle, n'est-ce pas un argument sérieux en faveur de la vérité de cette foi ? Les plus beaux préceptes ne servent de rien, lorsqu'ils ne s'imposent pas à notre acceptation pratique ; quand ces préceptes nous pèsent, — et c'est une hypothèse qui se réalise tôt ou tard dans la vie, — les raisons philosophiques sur lesquelles ils s'appuient nous apparaissent singulièrement fragiles, et il est peu vraisemblable que nous sacrifiions à des convenances morales notre intérêt ou notre passion. Il faut, pour nous vaincre, une morale autoritaire, une voix d'en haut qui nous crie : « Tu ne tueras pas ! Tu ne commettras pas d'adultère ! Tu ne voleras pas ! Tu ne porteras pas contre ton prochain de faux témoignage ! Honore ton père et ta mère. » Mais tout ceci suppose une foi qui nous révèle l'existence d'un Dieu rémunérateur et qui nous commande de l'aimer, une foi qui nous présente pour l'heure de la mort, cette heure inévitable et incertai-

ne, l'alternative du ciel ou de l'enfer éternel.

Cette foi, qui porte en ceux qui l'écoutent docilement de si nobles fruits, ne mériterait-elle donc que le dédain ou la haine ? Est-elle une servitude insupportable de la raison ? Voici ce qu'elle est, cette foi tant calomniée : elle est, dans la mesure du possible, l'identification de notre intelligence à l'intelligence divine. L'objet capital de la science divine, les vérités surnaturelles, deviennent, par la foi, la propriété de notre intelligence ; elle s'en empare, elle les embrasse avec amour, avec une certitude que la souveraine véracité de Dieu peut seule donner, elle les étudie, les compare entre elles, éclaire leurs mystérieuses profondeurs par les principes de la raison naturelle et élève ainsi le plus beau monument que l'esprit humain ait construit : la théologie. Loin d'être pour notre intelligence une prison étroite où elle se consume, elle la délivre de l'erreur et lui prête ses ailes pour s'envoler jusqu'au trône de Dieu. La

foi, c'est la rédemption de l'intelligence. Elle laisse aux sciences humaines leurs principes et leur domaine distincts, et si elle exerce en un petit nombre de points une sorte de magistère supérieur sur les sciences morales, il est de leur intérêt bien entendu de l'accepter et de s'y soumettre ; car au delà des rares barrières que la foi a posées, il n'y a plus que ces champs du vide et de l'erreur, où la philosophie égarée et l'exégèse rationaliste bâtissent des édifices fantastiques, ruineux avant d'être achevés.

Dieu a donné à l'homme ce sort plein de grandeur : il faut qu'il soit à lui tout entier. L'intelligence ne pouvait être mise hors de la loi commune ; en acceptant docilement ce joug léger de la foi, elle se met en communion avec Dieu, elle entre dans la vie surnaturelle et pose ainsi les bases de la justification de l'âme. Établi sur cette pierre de la foi, l'homme ne vacille plus comme un roseau à tout vent de doctrine ; il ne se laisse plus dessécher ni engour-

dir par l'absence de principes assurés, et par là même il est prédisposé aux œuvres supérieures qui réclament pour s'accomplir un caractère énergique et de l'enthousiasme solide. Quand a-t-on vu un sceptique mourir pour la vérité dont il doutait? Le sacrifice est trop contraire à l'égoïsme naturel pour qu'il puisse naître et se développer dans une âme sans convictions. Aussi est-il vrai de dire que l'homme vaut par ce qu'il croit et juste autant qu'il croit.

Sans doute, la foi nous impose des mystères à croire ; mais c'est là précisément le sceau authentique de la révélation divine. Si tout était clair et limpide dans les enseignements de la foi, cette absence de profondeur serait l'indice évident d'une origine purement humaine. Eh quoi ! nous vivons, nous mourons au milieu du mystère ; de toutes parts il nous étreint, sous la forme du grain de blé qui germe dans un sillon, sous celle des rayons de lumière que le soleil nous envoie ; nous errons à tâtons dans une

sorte d'obscur crépuscule, nous demandons en vain aux laboratoires des physiologistes la solution de l'énigme de la vie, nous cherchions hier encore dans les vibrations d'un éther problématique l'explication des phénomènes lumineux, et ainsi embarrassés dans les inextricables difficultés de la philosophie naturelle, nous oserions reprocher à la métaphysique surnaturelle ses obscurités ! Comment la notion de l'infini n'entraînerait-elle pas de mystère pour une intelligence qui s'égare dans le fini ?

Dieu voulant du reste que notre foi fût raisonnable et qu'elle cherchât son point d'appui ailleurs que dans la véracité humaine, a pris soin de mettre en lumière par le miracle le caractère transcendant de la révélation. Le miracle est un phénomène sensible dont Dieu est l'auteur immédiat et qui porte en soi la marque manifeste de son origine. C'est la signature de Dieu, certifiant que nous pouvons croire sans crainte d'erreur, que nous devons croire sous

peine d'infidélité les vérités qu'un homme nous annonce de sa part. En soi moins difficile que le gouvernement de l'univers et la production continuelle de la vie, il frappe davantage, il saisit l'attention, parce qu'il sort de la règle commune. Pour tous les yeux non prévenus, la résurrection d'un mort, la guérison instantanée et durable d'un malade, l'accomplissement à longue échéance d'une prophétie dont l'objet ne pouvait être naturellement prévu, voilà des signes d'une intervention divine, et la doctrine, en faveur de laquelle pareil miracle s'est produit, prend le caractère d'une révélation céleste.

L'existence et l'ordre merveilleux des créatures prouvent irrésistiblement l'existence et les perfections du Créateur ; mais ce témoignage, si précieux pour la religion naturelle et la philosophie, devenait inefficace pour démontrer l'origine supérieure des vérités révélées. Dieu a eu recours à ces opérations directes qui tranchent vivement sur le fond ordinaire des phé-

nomènes naturels. Ces opérations divines ne compromettent pas plus d'ailleurs la nécessaire fixité des lois physiques que l'intervention de la volonté libre de l'homme, armé des ressources de la science, n'en compromet la stabilité. Mais la créature est avertie que Dieu a parlé et qu'il serait impie de refuser son assentiment aux paroles de Celui qui est vérité. Après comme avant, le mystère subsiste ; le miracle a pour but non de dissiper les obscurités de la révélation, mais d'en garantir le caractère divin. Ce point suffit ; tout homme raisonnable comprend que les vérités célestes sont obscures pour lui non parce que la clarté interne leur fait défaut, mais parce que, trop intense, elle éblouit nos yeux comme les rayons du soleil. Nous croyons, nous donnons notre pleine et entière adhésion aux mystères, bien que ces mystères ne soient en aucune façon pour nous des vérités évidentes par elles-mêmes ; mais le miracle en a fait des vérités évidemment croya-

bles, et c'est assez pour que, prévenus et assistés de la grâce divine, plus nécessaire encore ici qu'ailleurs, nous franchissions ce pas décisif qui nous introduit dans le monde surnaturel.

Du reste, la foi et ses ombres n'auront qu'un temps. Quand la période de l'épreuve terrestre sera finie, les voiles qui nous séparent de l'objet de notre foi se déchireront, et nous verrons ce que nous aurons cru. Comme les chrétiens seront heureux alors d'avoir, au milieu d'un siècle incrédule, rejeté tous les sophismes et fait taire en eux l'orgueil ! La vision béatifique, qui succèdera à la foi, en sera la récompense, et notre délivrance par la vérité sera complète.

XII

L'ESPÉRANCE

CHAPITRE XII

L'Espérance

L'espérance est ce bien léger, mais inestimable, qui surnage au-dessus du malheur. La nature l'enseigne à l'homme et en fait une loi de la vie : tant qu'elle subsiste, il sait qu'il doit travailler et lutter, parce que le triomphe est possible ; mais quand elle a été emportée avec le reste, alors le malheur est complet et toute résistance est inutile ; l'homme sent qu'il est définitivement vaincu.

L'espérance joue un rôle capital dans la vie, puisqu'elle sert d'aiguillon à l'activité humaine. Elle devait trouver aussi sa place dans l'œuvre de notre salut ; car, nulle part, le découragement-

ment ne risquait de s'introduire plus vite, à la suite des pénibles tentatives d'amendement et des chutes répétées, et nulle part, il ne devenait plus dangereux, nous entraînant d'un côté à des péchés nouveaux et nous exposant de l'autre à la perte du bonheur éternel. D'ailleurs, le découragement n'est pas le seul ennemi que nous ayons à combattre et à vaincre pour que la voie du salut nous soit ouverte. Si le désespoir abat le cœur de l'homme, la présomption fait brèche dans son humilité, et sans ce fondement de l'humilité toute vertu s'écroule. La vie spirituelle tourne sur deux pôles, la charité qui est le pôle boréal, et l'humilité qui est le pôle austral ; si quelque vice secret détruit l'humilité, l'équilibre est rompu. Entre ces deux écueils, le désespoir et la présomption, Dieu même nous a tracé la voie ; quelles actions de grâces ne lui devons-nous pas pour avoir transformé un sentiment si naturel au cœur de l'homme en une vertu théologale !

Par cette vertu de l'espérance, nous marchons ici-bas les yeux fixés au ciel, sans permettre à une créature de détourner vers elle, au détriment de Dieu, nos désirs de félicité suprême et de déplacer ainsi pratiquement la fin qui nous est assignée. Dieu seul est assez grand pour satisfaire pleinement notre intelligence, assez aimable pour rassasier notre cœur ; c'est l'outrager que transporter à un être créé le caractère et l'honneur de fin dernière qui n'appartiennent qu'à lui, et c'est se ravaler soi-même au niveau de la brute qui n'élève pas ses désirs au-dessus des besoins naturels.

Mais si nous avons eu le malheur d'oublier à ce point la dignité de Dieu et notre honneur, gardons-nous d'aggraver notre faute par le désespoir qui tend à nous fixer pour jamais dans cet état de péché. Eût-il commis le plus noir forfait, l'homme n'a jamais le droit de dire comme Caïn : « Mon crime est trop grand pour mériter le pardon (*Genèse*, IV., 13) » ; car c'est

poser des bornes à la bonté infinie ; il n'y a pas d'injure plus sensible à Dieu que cette négation de sa miséricorde, et le pécheur ne saurait imaginer un moyen plus sûr d'aboutir à l'impénitence finale.

C'est l'espérance qui donne à la vertu chrétienne sa douceur et sa joie. Si la joie manque à la piété, le cœur se resserre, les joues se creusent, la figure s'allonge, les yeux brillent d'un feu sombre au fond des orbites ; bref, au lieu du chrétien qui marche à la conquête des biens futurs avec l'heureux pressentiment du triomphe, on n'a plus devant soi qu'un type de puritain ou de janséniste, dont la religion s'inspire de la lettre de l'Ancien Testament plus que de l'esprit du Nouveau. Mais cette joie surnaturelle, si nécessaire pour empêcher les déviations de la piété, où la puiser ailleurs que dans l'espérance ? C'est la source que lui assigne saint Paul : *Spe gaudentes*, écrivait le grand Apôtre aux Romains (XII. 12), réjouissez-vous

en espérance. Animé de cet esprit, le chrétien regarde la vie comme un don de Dieu et non comme une charge insupportable, que le hasard nous impose et dont chacun a droit de se délivrer à son gré. Si pénible qu'il puisse être, l'accomplissement de ses devoirs s'embellit à ses yeux du reflet des biens futurs qui en seront le prix. Comment le fardeau de la vie et des soucis quotidiens pourrait-il jamais écraser celui qui est profondément convaincu de l'affirmation de saint Paul : « Nos tribulations présentes, momentanées et (relativement) légères, nous amassent là haut un trésor de gloire éternel et sans prix (II *Cor.* IV.17)? »

Sans doute, autour du chrétien les ombres s'accumulent ; mais le ciel resplendit au-dessus de sa tête, et il oublie les ténèbres qui l'entourent en contemplant cette lumière dont il sera pénétré. Telle est « la vieille chanson », toujours nouvelle, qui a bercé pendant des siècles les maux de l'humanité. Non seulement elle

adoucit les tristesses de la vie présente, mais elle ouvre, comme une formule magique, la porte du ciel. Cette chanson est d'origine céleste, et c'est l'Esprit Saint qui en murmure les paroles consolatrices au fond des cœurs.

XIII

LA CHARITÉ

CHAPITRE XIII

La Charité

« Un pharisien, docteur de la loi, interrogea Jésus pour le tenter : « Maître, quel est le commandement suprême dans la loi ? » Jésus lui dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces. Ceci est le premier et le principal des commandements. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. En ces deux préceptes se résument toute la loi et les prophètes (MATTH., ch. XXII, v. 35-41.)»

La charité n'était donc pas, à proprement parler, une inconnue dans le monde, puisque dès les pages de l'Ancien Testament sa nécessité et son excellence avaient été proclamées. Mais la loi mosaïque ne s'adressait pas à la masse des gentils, dont les destinées semblaient abandon-

nées aux hasards de toutes les idolâtries et de toutes les corruptions. Sous des influences pharisaïques, les Juifs eux-mêmes interprétaient le commandement de la charité en ce sens qu'il fallait aimer ses amis et haïr ses ennemis ; comment, dans l'atmosphère de cette exégèse sectaire, la fleur délicate de cette vertu aurait-elle pu s'épanouir ? Aussi était-ce bien un commandement nouveau que Jésus apportait à la terre, un commandement partout oublié et remis en vigueur, qui allait imprimer au Nouveau Testament tout entier son caractère de douceur et d'amour. C'est comme une merveilleuse miniature peinte en tête d'un manuscrit et qui en résume fidèlement le contenu. La crainte de Dieu conserve sa valeur religieuse et son importance morale : mais sous peine de judaïser, le chrétien doit se laisser pénétrer, envahir, entraîner par l'amour. Sans amour, pas de christianisme véritable, car le Dieu des chrétiens est charité (JOANN., I, IV. 16).

La charité embrasse dans une même étreinte Dieu et l'homme. Toute vertu théologale a nécessairement Dieu pour objet; mais de quel droit étendre à la créature ce qui est exclusivement réservé à Dieu ? Le Seigneur même a voulu que nous aimions nos semblables d'un amour identique à celui que nous lui portons, parce que l'homme est fait à son image, et c'est Dieu encore que nous aimons en lui. De là la supériorité théorique et pratique de la charité sur la philanthropie. La philanthropie porte la peine de son origine : c'est une fille de la terre et ses sentiments en gardent la trace ; ils sont trop froids, incapables d'actes héroïques et de transformations radicales, ils ne sont pas toujours délicats dans le choix des moyens. Est-ce la charité ou la philanthropie qui fait d'un Pierre Claver l'esclave des nègres et d'un Vincent de Paul l'apôtre des galériens ? Est-ce la philanthropie ou la charité qui institue les fêtes de bienfaisance et qui pousse les gens à s'amuser

ferme pour venir en aide aux malheureux ? D'ailleurs, la philanthropie n'est pas assez forte pour imposer silence à l'intérêt personnel, quand il nous assaille avec violence ; on n'a pas encore oublié que des Américains esclavagistes se déclarèrent partisans du polygénisme, pour échapper aux conséquences de cette fraternité qu'entraînait avec elle l'unité de l'espèce humaine et dont les plantations de cannes à sucre eussent trop souffert. Comment la philanthropie répondra-t-elle aux mauvais procédés, à l'ingratitude, à la trahison ?

La charité sort de Dieu tout entière et retourne tout entière à lui. Aussi donne-t-elle la valeur exacte d'une âme au point de vue surnarel. Sans doute, elle n'est pas identique à la sainteté ; mais ce sont comme deux thermomètres parfaitement réglés l'un sur l'autre et qui montent ou baissent en même temps. La sainteté, c'est l'union à Dieu, et la charité produit cette union par l'assimilation morale que l'a-

mour établit entre la personne qui aime et celle qui est aimée. Avec un élan proportionné à l'amour qu'elle éprouve, la volonté se porte vers l'objet désiré ; elle le saisit, elle l'étreint, elle s'absorbe en lui, et ces embrassements dont les mères nous donnent le spectacle ne sont que l'expression matérielle de cette fusion des volontés aimantes : « Qui s'attache à Dieu ne fait qu'un même esprit avec lui » écrivait saint Paul (I. *Cor.*, v. 17). Aucun sacrifice ne répugne à la volonté qui aime, aucun obstacle ne l'arrête dans sa marche impétueuse ; nulle force humaine ne saurait disjoindre les âmes que la glu de l'amour a unies (*Anima Jonathæ conglutinata est animæ David. Lib.* I. *Reg.* XVIII. 1).

« Qui donc nous séparera de la charité de Jésus-Christ, s'écriait saint Paul, la tribulation, l'angoisse, la faim, la nudité ? Le péril, la persécution, le glaive ?... Mais nous triomphons de tout cela par celui qui nous a aimés. Oui, je suis certain que ni la vie, ni la mort, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni la violence, ni

l'élévation, ni l'abaissement, ni quelque créature que ce soit, ne pourra nous séparer de la charité de Dieu, qui est en Jésus-Christ notre Seigneur (*Rom.* VII, 35, 37 et ss.). »

Ainsi parle, ainsi agit la charité. D'ailleurs, cette divine charité n'est pas un don réservé à une élite d'hommes ; le christianisme ignore ces privilèges et ces exclusions. La charité est pour tous, et cette fille du ciel vient habiter dans tous les cœurs qui s'ouvrent pour la recevoir. Aimer Dieu n'est pas l'effort d'une vertu sublime, c'est le devoir de tout chrétien. En dehors de l'amour de Dieu, il n'y a plus qu'un christianisme apparent, dont l'âme s'est retirée.

Pour qui prie et médite, la charité est facile. La nature incline le cœur de l'homme à l'amour ; mais que de fois il se trompe dans le choix de son objet ! Ici encore la révélation et la grâce préserveront ceux qui sont dociles à leur voix d'écarts toujours désastreux, souvent éternels. Pourquoi, au lieu de se contenter bas-

sement des créatures, l'homme ne donnerait-il pas avant tout son amour au Créateur ? Pourquoi, au lieu de s'essouffler à la poursuite de joies essentiellement fugitives et de biens qui n'en ont souvent que l'apparence, ne s'attacherait-il pas fermement au seul Bien qui soit véritable, puisque seul il est infini et seul éternel ? Pourquoi, après avoir admiré les créatures comme elles le méritent, ne s'élèverait-il pas à la pensée de l'Artiste suprême qui les a modelées de ses mains, et ne placerait-il pas de fait son idéal de beauté en l'Être dont la beauté réelle dépasse de l'infini tout entier nos rêves les plus audacieux ? Or, l'admiration fraie souvent les voies à l'amour, qui est, selon Platon, le désir de la beauté.

Il n'est pas nécessaire d'aimer Dieu d'un amour sensible et passionné, comme celui que nous éprouvons pour les créatures ; ceci est une grâce de choix à laquelle tous ne sauraient aspirer. Mais tous les chrétiens doivent l'aimer

d'un amour réel et solide, au besoin fort comme la mort, d'un amour de préférence qui se traduise surtout par des actes. Comme un fils se soumet volontiers aux ordres de son père, ainsi le chrétien qui aime Dieu observe ses commandements. C'est la règle que le Seigeur a donnée pour discerner la véritable charité : « Si vous observez mes commandements, vous persévèrerez dans mon amour, comme moi, j'ai observé les préceptes de mon Père et je demeure dans son amour (Joann., xv. 10) ; » et saint Jean, à qui avaient été révélés les secrets de l'amour divin, répétait après son Maître : « En celui qui garde la parole de Dieu la charité est vraiment parfaite (Épit. i, ii, 5). » Le péché grave et la charité ne sauraient cohabiter.

Telle est la pierre de touche qui sert à éprouver l'or de la charité. Il y en a une seconde que l'Écriture aussi nous indique : c'est l'amour du prochain. Le disciple que Jésus aimait dit dans l'épître qui servait de préface à son Évangile :

« Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et il n'y a pas de scandale en lui. Mais celui qui hait son frère est plongé dans les ténèbres ; il marche dans les ténèbres et ne sait où il va, parce qu'elles ont obscurci ses yeux (I, II, v. 10 et 11). » La charité est une, elle ne saurait se dédoubler et nous ne pouvons aimer notre prochain comme nous-mêmes, nous ne pouvons honorer en lui l'image de Dieu sans la respecter d'abord en nous et sans aimer l'archétype d'après lequel l'homme a été créé. Tout ce que nous faisons donc pour les autres, en tant qu'ils sont nos frères en Jésus-Christ, est une preuve que Dieu vit en nous, et la moindre des œuvres que cette intention anime, jusqu'au verre d'eau froide donné au nom de Dieu, revêt une dignité surnaturelle à laquelle n'atteignent jamais les actes issus d'un amour purement humain.

Tous les hommes ont des besoins spirituels et matériels à satisfaire, et la charité doit y

suffire, sous peine d'être incomplète et inférieure à sa mission. Elle soigne les corps par la main des sœurs de charité, elle soulage la misère par d'innombrables aumônes et par des institutions appropriées aux buts divers qu'elle poursuit, orphelinats, hôpitaux, maisons de retraite pour les vieillards, refuges pour les filles tombées. Mais avant tout les hommes ont besoin de vérité et de miséricorde, et la charité chrétienne est particulièrement magnifique sur ce terrain. Elle visite et console les prisonniers, elle enseigne les enfants, elle évangélise les pauvres, elle adoucit l'agonie des mourants. Les prédicateurs et les catéchistes jettent à pleines mains la semence de vie dans le cœur des fidèles, et les ministres des sacrements sont jour et nuit à leur disposition.

Quant au missionnaire, il se réserve pour l'évangélisation des infidèles ; il se condamne volontairement à vivre au milieu de peuplades barbares comme les noirs de l'Australie, ou de na-

tions à civilisation décadente et puérile comme les Chinois. Le froid de la nuit polaire ou les ardeurs d'un soleil tropical échoient en partage à ce fils des zônes tempérées. Parfois il faut se soumettre aux plus rudes mortifications, vivre en paria au milieu des Parias de l'Hindoustan comme certains Jésuites du xvIIe siècle, partager tous les hasards et toutes les privations d'une tribu nomade de cannibales dans les solitudes de l'Australie, comme Mgr Salvado et ses premiers compagnons, s'enterrer vivant dans une forêt d'Amérique et y mener l'existence d'un demi-sauvage : « J'ai mes vingt années de moustiques dans les bois du Cassiquiare », disait un vieux franciscain espagnol à Alexandre de Humboldt, et il lui montrait ses jambes tatouées par des milliers d'aiguillons. Patrie, famille, ne sont plus que de chers souvenirs. Quand il promène autour de lui des regards encore accoutumés au paysage de la terre natale, il ne voit que des sites nconnus aux lignes bizarres, des formes végé-

tales et animales souvent étranges, des faces jaunes aux yeux bridés, des têtes noires et crépues, des visages cuivrés encadrés de longs cheveux plats, et ces physionomies expriment souvent tout autre chose que la bienveillance et l'intelligence. Pourtant c'est là qu'il faudra vivre, seul avec Dieu qui contemple le missionnaire et qui le récompensera dans l'éternité, — seul, sans famille et sans possibilité de s'en créer une, seul avec les douleurs du présent, les chances d'une mort violente et les espérances de la vie future. N'est-ce pas là le triomphe des vertus théologales et spécialement de la charité ? Enflammé de cette ardeur céleste que toutes les eaux de la terre ne sauraient éteindre, le chrétien ne se contente plus d'aimer ses frères comme lui-même, il les préfère à son bonheur et à sa vie.

Aux Corinthiens, qui se préoccupaient outre mesure de certains dons de l'Esprit Saint, saint Paul répondait par ce magnifique éloge de la charité :

Voici que je vous indique une voie meilleure. Quand même je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'un airain sonore ou une cymbale retentissante. Quand même j'aurais le don de prophétie, connaissant toutes les choses cachées et toute science, quand j'aurais une foi à transporter les montagnes, si la charité me manque, je ne suis rien. Si je distribue tous mes biens en aumône aux pauvres, si je livre mon corps aux flammes (pour secourir le prochain) et que la charité me manque, tout cela ne me sert de rien. La charité est patiente, elle est bonne. Elle n'a point d'envie, elle ne se vante pas, elle ne s'enorgueillit pas. Elle n'agit pas honteusement, elle n'est pas égoïste, elle ne s'emporte pas, elle n'impute pas le mal qui lui est fait. Elle ne se réjouit pas de l'iniquité, mais prend part aux joies de la vérité. Elle tait toutes choses, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. Alors que les prophéties prendront fin, que le don des langues cessera, que la science sera détruite, jamais la charité ne disparaîtra... Maintenant nous voyons la vérité d'une manière indistincte et comme dans un miroir (de métal) ; au ciel, nous la verrons face à face. Maintenant je ne la connais qu'en partie ; alors je la connaîtrai comme je suis moi-même connu. A présent subsistent ces trois vertus, la foi, l'espérance, la charité ; mais la première, c'est la charité (I *Cor.*, CH. XIII). »

Sectamini charitatem.

XIV

LA VIE CHRÉTIENNE

CHAPITRE XIV

La vie chrétienne

La mission du christianisme est de corriger et d'élever la nature humaine sans lui rien ôter de ses perfections naturelles. Il devait donc retenir et honorer les quatres vertus principales que les hommes connaissaient avant lui et qui formaient dès lors la base de la morale individuelle et sociale : la prudence, la tempérance la force et la justice. Loin de les sacrifier aux dons surnaturels qui occupent la première place dans l'ordre de la dignité, le christianisme les accepte, les garde comme fondements de la morale et déclare par la bouche de saint Paul que quiconque parmi les chrétiens se soustrait aux devoirs qu'elles imposent est pire qu'un infidèle. (I *Tim.* v. 8).

La prudence a son siège non dans la raison spéculative qui s'occupe du bien et du mal à un point de vue tout abstrait, mais dans la raison pratique, celle qui dirige nos actions et en porte la responsabilité immédiate. C'est beaucoup de connaître les principes de la moralité ; mais encore faut-il savoir en faire l'application, quand les circonstances le demandent. La prudence met l'homme en garde contre la précipitation et l'irréflexion, contre la suffisance qui se passe de conseils ou qui ne les sollicite que pour s'entendre approuver, contre les sophismes à demi volontaires d'une logique troublée par les passions. Mais elle n'a pas moins d'horreur pour les hésitations sans fin, qui laissent échapper le moment favorable, que pour la spontanéité purement instinctive. Elle examine sous toutes ses faces l'œuvre que l'esprit médite et lui accorde un degré d'attention proportionné à son importance ; elle considère l'action en elle-même, la place par la pensée dans son cadre naturel, se

rend compte des moyens, calcule les conséquences. Mais quand elle a fixé ses résolutions, elle coupe court à toute lenteur, à toute tentation de recul. Le choix des moyens la préoccupe ; plutôt que de recourir au mensonge, elle sacrifierait le succès de son entreprise. Elle est loyale et ne tend pas de pièges sournois à ses adversaires ; la trahison lui est odieuse : ses voies sont droites, à ciel ouvert. Toujours la simplicité de la colombe vient corriger ce qu'aurait d'excessif la prudence du serpent. D'ailleurs, prudence n'est pas lâcheté ; c'est la modératrice de la force.

En effet, la vraie force ne se lance pas tête baissée contre les obstacles comme le taureau fond sur le manteau rouge qu'agite le toreador. Capable de tout entreprendre et de tout risquer si les circonstances l'exigent, elle sait réagir à l'occasion sur l'élément volontaire ou psycho-organique qui lui donne naissance, tempérer l'irascibilité, en comprimer l'éclat fougueux et

désordonné. La force ne loge pas dans un cœur étroit qui redoute tout effort pénible ; elle exige de la générosité, une certaine ardeur vaillante, de la persévérance dans l'effort. Beaucoup savent mettre la main à une œuvre difficile ; mais combien se fatiguent avant d'être au bout ! Des obstacles imprévus les rebutent, ou bien la continuité seule de l'effort les dégoûte. La persévérance est la marque la plus sûre du courage, non de cette impétuosité juvénile qui emporte un moment une âme et la laisse ensuite retomber, mais de ce courage mâle et maître de lui-même qui est la plus haute manifestation de la volonté humaine. Le courage consiste souvent à endurer, et le *sustine* des stoïciens a une portée morale extraordinaire. La patience est plus nécessaire encore que la bravoure militaire, elle témoigne d'une force d'âme plus volontaire et plus libre, par conséquent plus virile, que n'en manifeste l'élan du soldat. Pour refuser un duel, il aurait fallu à un prince,

sûr d'ailleurs de son cœur et de sa main, plus de courage que pour franchir les plateaux glacés du Pamir ou explorer la région du haut Mékong.

De même que la force discipline et met en œuvre l'irascibilité naturelle, ainsi la tempérance domine et dirige les mouvements de la concupiscence. La concupiscence est ce qui nous rapproche le plus des animaux ; la tempérance est ce qui nous en distingue. Se jeter gloutonnement sur la nourriture et la dévorer avec bruit, s'abandonner sans retenue et sans choix aux instincts les plus grossiers, voilà le spectacle que présente l'animal ; modérer ses appétits, les tenir en bride et ne leur laisser le champ libre qu'autant que la raison y consent, telle est l'attitude de l'homme digne de ce nom. Etabli sur les confins de la création spirituelle et de la création physique, l'homme réunit en lui la matière et l'esprit ; l'ordre exige que l'âme raisonnable commande et que le corps animé obéisse ;

mais il dépend de la volonté de maintenir pratiquement cet ordre ou de l'intervertir. Si l'homme cède aux impulsions de l'instinct, cette chute dans la matière le précipite au-dessous de l'animal sans raison ; plus il les domine et les dirige, plus cette victoire de l'élément psychique le rapproche des esprits purs.

Mais comme il est créé et mis au monde pour vivre en société, il doit se préoccuper non seulement de régler son existence morale individuelle, mais encore d'ordonner ses relations avec ses semblables. Or, quand l'homme agit en tant que partie d'un ensemble et qu'il rencontre sur son chemin les intérêts des autres, la première, la plus indispensable des vertus, ce n'est pas la patience ou l'humilité, ce n'est même plus la charité, c'est la justice, c'est-à-dire la ferme et habituelle volonté de rendre à chacun ce qui lui est dû. Avant de se répandre en aumônes, il faut payer ses dettes ; avant de doter d'institutions économiques et charitables les ouvriers d'un cen-

tre industriel, il faut proportionner leur salaire à la valeur de leur travail et aux gains qu'il a servi à réaliser. La malédiction que saint Jacques dénonce aux mauvais riches pèse sur quiconque viole la stricte loi de la justice : « Vous avez retenu le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos champs ; voici qu'il s'élève contre vous et que leurs cris sont montés jusqu'aux oreilles du Dieu des armées (*Épître catholique de saint Jacques*, ch. v, v. 4) ». La charité oblige parfois, la justice oblige toujours. La nature même de la charité et de ses devoirs nous excuse de ne pas mettre sans cesse au service du prochain nos biens et nos forces ; mais la justice veut être satisfaite avec une rigueur mathématique, en tout temps et en tout lieu.

A la justice se rattache cette distribution impartiale du blâme et de l'éloge, de la punition et de la récompense, qu'il appartient au maître de faire d'une manière conforme au mérite de chacun. Les honneurs et les dignités ne doivent ja-

mais être la proie des intrigants ni des incapables ; la justice distributive exige que le souverain ou ses ministres préposent aux charges publiques ceux-là seuls que leur mérite y appelle. C'est la justice encore qui nous dispose à obéir aux lois équitables et à rendre aux membres de la société dont nous faisons partie les services qu'ils ont le droit de réclamer de nous. C'est la justice qui, sous le nom de religion, nous incline humblement devant Dieu et nous pousse à lui rendre ce culte suprême d'adoration et d'amour, à la fois intérieur et extérieur, auquel il a droit comme Créateur et souverain Seigneur de toutes choses ; c'est elle qui, sous le nom de piété, nous remplit d'un respect réel et d'une affection qui se traduit en actes à l'égard de nos parents et de notre patrie.

La prudence, la force, la tempérance et la justice sont des vertus naturelles que l'homme doit pratiquer, lors même qu'il ne serait pas chrétien. Le vrai chrétien les observe donc comme

le philosophe, — mieux que le philosophe ; car il a, pour agir ainsi, toutes les raisons du philosophe et bien plus encore. Il a la grâce et le modèle du divin Maître, vers qui l'amour le pousse, à qui il s'efforce de s'assimiler. L'imitation de Jésus-Christ, en qui ces vertus brillèrent du plus vif éclat, voilà l'aiguillon qui accélère la marche du chrétien dans la voie de la perfection. *Christianus alter Christus*, se répète-t-il avec Tertullien, le chrétien est un autre Christ ; il faut donc qu'il entre résolument dans le chemin que son Maître lui a frayé. Il se souvient du jeûne de Jésus au désert, de sa vie errante et de ses fatigues, et la tempérance s'élève en lui jusqu'à la mortification qui tend à détruire les appétits irrationnels en retranchant quelque chose de ce que la raison même leur permet. La force va jusqu'à l'héroïsme et se généralise dans la société chrétienne ; l'on a vu, l'on voit encore des chrétiens de tout âge et de toute condition, des hommes, des enfants

et des femmes, verser leur sang pour Celui qui les a rachetés au prix du sien ; l'on voit des jeunes gens consacrer joyeusement leur innocence à Celui qui a promis aux cœurs purs la vision de Dieu. La prudence s'éclaire d'une lueur toute divine aux enseignements et aux exemples du Maître ; la méditation des récits évangéliques met au cœur du chrétien le mépris de cette sagesse mondaine qui est la contrefaçon de la vertu, l'amour et l'estime de la prudence qui a guidé Jésus dans les actions de sa vie mortelle. Quand il entend parler de justice, il se rappelle la règle posée dans le sermon sur la montagne : « Faites aux hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent (*Luc.* chap. VI. v. 31) » ; il médite avec tremblement la parabole du débiteur insolvable qui fut livré aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il eut versé au trésor royal la dernière pièce de monnaie (*Matth.* chap. XVIII, v. 23 et suiv.). Il s'applique à ne léser en rien les droits du prochain ; mais quand il s'a-

git de revendiquer les siens, il sait tempérer par la miséricorde les rigueurs de la justice, parce que Jésus a dit : « Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés. Pardonnez, et il vous sera pardonné. Donnez, et il vous sera donné : on versera dans votre sein une bonne mesure, pressée, entassée, débordante. Car on se servira pour vous de la mesure dont vous vous serez servis pour les autres (*Luc.* chap. VI. v. 36. 37. 38) ». Parfois même le chrétien parfait sait faire bon marché de ses droits personnels : « A celui qui t'a frappé sur une joue, présente l'autre ; abandonne ta tunique à qui te prend ton manteau (*Luc.* chap. VI. v. 29) ». L'exemple de Jésus en sa Passion, le souvenir des péchés qu'ils ont commis et dont Dieu leur demandera compte, donnent ainsi aux chrétiens la force de pousser parfois jusqu'au bout l'abnégation d'eux-mêmes.

Quant aux droits de Dieu, le chrétien véritable en est le champion le plus intrépide. Mais au lieu de les défendre stérilement contre le monde, il ne sacrifie pas aux entraînements de la lutte son amélioration personnelle et concentre avant tout ses efforts sur l'état de ses relations avec Dieu. Il sait prier. Comme les objections des déistes lui paraissent puériles et mal fondées ! Sa prière n'est pas seulement la confession de sa misère, l'aveu de sa dépendance absolue de la bonté divine, l'expression de sa confiance filiale en la miséricorde du Père céleste ; elle est tout cela, sans doute, mais d'abord c'est une prière d'adoration, de louange et d'actions de grâces, de sorte que, si les déistes étaient parvenus à ébranler la nécessité de la prière de demande, toute la partie la plus élevée du culte échapperait encore à la portée de de leurs arguments. La prière du chrétien, c'est celle que le Verbe lui-même enseigna à ses Apôtres :

« Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal » !

D'ailleurs, le chrétien n'est pas seul quand il prie ; l'Esprit, qui habite en lui, éveille dans son cœur les saints désirs, le touche, l'émeut, le presse, et c'est sa voix, plus encore que celle du chrétien, qui s'élève vers le ciel, qui adore, qui loue, qui supplie. Toute prière véritable est l'œuvre du Saint-Esprit ; toute autre n'est que la parole de l'homme.

Ainsi orné des vertus cardinales, le chrétien réalise, autant que le permet la faiblesse humaine, le type de la beauté morale : « L'honnêteté morale est identique à la beauté et à l'éclat spirituels. De même, en effet, que la beauté physique consiste dans la proportion des membres du corps et dans une certaine vivacité de couleurs, ainsi la beauté, l'éclat moral réside dans la me-

sure et l'ordre des actions volontaires, conformes à cette lumière de l'intelligence qui est la raison formelle du vertueux et de l'honnête. En morale donc le beau est identique à l'honnête (*Théologie de Salamanque*, t. III. p. 13) ». Mais cette beauté n'est pas un trait purement individuel, propriété exclusive de celui qui se l'est acquise. Dans l'Église, les mérites des saints sont, en un sens réel, communs, parce que ceux qui les possèdent sont les membres d'un même corps. Le cœur et le cerveau, l'œil et la main, bien qu'ayant chacun leur domaine propre, sont pourtant étroitement unis dans un même principe de vie et l'exercice de leur activité ; ainsi les actes d'un chrétien se répercutent dans toute l'Église. Par la circulation intense de la vie sociale, la beauté morale d'un membre s'étend à l'ensemble pour en rehausser l'éclat, et l'Église s'embellit de la beauté d'un seul de ses enfants.

Ce phénomène est tellement saisissant qu'il frappe les philosophes sans préjugés :

« Les mérites des uns s'appliquent au salut des autres. La carmélite aux pieds nus, qui pleure dans son cloître sur les péchés du mondain, les efface. Le moine, qui s'en va mendiant sur les routes, rachète la femme adultère au prix des humiliations qu'il essuie. Il s'établit ainsi, dans la société catholique idéale, une circulation de perpétuelle charité. Les vivants y prient pour les morts, les morts y intercèdent pour les vivants. Une justice plus clémente, un Dieu plus tendre à la faiblesse humaine y accorde aux élus la grâce des réprouvés. Et du centre à la circonférence de ce cercle infini, où l'humanité se trouve enveloppée tout entière, il n'est personne en qui ne retentissent, pour le désoler, les péchés, mais aussitôt, et pour le consoler, les mérites aussi des autres. (Brunetière, *Science et Religion*, p. 82). »

XV

LA TENTATION

CHAPITRE XV

La Tentation

Tout homme sent en lui deux hommes qui se font la guerre, et chacun souffre des luttes, parfois acharnées, qui se livrent chez lui entre le bien et le mal. Ce phénomène de conscience prend quelquefois un caractère tellement aigu que ces deux abstractions, le bien et le mal, semblent se personnifier ; l'homme ainsi tenté entend comme deux voix dont l'une murmure à l'oreille de son cœur des paroles de paix et d'amour, tandis que l'autre, aigre dans sa fausse douceur ou rugissante comme une bête féroce, l'attire avec perfidie ou l'entraîne avec brutalité vers le mal. En certaines circonstances de la

vie, ces voix s'élèvent même dans des cœurs que les vices n'ont jamais souillés, même dans des cœurs de saints ; tel homme, qui avait jusqu'alors pratiqué tranquillement le bien, sent tout à coup sa vertu chanceler en face des réclamations inattendues d'une passion coupable. Ce combat est vieux comme le monde ; toute âme, plus ou moins, en est le théâtre, et les anciens avaient déjà remarqué ce fait psychologique.

Mais quelle ampleur le dogme chrétien n'a-t-il pas, ici encore, donnée à une vérité incomplètement connue ! Le bien et le mal ne sont plus de simples abstractions. Le bien n'est plus seulement la loi morale dont la sainteté s'impose à nous ; ce n'est même plus la conscience toute seule, livrée à ses propres forces ; c'est bien plus encore et c'est beaucoup mieux : c'est la grâce divine qui nous sollicite, la touche, délicate ou puissante, de l'Esprit-Saint qui veut conquérir notre âme à la justice et à la charité,

la voix de Dieu qui nous réclame pour son royaume, qui nous demande de ne pas désobéir à sa loi. Et cette voix qui prévoit ou écarte les objections de la première, cette voix qui nous présente le mal sous ses plus séduisants aspects, ce n'est pas la nature déchue toute seule qui parle ainsi en nous, ce ne sont pas les passions de la chair ou de l'esprit qui réclament impérieusement leur proie ; non, c'est l'ange tombé en personne qui fait l'office de tentateur, qui unit ses efforts à ceux de la nature corrompue, qui combine ses perfidies ou ses audaces avec les exigences de la passion.

Tracée par la main d'un vrai poète, la scène de la tentation, ainsi entendue, revêt un caractère dramatique intense, autrement saisissant que la lutte abstraite du bien et du mal. C'est un vrai duel dont l'âme est le théâtre et l'enjeu, et c'est elle-même qui décide la victoire ou la défaite par sa coopération à la grâce ou par son refus. Cette scène, Calderon l'a en partie re-

tracée, et bien qu'on y entende seulement la voix des anges noirs et les plaintes de la jeune fille tentée, elle a une force, une énergie vivante qui défie toute analyse.

Cyprien aime la vierge chrétienne Justine et s'efforce de gagner son cœur par les prestiges de la magie. La jeune fille innocente se promène rêveuse dans un jardin ; tout à coup, une symphonie voluptueuse se fait entendre, et quelques voix s'élèvent doucement :

« Quelle est la gloire suprême de cette vie ?

Tous. — Amour, amour !

Une voix. —Il n'y a personne en qui le feu d'amour n'imprime sa flamme, et où il aime l'homme vit plus que là où il respire. Tout ce qui a vie n'estime que l'amour, l'arbre, la fleur et l'oiseau : donc telle est la gloire suprême de cette vie...

Tous. — Amour, amour !

Justine. — Songe importun, de flatteuse apparence, quelle occasion t'ai-je fournie pour affliger ainsi mon cœur ? Quelle est donc, en vérité, la cause de ce feu, de cette ardeur qui s'accroît en moi à tout moment ? Quelle est cette douleur que je sens ?

Tous. — Amour, amour !

Justine. — C'est cet amoureux rossignol qui me

donne la réponse, chantant sans trève son amour à la femelle qui s'était posée sur un rameau voisin. Tais-toi, rossignol ; ne me fais pas imaginer, par ces plaintes que j'ai entendues, ce qu'un homme sentira, si un oiseau sent ainsi. Mais non ; c'est une vigne folâtre, qui cherche un tronc où s'enlacer et dont les verts rameaux sont à la fois les bras qui étreignent et le poids qui fait tomber. Ne me fais pas ainsi, avec tes verts rameaux enlacés, penser, ô vigne, à ce que tu aimes ; si je vois tes branches embrasser de cette manière, je me demanderai comment des bras enlacent. Et si ce n'est pas la vigne, ce sera ce tournesol, qui regarde face à face le soleil et suit toujours dans son mouvement la sphère resplendissante. Ne raconte plus tes ennuis, ô fleur, non, ne montre plus tes pétales flétries ; si je vois pleurer ainsi des feuilles, mon cœur attristé se demandera comment pleurent des yeux. Cesse, amoureux rossignol; désunis-toi, vigne au vert feuillage ; arrête, fleur inconstante, ou bien répondez : De quelle force magique usez-vous ?

Tous. — Amour, amour » !

(CALDERON, COMEDIAS, édition de Leipzig, *El Magico prodigioso,* t. III. p. 415).

Parfois, comme dans l'admirable scène que je viens de traduire, la grâce se tait et dissimule sa présence ; l'homme n'entend plus que la voix du démon qui lui montre dans les ob-

jets qui l'entourent des stimulants pour le vice et des écueils pour sa vertu. Mais, en réalité, la grâce veille, et quand l'heure de la Providence a sonné, elle parle à son tour et impose silence aux voix infernales. Ainsi la vierge sent tout à coup reparaître ses forces surnaturelles qui semblaient l'abandonner ; non seulement elle triomphe des enchantements de Cyprien, mais elle le convertit à sa foi et fait de lui un martyr comme elle.

XVI

LE MARTYRE

CHAPITRE XVI

Le Martyre

L'héroïsme est un élan moral qui emporte l'homme au-dessus des actes ordinaires du courage et de l'énergie. Quand un acte héroïque s'accomplit sous nos yeux, nous nous sentons en présence de la plus noble des manifestations de la liberté humaine, et cette impression est si fortement enracinée en nous que nous sommes tentés de l'admirer encore, quand il s'égare au service d'une mauvaise cause.

Le christianisme est l'école la plus féconde et la plus durable d'héroïsme que le monde ait connue ; il suffit, pour acquiescer à cette vérité, de se rappeler les millions de martyrs qu'il a enfantés, depuis les luttes de l'arène aux trois

premiers siècles jusqu'aux gibets de Tyburn, aux échafauds de la Terreur, aux affreux supplices de la Chine et du Tonkin. Ces martyrs forment une chaîne ininterrompue de témoins qui se font égorger pour leur foi, et quel témoignage plus éloquent que celui du sang ! Certes, l'héroïsme du soldat est bien digne de respect et d'admiration ; il est beau de sacrifier à son pays son repos et sa vie. Mais enfin le soldat est armé, il attaque ou il se défend, et l'excitation de la lutte, l'entraînement du champ de bataille, l'odeur de la poudre et l'instinct de la destruction mêlent souvent leur ivresse à la vaillance de l'homme qui combat *pro aris et focis*.

Au contraire, le martyr est seul, seul en face d'une multitude furieuse ou de la force publique ; il est désarmé, il ne peut lutter, il n'a aucune espérance de vaincre, ou plutôt, vaincre, c'est mourir. Autour de lui, tout se réunit pour l'épouvanter et l'accabler : des juges au visage dur et impassible, à types d'oiseaux de proie,

une assistance hostile, des instruments de torture et des bourreaux. Et souvent ce martyr n'est pas un homme dans la force de l'âge, c'est un enfant ou une jeune fille comme sainte Agnès, pour les bras de laquelle l'exécuteur ne trouvait pas de chaîne assez étroite, ou bien c'est un vieillard débile, usé par les années, comme le saint évêque de Jérusalem Siméon qui mourut sur la croix. Souvent le martyr voit s'avancer, au lieu de la mort rapide par la hache ou l'épée, la mort lente, la mort cruelle, qui désorganise peu à peu le corps au milieu des tortures : ainsi, l'esclave Blandine attachée au chevalet et sur qui les bourreaux épuisaient les sinistres secrets de leur art, Attale sur la chaise de fer rougie au feu, Laurent sur le gril.

Si nous considérons la force intime qui pousse les martyrs, notre admiration redouble, elle prend un caractère de dévotion attendrie et de religieux respect. Ce n'est pas l'intérêt personnel qui est le ressort de ces luttes ; ce n'est ni pour

sa mère, ni pour ses enfants, ni pour l'indépendance de son pays que le martyr s'expose à la mort ; aucune de ces grandes causes, qui trouvent un écho naturel dans le cœur humain, n'est le mobile de son tranquille héroïsme. C'est pour la cause de Dieu seul que le martyr verse son sang ; il est le soldat de Dieu, désarmé et triomphant.

Il y a des martyrs qu'aucun appareil de violence extérieure n'environne. Passer sa vie dans une cellule de la Tour de Londres, comme le jeune lord Arundel sous la reine Elisabeth, n'est-ce pas un supplice qui exige plus de patience et de courage persévérant qu'une exécution sanglante ? Se sentir violemment arraché à sa famille, à l'âge où la vie paraît pleine de promesses, et comme isolé des vivants par une sépulture anticipée, c'est une longue mort qui épuise tout le sang du cœur. Voici ce qu'un grand poète a su tirer de l'acte du martyre sous cette dernière forme.

Ferdinand, infant de Portugal, maître des Ordres du Christ et d'Avis, passe la mer avec une escadre pour attaquer en Afrique un roi maure. Vaincu, il tombe au pouvoir de son ennemi ; celui-ci lui offre la liberté, à condition qu'il lui rende la ville de Ceuta, devenue portugaise et peuplée de chrétiens. Ferdinand répond au Maure :

« Comment, comment serait-il possible qu'un roi catholique et juste livrât à un Maure une ville qui lui coûte son sang, puisque le premier, armé seulement d'un bouclier et d'une épée, il arbora ses étendards sur les créneaux ? Et ceci est ce qui importe le moins. Une ville qui confesse Dieu suivant notre sainte religion, qui a mérité que des églises fussent consacrées à son culte avec amour et révérence, serait-ce une action catholique de la livrer ! Serait-ce une prouesse portugaise de souffrir que sur ces temples magnifiques, qui s'élèvent jusqu'au ciel, au lieu des croix d'or où le soleil se reflète, s'appesantît l'ombre du croissant ? Serait-il bien que ses chapelles fussent changées en étables, ses autels en mangeoires, et, si ceci ne se réalisait pas, qu'elles fussent au moins transformées en mosquées ? Ici ma langue est comme paralysée, ici l'haleine me manque, car ce ne serait pas la première fois que des étables et des crèches

auraient abrité Dieu ; mais si elles devenaient des mosquées, elles seraient par là même un monument de notre honte éternelle: Ici, diraient-elles, Dieu reçut autrefois l'hospitalité ; mais aujourd'hui les chrétiens la lui refusent pour la donner au démon. Et les catholiques, qui ont ici familles et biens, peut-être renieront-ils la foi pour ne pas les perdre ; serait-il bien de notre part de fournir une occasion à ce péché ? Serait-il bon que les Maures attirent aux rites et aux coutumes de leur secte les petits enfants chrétiens qu'on élève à Ceuta ? Serait-il bon que tant de vies se desséchassent en une misérable captivité pour en sauver une dont la conservation n'a pas d'importance ? Tel que je suis, suis-je donc plus qu'un homme ? La dignité d'infant relève qui la possède ; mais je suis captif, et un prisonnier n'est pas capable de noblesse. Enfin, n'y aurait-il d'autre motif de refuser que le fait qu'il existe à Ceuta une église consacrée à la conception immaculée de celle qui est la Reine et la Dame du ciel et de la terre, je perdrais, pour qu'elle subsistât, mille vies à la défendre ».

Le roi maure irrité fait plonger l'infant de Portugal dans un cachot infect, et la vie du jeune homme s'épuise dans l'obscurité et l'humidité de sa prison. Cependant, sur les instances de sa fille, que l'héroïsme et les souffrances de

l'infant ont touchée, le roi consent à ce que le jeune homme déjà mourant soit transporté hors du cachot pour respirer à l'aise et jouir une dernière fois des rayons du soleil.

Ferdinand. — « Mettez-moi ici, afin que je jouisse mieux de la lumière que le ciel nous envoie. O Dieu immense, ô doux Seigneur, que d'actions de grâces je te dois ! Quand Job se voyait dans l'état où je suis, il maudissait le jour ; mais c'était à cause du péché dans lequel il avait été conçu. Moi, je bénis le jour pour la grâce que Dieu nous donne en lui ; car tout éclat, tout rayon du soleil sera sans aucun doute une langue de feu, qui me servira à le louer et à le bénir.

Un chrétien. — Etes-vous bien ainsi, prince ?

Ferdinand. — Mieux que je ne le mérite, ami. Avec quelle bonté vous me traitez, Seigneur ! Quand ils m'ont tiré d'un cachot, vous me donnez un soleil pour me réchauffer. Vous êtes libéral, Seigneur.... Mes amis, je touche à ma fin ; emportez-moi d'ici dans vos bras... Ce que je vous demande, noble don Juan, c'est qu'aussitôt après ma mort vous m'enleviez ces vêtements ; dans le cachot, vous trouverez le manteau de mon Ordre, que j'ai si longtemps porté ; vous en envelopperez mon corps et m'enterrerez avec, si le roi cruel adoucit sa colère et permet que l'on me donne la sépulture. Marquez-en l'endroit ; bien que je meure captif, j'espère qu'un jour ra-

cheté je jouirai du sacrifice de l'autel; puisque je vous ai donné tant d'églises, ô mon Dieu, vous m'en donnerez une où reposer ».

La jeune et intrépide victime expire. Bientôt une nouvelle escadre portugaise paraît sur les rivages de l'Afrique; les soldats débarquent et montent à l'assaut. Massés sur les remparts, les Maures s'apprêtent à bien recevoir les chrétiens, quand tout à coup l'infant martyr, enveloppé du manteau de l'Ordre d'Avis, apparaît à la tête de l'armée portugaise. Les infidèles sont saisis d'effroi; les Portugais, déjà triomphants, s'élancent à la suite de la redoutable apparition, les murs sont balayés, la ville tombe entre leurs mains, et le corps du martyr, de ce vrai chevalier du Christ, est transporté dans l'une des églises de Ceuta, que son héroïsme avait conservées à Dieu (Calderon, *Comedias*, t. I. *El Principe constante*).

XVII

LES FINS DERNIÈRES

CHAPITRE XVII

Les Fins dernières

Dès le premier instant de leur vie, tous les hommes s'acheminent d'un pas inégal vers la porte de sortie qui donne sur l'autre monde. Cette porte est toujours ouverte, et les foules s'engloutissent sans cesse sous le porche béant ; mais la nuit qui l'enveloppe est si obscure que tout homme disparaît dès qu'il a mis le pied sur le seuil. Tous disparaissent, grands et petits, riches et pauvres, bons et mauvais ; tous laissent derrière eux un cadavre. Quant au sort éternel de l'âme, c'est le secret de Dieu qui nous sera révélé au jugement dernier.

Toutes les voies des hommes sur la terre

aboutissent à la mort ; mais leurs chemins se séparent ensuite pour ne plus se rencontrer. A peine l'âme est-elle partie pour le voyage éternel, elle se trouve en face du souverain Juge. Cette entrevue est rapide, instantanée. Échappée aux liens de la chair, l'âme acquiert une singulière clairvoyance morale ; les objets sensibles, les attraits des créatures n'obscurcissent plus sa conscience, et toutes ses illusions sont tombées. La sentence du Juge qui fixe son sort pour l'éternité n'est que l'expression auctoritative du jugement que l'âme a déjà prononcé sur elle-même. Si, pesée dans la balance spirituelle de précision, elle a le poids voulu, elle s'élève vers le ciel ; sinon, Dieu la rejette et elle tombe dans l'enfer.

L'âme qui descend vers l'abîme éternel peut n'être souillée que de la tache originelle, héritage moral de nos premiers parents, péché véritable, mais impersonnel, puisque la volonté de l'enfant n'y a aucune part. Ainsi destituée de la

grâce sanctifiante, elle est incapable de la lumière de gloire, qui correspond rigoureusement au degré de la grâce. Mais elle ne s'est pas chargée de ces péchés graves, commis en pleine connaissance de cause, qui méritent un châtiment positif ; aussi la justice de Dieu se tient-elle pour satisfaite en éloignant cette âme de Celui qui devait être sa récompense éternelle, en la reléguant dans le premier cercle de l'enfer. Une lumière indécise éclaire d'un dernier rayon ce lieu déjà obscur ; mais nul reflet des flammes infernales ne s'y laisse entrevoir. Le désespoir ne hante pas les limbes ; mais la mélancolie y règne peut-être, une certaine tristesse d'avoir perdu la béatitude promise. Pas de douleur, pas de tourment physique ou moral ; mais les délices n'y habitent pas. Ces âmes ont irréparablement manqué leur fin surnaturelle.

Plus bas, au contraire, ce sont les ténèbres, l'angoisse, le désespoir du damné qui sent tout ce qu'il a perdu par sa faute, les remords de la

conscience, la haine de Dieu, les morsures du feu infernal. Le péché personnel, fruit d'une volonté dévoyée, s'attaque à la majesté infinie du Maître suprême, et si un nouvel acte libre du pécheur ne vient pas avant la mort rétracter et détester la faute librement commise, l'âme se trouve par là même constituée dans un état d'antagonisme violent et définitif contre Dieu. Plus de possibilité de conversion pour le pécheur qui a laissé fuir le temps de la miséricorde et du pardon ; toujours son crime se dressera contre lui et criera vengeance. Au caractère particulier du péché qui, dirigé contre Dieu, revêt une sorte d'infinité dans le mal, le Juge souverain répond par l'éternité relative du châtiment ; les peines de l'enfer ne sont pas, à proprement parler, éternelles, puisqu'elles ont un commencement pour chacun des damnés ; mais il est trop vrai qu'elles n'auront point de fin. Les hommes punissent le mal en tant qu'il est dirigé contre la société ou les individus, et en ce sens

le péché, quelque grave qu'il soit, ne mérite point un châtiment éternel ; Dieu, au contraire, le punit en tant qu'il trouble l'ordre exigé par sa sainteté infinie. Le péché grave est appelé mortel, non seulement parce qu'il donne la mort à notre âme, mais parce qu'il tend de lui-même, par sa contradiction essentielle avec la sainteté de Dieu, à l'impossible destruction de la nature divine. Et malgré tout, jusque dans ce lieu de douleurs, où la justice semble triompher seule, la bonté conserve encore ses droits, et les damnés sont châtiés d'une manière moins rigoureuse que ne le méritent leurs péchés.

D'ailleurs, les peines sont graduées selon la gravité des fautes individuelles, le degré de connaissance et de liberté du pécheur, le nombre et la valeur des grâces qu'il a méprisées. Entre la peine d'un malheureux né dans l'infidélité, au sein d'une tribu anthropophage, adoratrice des serpents, et celle du méchant élevé dans une famille chrétienne, il y aura non pas une diffé-

rence quelconque, mais un abîme. Entre le châtiment du simple chrétien qui aura violé les lois de la morale et celui d'un prêtre apostat, il y aura un abîme. Et quelle sera la punition du pontife prévaricateur, du chef des peuples persécuteur de l'Église ! Les défaillances des petits sont comme un feu qui jette une lueur rapide et s'éteint ; mais les péchés des grands, de ceux qui ont charge d'âmes et dont la mission est d'édifier, ces péchés allument par le scandale un effroyable incendie dont les flammes brûleront éternellement ceux qui ont laissé tomber l'étincelle :

« Ecoutez donc, ô rois, et comprenez ; instruisez-vous, juges de la terre. Prêtez l'oreille, ô vous qui dominez les multitudes et qui vous plaisez dans les foules des nations ; car la puissance vous a été donnée par le Seigneur, la force par le Très-Haut qui examinera vos œuvres et scrutera vos pensées, parce qu'étant les ministres de son royaume, vous n'avez pas jugé avec rectitude, vous n'avez pas observé la loi de la justice, vous n'avez pas marché selon la volonté de Dieu. Il vous apparaî-

tra bientôt et vous remplira d'horreur, parce que le jugement de ceux qui commandent sera très rigoureux. Au petit, en effet, il est accordé miséricorde; mais les puissants souffriront puissamment (Sagesse ch. VI. v. 2 — 8) ».

Doux aux faibles, terrible aux forts, tel est le Juge éternel qui ne connaît ni les iniquités, ni les défaillances de la justice humaine.

En face des châtiments sans fin réservés aux méchants, les yeux s'ouvrent, l'âme épouvantée comprend l'importance capitale de ce don de l'Esprit Saint, que l'Écriture appelle le commencement de la sagesse : la crainte de Dieu. Cette crainte salutaire, souverainement justifiée, puisque Dieu dispose de notre éternité, n'entraîne pour l'homme aucun abaissement; il ne s'agit pas de se courber platement devant un fils d'Adam, formé de chair et d'os comme nous-mêmes, qui parfois nous est inférieur en vertus ou en intelligence. Non, en vérité, il s'agit de se prosterner devant l'Infini vivant, et

quelle créature refuserait raisonnablement au Créateur cet hommage qui la sauve ?

Mais il arrive souvent qu'à l'heure de la mort l'âme délivrée de ses péchés n'est pas assez pure pour supporter l'effort du face à face divin. Alors elle passe par un état d'épreuve et d'expiation, qui effacent les vestiges de ses dernières souillures.

Une amère tristesse est le partage de ces âmes parce qu'elles sont privées de la vue de Dieu, dont elles sentent maintenant tout le prix, mais sans désespoir, parce qu'elles ont la certitude que l'heure de la délivrance sonnera ; ce qui domine tous les autres sentiments, c'est la patience amoureuse, la soumission à la volonté de Dieu. Rien de souillé ne saurait entrer dans le royaume des cieux ; elles le savent, elles voient si clairement cette vérité qu'elles acceptent avec joie cette épreuve passagère qui les rendra dignes des embrassements du Père céleste. Beaucoup y passent, personne n'y reste ; quand la

trompette de l'ange éveillera les morts, ce feu purificateur, auquel Tertullien faisait déjà allusion, s'éteindra pour jamais, et Dieu règnera sur tous, au ciel par sa bonté, aux enfers par sa justice.

XVIII

LA VISION BÉATIFIQUE

CHAPITRE XVIII

La vision béatifique

Les montagnes et les vallées du Tyrol, à l'heure où le soleil levant rougit la cîme des glaciers ; — les hauts plateaux des Andes sous le ciel de l'Équateur, quand la croix du Sud se lève à l'horizon ; — un bois de palmiers, aux troncs droits et fermes comme des colonnes, près des sables et des flots de la mer des Caraïbes ; — voilà des spectacles qui prennent rang parmi les souvenirs impérissables que les hommes, quand ils ont su regarder, conservent et cultivent précieusement dans leur mémoire. Quel enchantement, si ces tableaux de la nature restaient toujours tels que nous les avons admi-

rés, si les froids de l'hiver ou les chaleurs excessives de l'été, les tremblements de terre et les cyclones n'en troublaient jamais l'harmonie ! Alors, semble-t-il, on ne se lasserait pas d'une vie de patriarche qui s'écoulerait en face de ces splendeurs, et les années ne feraient que raviver en notre cœur l'amour de ces grandioses paysages. Si la maladie et la mort épargnaient notre retraite, si nous voyions tous ceux qui nous sont chers vivre heureux autour de nous, quel paradis terrestre ! Eh bien, tous ces rêves, que notre fantaisie dore à son gré, ne sont qu'une ombre vaine en face de l'avenir qui nous attend, la vision béatifique.

La vie du chrétien n'est qu'un voyage, souvent dur et pénible, toujours périlleux, jusqu'à la patrie céleste où le soleil de nos âmes, l'Agneau, se dévoilera aux yeux ravis de l'intelligence. Ensevelie dans la matière, l'âme se laisse trop souvent distraire de la fin suprême que la gratuite bonté du Créateur lui assigne ; ces sens,

qui sont pour nous l'instrument au moyen duquel nous conquérons la vérité, peuvent devenir et deviennent souvent le véhicule de l'erreur. La beauté des choses extérieures, qui devait toujours élever notre pensée vers la beauté incréée dont elle est une pâle émanation, cette beauté nous trompe et nous égare. Mais voilà que ce voile de chair s'est déchiré ; alors l'âme s'élance sans hésiter vers le souverain Bien et la parfaite Beauté.

Si, pendant une nuit d'été, l'on expose une lampe dans un jardin ou dans un bois, sont-ce les lourdes chrysalides, suspendues aux arbres et aux murs, qui s'émeuvent de cette lumière ? Ces chrysalides sentent, mais elles ne voient pas, elles ne volent pas. Ce sont les papillons nocturnes qui accourent vers la lumière ; ils ont des yeux et des ailes, ils voient et ils volent. Les voici ; ils s'agitent avec persistance autour de la lampe, et sans le verre qui les sépare du foyer, ils se précipiteraient dans ce feu

qui les fascine. Eh bien, quand l'âme du chrétien se sera dégagée de l'épaisse chrysalide qui l'emprisonne, elle sentira tout à coup s'exalter en elle l'amour radical de la créature pour le Créateur ; alors elle volera vers ce divin foyer, et plus heureuse que le papillon, elle s'y plongera délicieusement sans mourir, elle se pénètrera de cette lumière, elle s'en nourrira et s'y abreuvera. Et quel foyer ! Supposons tous les feux du firmament concentrés en un point mathématique, dont l'éclat, à des milliards et des milliards de lieues, serait encore insoutenable ; ce point ne serait qu'obscurité grossière en comparaison des splendeurs divines ; il s'éclipserait devant elles, comme la flamme d'une bougie s'éclipse dans un rayon de soleil.

Que sera cette vision ? Les langues humaines n'ont pas de mots pour le dire, l'imagination n'a pas de forces pour le rêver. Non, l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a point soupçonné ce que Dieu a pré-

paré à ceux qui l'aiment. C'est un monde nouveau qui s'ouvrira devant nous. Quand les Espagnols abordèrent aux côtes de l'Amérique du Sud, les magnificences tropicales de ces régions, les fleuves énormes qui les arrosent, la puissante végétation qui les couvre d'un voile serré et toujours vert, la limpidité du ciel, la transparence de l'air, l'éclat du soleil et le charme des nuits sereines, transportèrent d'admiration les hardis navigateurs ; ils crurent qu'ils avaient retrouvé le paradis terrestre, ce paradis perdu par le péché d'Adam. Que sera-ce donc, quand nous trouverons réellement, et pour ne jamais le perdre, ce paradis céleste dont l'autre n'était qu'une bien imparfaite image ? Qu'éprouverons-nous en voyant l'Infini ?

Un sentiment de sécurité parfaite, de paix sans mélange, s'emparera de nos cœurs. La joie la plus profonde et la plus douce remplira notre âme jusqu'au bord ; pas une question de notre intelligence ne restera sans réponse, pas un dé-

sir sans satisfaction. Nous lirons en Dieu comme en un livre ouvert devant nous : les problèmes de la théologie et de la philosophie, les secrets du monde physique et les lois de la nature, nous verrons tout en Dieu. Chose merveilleuse, bien qu'il n'y ait peut-être pas au ciel deux âmes d'adultes qui jouissent au même degré de la vision béatifique, chacun des élus sera pleinement satisfait de la part qui lui sera échue, il en louera éternellement la bonté divine qui l'a choisi et la justice qui a si exactement proportionné sa récompense à ses mérites. Le bonheur, que nous ne saisissons ici-bas que par lambeaux et qui tôt ou tard nous échappe, le bonheur nous sera donné là-haut avec une surabondance qui ne peut jaillir que de la profondeur des trésors divins. Sans gêner le libre jeu de nos facultés et développant au contraire leurs énergies naturelles, la vision de Dieu sera à jamais le soleil central de nos âmes ; toujours notre intelligence se rassasiera aux sources de

la Vérité absolue, toujours notre volonté s'abreuvera à l'océan de l'Amour infini.

La fête cependant ne sera complète qu'après la résurrection. Le corps du chrétien, confié à la terre, y aura silencieusement germé comme le grain semé dans le sillon ; au jour de la résurrection, il en sortira comme un épi magnifique. Ce corps transfiguré jouira de propriétés toutes nouvelles. Débarrassé du péché et désormais immortel, il s'élancera, plus rapide que l'éclair, au-delà du monde des étoiles. La matière ne pourra plus rien contre lui ; assez longtemps il aura lutté contre les dangers et les souffrances qui naissaient du contact avec les objet matériels ; son triomphe sera d'échapper totalement à leur étreinte. La douleur ne sera plus qu'un souvenir, embelli par la récompense présente, et ce corps spiritualisé franchira tous les obstacles, comme un rayon de lumière passe à travers le cristal. Enfin une lumière émanera de lui ; partout où l'entraîneront ses désirs, une

gloire céleste l'environnera. Quelle imagination aurait pu rêver pour nos corps ce que Dieu leur destine : l'immortalité, l'impassibilité, l'agilité, la subtilité, l'éclat lumineux ?

Réunis dans le lieu inconnu auquel nous donnons le nom de ciel, les bienheureux se reconnaîtront et se réjouiront mutuellement d'avoir conquis le droit d'entrer dans la céleste Jérusalem. Les fils remercieront les mères qui, par leur foi, leur amour, leur vigilance, les auront préparés au bonheur éternel ; les pères béniront Dieu d'avoir engendré des élus. Des harmonies divines traverseront l'air ; des parfums célestes s'y répandront doucement, et au-dessus de la cité sainte brillera le Soleil qui ne se couche jamais.

Telle est la fin du chrétien.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

L'analyse des dogmes chrétiens fournit, si je ne me trompe, un argument décisif en faveur de leur beauté interne. Mais ce premier examen serait tout à fait insuffisant, si à l'analyse ne succédait la synthèse, si la contemplation de l'ensemble ne complétait l'impression qui résulte de la considération des vérités isolées. Rien ne ressemble moins que le christianisme à un informe amoncellement de matériaux ; ce n'est pas davantage un conglomérat où des pierres de toute dimension et de toute couleur sont indifféremment noyées dans une masse de ciment. C'est un édifice dont toutes les parties sont proportionnées les unes aux autres, dont toutes les pierres sont bien liées ; on dirait une cathédrale

gothique qui aurait surgi d'un seul jet, sans retouches et sans constructions postérieures, sous l'effort d'un artiste de génie.

Le catholicisme s'élance vers le ciel avec tout l'élan que lui impriment ses origines surnaturelles ; il ne se traîne pas terre à terre comme les systèmes de philosophie qui s'édifient péniblement sur les étonnantes variations de la pensée humaine. Il ne se contente pas d'être une morale comme le bouddhisme ; mais il est aussi une morale, et cette morale — c'est là ce qui fait sa force — est une conséquence nécessaire du dogme. Ce n'est pas une religion indéterminée, comme les hérésies protestantes; ses dogmes précis, placés sous la sauvegarde d'une autorité infaillible, contrastent avec les cadres à contours indécis du protestantisme, où chacun met à peu près tout ce qu'il veut ou même ne met rien, à volonté. Ce n'est pas une religion nationale, une sorte de charte politique et religieuse comme le judaïsme, circonscrite dans les

étroites limites d'un peuple et d'une époque de préparation. C'est une religion, et pas autre chose ; mais c'est une religion complète, à laquelle nul ne peut rien ajouter d'essentiel, dont on ne saurait rien retrancher, destinée à tous les temps et à toutes les nations. C'est la plus mystique et la plus rationnelle des religions, la plus mystique, parce qu'aucune n'alimente, n'exalte et ne satisfait comme elle le sentiment religieux ; la plus rationnelle, parce qu'elle ne craint pas la lumière de la science et qu'elle applique hardiment la spéculation philosophique à l'élucidation de ses dogmes. Cette religion, d'où découle logiquement la plus pure des morales, se place naturellement bien au-dessus du mahométisme, qui sacrifie en ce monde et en l'autre au sensualisme, qui nourrit en ses fidèles le goût bestial du sang et de la luxure. Son culte sans tache est le plus pacifique et le plus auguste que le monde ait connu. Jamais l'obscénité ne l'a souillé, comme il a souillé toutes

les religions païennes, même l'hellénisme ; jamais des hécatombes humaines n'ont péri sur ses autels, comme dans la Gaule druidique, à Carthage ou au Mexique ; jamais même le sang d'un animal n'a coulé sous le couteau d'un prêtre chrétien. La victime de notre sacrifice est un homme, il est vrai ; mais c'est un Homme-Dieu qui ne meurt plus, et bien que réelle, son immolation n'est pas sanglante. Le dogme, la morale, le culte, telles sont les trois grandes nefs de cet édifice spirituel du christianisme.

Mais, en vérité, le christianisme est bien plus qu'un édifice immobile et sans vie, si beau qu'il soit ; c'est un organisme que l'Esprit Saint habite et vivifie. Tout manifeste en lui la vie la plus intense : l'idée capitale du christianisme, l'idée motrice de tout ce grand corps est celle de l'Être qui est la vie par essence ; le degré de vie surnaturelle possédé par le chrétien indique la mesure précise de sa participation aux richesses spirituelles du catholicisme, comme l'aiguil-

le du manomètre indique la pression de la vapeur. Il vient de Dieu et retourne à Dieu. C'est comme un grand chêne semé sur la terre où il a pris racine et dont les hautes branches vont se perdre dans l'infini. Au sommet, c'est Dieu considéré en lui-même et dans le mystère de sa vie intime ; au bas, c'est le monde créé par Dieu, auteur et consommateur de toutes choses, c'est l'homme qu'il avait comblé de ses dons et qui a librement renoncé à tout pour suivre l'appel de ses mauvais instincts. Malgré son ingratitude, Dieu ne l'a pas abandonné ; après les longs siècles de l'épreuve et du châtiment, le Fils de Dieu s'incarne dans le sein d'une Vierge ; il enseigne sa doctrine aux hommes et meurt sur une croix pour racheter par l'effusion du sang innocent les pécheurs que menaçait la justice divine. Il meurt pour rassembler en un seul troupeau et sous un même pasteur les enfants de Dieu dispersés sur la terre ; il meurt pour mériter aux hommes de participer à la vie divi-

ne et pour donner l'efficace aux sacrements qui la leur communiqueront. Il meurt enfin pour sauver les âmes de l'enfer et en faire les pierres vivantes qui serviront à construire les murs de la Jérusalem céleste. Le Libérateur descend dans les limbes pour délivrer les justes qui soupiraient après sa venue, et il daigne descendre encore tous les jours dans l'enfer des consciences criminelles, pour faire luire dans nos âmes, au milieu des ténèbres où elles languissent, l'éclatante lumière de ses divines inspirations (BOSSUET, *Sermon sur la gloire de Dieu dans la conversion des pécheurs, Œuvres orat.*, édit. Lebarcq, t. II. p. 76 et 77).

Ainsi le christianisme, qui opère dans le temps, travaille pour l'éternité. Il habite la terre ; mais sa patrie est là-haut. Dans les cœurs où il règne, il crée des aspirations célestes qui, combinées avec la grâce divine et l'énergie de la volonté, engendrent la sainteté, c'est à dire la soumission totale des forces de la nature hu-

maine à son Créateur et Sauveur, l'union parfaite, dans la mesure du possible, de l'homme voyageur avec Dieu. Quand il a établi sa demeure dans des intelligences qui avaient le goût et le génie du beau, il a renouvelé la face de l'art. Après avoir accepté des Romains l'architecture de ses basiliques et leur décoration picturale, il a fait sentir sa puissante influence, dès qu'il a eu conquis sa place au soleil et que, de croyance privée, il est devenu une foi sociale. Dès le VI[e] siècle, les coupoles de Sainte-Sophie s'élèvent à Constinople ; la fusion de l'architecture grecque des siècles de décadence avec les formes orientales donne naissance à l'art byzantin. En Occident, le style classique, transformé entre les mains des Barbares, devient l'art roman, et au XII[e] siècle, le plus pur esprit chrétien, servi par le génie français, bâtissait aux alentours de Paris les premières églises gothiques. La peinture sur vitraux, inconnue de l'antiquité, embellissait nos cathédrales en prê-

tant aux rayons du soleil ses teintes multicolores, en décorant la grande rose de la façade ou du transsept, « cette magnifique percée sur le paradis » (Taine). Puis la peinture à fresque s'éveillait de son long sommeil et produisait, sous le pinceau des maîtres italiens, des œuvres naïves et touchantes, jusqu'à ce qu'entre les mains de fra Angelico, du Pérugin et de Raphaël elle enfantât ses chefs-d'œuvre. La sculpture, négligée en Orient depuis la querelle des iconoclastes, se développait largement en Occident ; elle peuplait les portiques des églises et ornait les autels d'une multitude de figures, d'une facture souvent très incorrecte, mais d'un caractère religieux parfois intense. Peu à peu, du reste, les raideurs et les laideurs de sa première manière s'effaçaient, et les procédés perfectionnés de la Renaissance produisaient d'admirables images de saints, par exemple les statues de l'abbaye de Solesmes ou celles de la cathédrale de Burgos. Enfin l'harmonie faisait entendre sous la

voûte de nos cathédrales ses premiers vagissements, et Palestrina ouvrait au XVIe siècle l'histoire de la musique moderne. Ainsi le beau s'est montré aux hommes sous des dehors nouveaux ; si un Athénien d'avant l'ère chrétienne revenait au monde, les yeux encore charmés des sculptures de la frise du Parthénon et des peintures d'Apelle, l'oreille encore attentive à la mélodie de la première Pythique de Pindare ou de l'hymne à Apollon, ce n'est pas le Moïse de Michel-Ange ou la Transfiguration de Raphaël, ni les belles églises de la Renaissance, ni le chant grégorien qui le surprendraient le plus ; c'est une cathédrale gothique, une eau-forte de Rembrandt, une sonate de Beethoven. Sous l'influence chrétienne, l'expression, qui n'était qu'accidentelle dans l'art grec, a pénétré l'art moderne.

Cette puissance de transfiguration organique, qui s'est exercée dans le domaine de l'art, a fait sentir non moins énergiquement sa force dans

celui de la littérature. Le christianisme a ranimé les langues classiques qui se mouraient faute d'idées, et leur a arraché toute une nouvelle série de chefs-d'œuvre, où les imperfections de la forme sont largement compensées par la supériorité du fond. Puis il s'est emparé des langues romanes et germaniques qui ont grandi à son ombre et chanté sous son inspiration, pendant qu'il immortalisait dans ses textes liturgiques le grec et le latin.

Mais le christianisme a fait bien plus encore. Non content de réformer l'homme individuel, il a réformé la société, et du chaos des invasions barbares il a fait surgir les nations chrétiennes. La plaie vive de l'esclavage ne rongeait plus ces sociétés ; leur législation s'était empreinte des principes du christianisme, et nulle part n'avait survécu cette conception ignominieuse qui fait de l'homme un être sans droits, l'égal des bêtes de somme, soumis aux caprices les plus cruels et les plus immoraux d'un maître absolu.

Pour la voir reparaître triomphante, il faut descendre jusqu'au XVe siècle, quand l'Espagne et le Portugal introduisirent dans le monde les horreurs de la traite des noirs et furent suivis au XVIe par l'Angleterre et la France. Malgré la structure plus ou moins variée de leur organisation sociale et la diversité de leur origine, ces jeunes nations se rapprochaient toutes dans l'unité religieuse et l'obéissance au même pasteur. Filles du catholicisme et des Barbares, elles ont accompli des merveilles. Pendant des siècles l'une a guerroyé contre la sauvagerie musulmane ; l'autre arrête à Poitiers le flot de l'invasion arabe, délivre le tombeau du Christ et fonde le royaume latin de Jérusalem. Selon le dicton usité au moyen âge, l'Italie possédait le sacerdoce, l'Allemagne l'empire, la France l'école, c'est à dire l'Université de Paris (Kraus, *Kirchengeschichte*, 3e édition, p. 402). Ces nations ont eu des arts, une littérature originale : le cycle carolingien, simple et belliqueux; cheva-

leresque et profondément chrétien, le cycle breton de la Table Ronde et du Saint-Graal, tout pénétré de rêverie mélancolique et d'enthousiasme religieux jusqu'au mysticisme, la *Divine Comédie* de Dante et les *Autos sacramentales* de Calderon. Elles ont défriché le champ de la philosophie et de la théologie ; elles ont donné l'essor définitif aux sciences mathématiques, physiques et naturelles ; elles ont découvert deux mondes, des cieux ignorés de l'antiquité, et complété ainsi la notion du Cosmos.

La beauté interne du christianisme s'est donc répandue par surabondance non seulement sur les formes extérieures du culte, mais sur tout ce qu'il a touché de son influence vivifiante. En poursuivant le vrai et le bien, il a rencontré le beau, et malgré des défaillances passagères, il n'y aura jamais de divorce entre les éléments de ce triple idéal, unis désormais au sein de la religion chrétienne. En sanctifiant les individus et en prêchant le respect des droits de Dieu, le

christianisme a manifesté les énergies secrètes qui sont en lui, il s'est révélé réformateur de sociétés et créateur de nations. Il a fait tout cela sans cesser de tenir ses regards levés vers le ciel, ou plutôt il n'a été si fécond sur le terrain du beau et du bien que parce qu'il aspirait sans cesse à la possession de la beauté incréée. Quand, en la personne de ses représentants, il abaisse ses regards sur la terre, il s'affadit, sa fécondité sociale diminue dans une mesure exactement proportionnée à l'amoindrissement de son caractère divin. La religion ne doit jamais oublier qu'elle est fille du ciel et qu'elle est redevable de ses forces à la vie surnaturelle qui circule dans ses veines. Sans doute, elle adoucit ici-bas le sort des hommes, mais sa mission est de les instruire, de convertir les pécheurs, de sanctifier les justes, de vivre et de souffrir comme le Seigneur, jusqu'au jour où la voix de l'ange annoncera qu'il n'y a plus de temps.

APPENDICE

LA NOTION DU BEAU ET SES MANIFESTATIONS

APPENDICE

La notion du beau et ses manifestations

Pour comprendre ce que c'est que le beau, il est nécessaire d'examiner d'abord comment nous le percevons. Nous disons de la Transfiguration de Raphaël et du Moïse de Michel-Ange que c'est une belle peinture, une belle statue ; nous disons des oratorios de Bach ou de la Messe du pape Marcel de Palestrina que c'est de la belle musique. Mais nous ne disons jamais qu'un mets exquis ou que le parfum d'une rose est beau. Cette propriété de l'être n'est donc perceptible qu'aux sens de la vue et de l'ouïe. Or, si l'on se rappelle que ces deux sens ont un lien plus étroit avec les facultés de la connaissance,

on est déjà porté à conclure que le beau s'adresse à l'intelligence et que la jouissance qui en résulte est éminemment intellectuelle : « Il est de l'essence du beau que le désir se repose dans sa contemplation ; aussi est-il perçu par ces sens qui ont pour but principal la connaissance et qui sont au service de la raison, c'est-à-dire la vue et l'ouïe. Nous disons, en effet, des choses visibles et des sons qu'ils sont beaux ; mais nous ne parlons pas de belles saveurs ou de belles odeurs (Barthélemy de Médina, *Exposition de la Somme de saint Thomas*. q. 27. p. 378) ».

Telle est la différence caractéristique entre le bien et le beau : l'un s'adresse directement à la volonté, l'autre à l'intelligence. Métaphysiquement, ils sont inséparables ; le beau est la bonté intime de l'être en tant qu'elle se manifeste à l'esprit comme objet de jouissance ; c'est une efflorescence du bien, *flos quidam bonitatis*, disait Barthélemy de Médina. Mais ils s'adressent à des facultés différentes. Le bien exerce sur la

volonté une attraction; elle le recherche, elle sort d'elle-même, pour ainsi dire, et s'avance à sa rencontre; elle s'efforce de le saisir et de se l'assimiler. Il a donc éminemment le caractère de cause finale; c'est une fin désirable que l'homme poursuit. Le beau s'empare de l'intelligence qui est son domaine naturel ; mais il n'y excite pas l'idée d'une fin à poursuivre. La jouissance qu'il produit est causée par le sentiment d'une relation harmonique et désintéressée des facultés représentatives avec l'objet, de sorte que si le bien, c'est l'être considéré sous le rapport du désir qu'il fait naître dans la volonté, le beau, c'est le bien envisagé au point de vue de l'admiration qu'il produit dans l'intelligence.

Sans doute, l'objet propre de l'intelligence, c'est le vrai. Mais le beau ne se fait pas seulement connaître, sans quoi il ne se distinguerait pas du vrai; il est la source immédiate et directe d'une jouissance de l'esprit. Cette jouissance,

excitée par la perception du beau, a ses racines dans l'être lui-même. Examiné avec soin, tout ce que produit la nature est capable d'éveiller en nous le sentiment du beau, pourvu que nous sachions le scruter en lui-même sans le comparer aux êtres supérieurs. Il ne faut pas, en effet, se laisser égarer par les apparences : « Tout ce que nous dédaignons avec raison dans la nature, dit saint Augustin, n'est un objet de mépris que par comparaison avec quelque chose de meilleur (*De vera religione*, c. 41, n. 78) », et il prouve son assertion en décrivant l'organisation, admirable en soi, d'un vermisseau.

Les conditions essentielles du beau sont l'intégrité, la proportion, l'éclat. L'intégrité est la parfaite conservation de toutes les parties d'un être, l'absence de toute mutilation. Toute diminution de l'intégrité fait tort à la beauté de la chose, et plus la mutilation est grave, plus la beauté s'en ressent. Combien la *Victoire de Samothrace* apparaîtrait plus belle, plus triom-

phante, si sa tête de guerrière surmontait son beau corps !

La notion d'intégrité suppose deux éléments : unité et variété ; variété, puisqu'il y a des parties distinctes ; unité, puisque la suppression de quelqu'une de ces parties nuit à la beauté de l'ensemble. Ces deux éléments, variété des parties dans l'unité de l'ensemble, sont donc les facteurs constitutifs de la beauté objective. De là naît, par exemple, l'admiration qu'excite en nous la robe d'un colibri ; si, au lieu d'être vêtues d'azur métallique, de pourpre dorée et d'émeraude, toutes ses plumes étaient d'une teinte uniforme, l'oiseau perdrait certainement beaucoup de sa valeur esthétique.

La proportion n'est pas moins nécessaire que l'intégrité. Si un peintre plantait dans un visage de grandeur naturelle un nez de dix centimètres, il manquerait aux règles les plus élémentaires de la proportion et couvrirait son œuvre de ridicule. Un souverain, qui s'attacherait uni-

quement à développer en lui la vertu de clémence, faillirait à ses devoirs de justicier, et son âme serait privée de la beauté suprême que donne le juste équilibre des vertus. Selon le degré de perfection qu'elle atteint, la proportion se divise en régularité, symétrie et harmonie. Il y a régularité dans le tronc d'un chêne qui a poussé droit, symétrie dans la distribution parallèle des organes doubles du corps humain ou dans les pans d'un cristal de quartz hyalin, harmonie entre les membres de l'Apollon du Belvédère.

L'éclat est une splendeur qui émane de l'objet et se répand sur lui, soit qu'il provienne de sa couleur physique, et dans ce sens on dit: *l'éclat d'une rose*, soit qu'il manifeste sensiblement la beauté de la cause formelle. C'est un fait d'expérience qu'un visage, même irrégulier, peut prendre, sous l'empire d'une passion noble ou d'une haute pensée, une expression d'énergie ou d'intelligence qui le transfigure.

Entendu dans son acception la plus générale, le beau se divise, au point de vue de l'impression subjective qu'il produit, en *sublime*, *beau* et *gracieux*. Le sublime est l'expression rapide et incisive d'une chose grande ou d'un sentiment généreux, qui dépasse la portée de l'intelligence et de la volonté humaines. C'est un trait, un éclair qui jaillit de l'esprit ou du cœur et qui ébranle tout l'être moral. Si on le délaie en beaucoup de paroles, le beau peut subsister encore, mais le sublime disparaît avec la concision. L'exemple classique, déjà cité par Longin, garde toute sa valeur : « Dieu dit : Que la lumière soit. Et la lumière fut ». Le : *Qu'il mourût* ! du vieil Horace est un des traits les plus vifs et les plus accentués du sublime; en un clin d'œil, se dresse devant vous l'âme héroïque d'un citoyen romain.

Le beau n'a ni la rapidité, ni la force foudroyante du sublime ; c'est quelque chose de moins abrupt, de plus uni, de plus prolongé, qui

ne cause point de trouble, mais satisfait purement et doucement l'esprit. Destiné à traduire dans la langue de la nature ou dans celle de l'art l'immensité même de la beauté infinie, il est réduit à n'exprimer dans les êtres individuels que des aspects particuliers et bien décolorés de ce divin prototype. De là, des reprises continuelles, des variations incessantes sur le même thème fondamental et inépuisable. Parfois il présente un caractère de sévère harmonie (Parthénon) ; parfois il s'élève jusqu'à la grandeur austère (cathédrale de Limbourg). Tantôt mâle et fort comme dans l'architecture gothique primitive, tantôt orné et brodé comme à l'époque de la Renaissance, il doit toujours conserver un fonds de dignité et de virilité, sous peine de déchoir et de tomber alors dans un excès d'ornementation qui l'écrase (style baroque) ou dans une coquetterie qui l'énerve.

La délicatesse féminine est le trait distinctif de la grâce. Cicéron avait déjà remarqué que

la grâce est l'apanage naturel de la femme, comme la dignité est le privilège de l'homme. Avant lui, les sculpteurs grecs avaient fait, au moins implicitement, une remarque analogue, et pour donner à leurs œuvres un caractère plus compréhensif, ils s'efforçaient de fondre en un même type la grâce et la dignité. Ainsi la *Minerve de Médicis* a une majesté toute virile, tandis que l'*Apollon Sauroctone* a quelque chose de la grâce et de la douceur d'une femme.

Nul, mieux que Herbert Spencer, n'a mis en lumière l'essence même de la grâce. La liberté, l'aisance tranquille, voilà l'âme de la grâce. Une forme est gracieuse, quand elle révèle une force modérée qui se développe harmonieusement, sans vitesse excessive, sans secousse, sans violence. Il n'y a pas de mouvement plus gracieux que le curviligne, parce que la ligne courbe, formée de droites innombrables qui se fondent en elle sans interruption, est le schêma d'un mouvement dans lequel il y a la moindre

déperdition possible de force et qui n'exige d'aucun muscle des efforts inutiles. La grâce est donc le résultat d'une économie de force, l'expression d'une force facile, aisée et sympathique. Au point de vue subjectif, l'idée de la grâce a précisément son principe dans la sympathie. Quand nous voyons des attitudes violentes ou des mouvements pénibles, nous éprouvons, quoique faiblement, une sensation désagréable analogue à celle que nous éprouverions, si ces mouvements ou ces attitudes étaient les nôtres. Au contraire,en présence de mouvements faciles et onduleux, nous ressentons par sympathie le plaisir délicat que nous supposons en celui qui les exécute.

Les êtres étant matériels ou spirituels, le beau se divise, au point de vue objectif, en beau physique et beau spirituel. Le beau spirituel est intellectuel ou moral. Le beau moral, c'est l'harmonie et la splendeur que donnent à l'âme la possession et l'équilibre des vertus. Les ac-

tions conformes à la règle des mœurs, exécutées à la lumière de la raison par le fait d'une volonté libre, ont par elles-mêmes et communiquent à l'être un reflet de l'admirable sainteté de Dieu.

Le beau intellectuel consiste dans les dons de l'esprit et les rayons qui sortent de ce foyer vivant. Les dons de l'intelligence se divisent en *génie* et *talent*. Le propre du génie est de créer ou de renouveler. Un homme de génie crée une science ou en renouvelle la méthode et les doctrines : ainsi Leibnitz a créé l'analyse infinitésimale, Fresnel a renouvelé l'optique. Le génie est, dans l'ordre naturel, ce qui ressemble le plus à la puissance créatrice de Dieu, il se reconnaît à la force pénétrante et à la rapidité de l'intuition, à la beauté de la conception, à la perfection de la forme mise au service de l'idée. C'est un développement transcendant et un don d'énergie créatrice de l'intelligence ou de quelqu'une des facultés connexes. Ceci

est surtout sensible dans le domaine de la littérature et des arts. Les poètes créent des types immortels qui personnifient aux yeux des hommes une vertu, un vice, un ridicule. L'Antigone de Sophocle, c'est la piété filiale, Ulysse la prudence astucieuse, le Misanthrope la franchise un peu brutale et l'humeur noire, l'Alcade de Zalamea la justice, Roland le courage chevaleresque, Macbeth l'ambition criminelle et le remords. Du reste, dans le génie même, il y a des degrés ; personne ne mettra sur la même ligne Homère et Virgile, Molière et Calderon.

Le talent emprunte, imite, dispose, perfectionne les détails ; mais il ne renouvelle pas le fond d'un art ou d'une science et crée moins encore. C'est un état d'équilibre bien pondéré des facultés intellectuelles. Il est plus solide qu'original, plus utile que brillant ; il se défie habituellement des envolées de l'imagination, et le souffle lui manque. La raison est la sphère naturelle où il se meut et dont il ne sort pas faci-

lement. Le talent fraie souvent les voies au génie ; c'est la plus belle partie de sa tâche, le côté le plus élevé de sa mission. Ainsi l'influence de Boileau s'est exercée sur les grands écrivains du XVII[e] siècle, Racine, Molière, La Fontaine ; et bien que sa critique ait parfois manqué de largeur, elle tendait en général à élever et à purifier leur génie.

Puisque la vue et l'ouïe sont les deux sens qui servent d'instruments à la perception du beau, il est naturel de diviser l'art en général selon le sens auquel il s'adresse. L'architecture, la peinture et la sculpture s'adressent aux yeux, la musique et la poésie à l'oreille.

L'architecture est l'art de la construction, basé sur les lois mathématiques de la proportion et sur les nécessités pratiques auxquelles il doit répondre. Le cadre est large, et tout style digne de ce nom peut s'y mouvoir à l'aise. L'œuvre architecturale n'est pas du décor bâti, comme on l'a soutenu à tort, c'est un bâtiment cons-

truit pour une fin déterminée et décoré d'une manière appropriée à son but. Le style n'est pas une simple combinaison de lignes qui se surajoute au monument ; il faut qu'il se grave sur l'ensemble et les détails, qu'il les pénètre tout entiers. Dom Jules Mellet, a dit qu'une moulure isolée doit porter la marque caractéristique du style et qu'un artiste reconnaîtra de suite s'il a affaire au roman ou au gothique. Dans une œuvre d'art complète, l'architecte doit combiner ses plans de manière à faire leur place à la peinture et à la sculpture, qui rentrent dans l'art principal de l'architecture à titre d'ornement et de décor.

La peinture est une reproduction idéalisée des choses visibles. Trois éléments principaux la constituent : le dessin, la perspective géométrique et l'optique des couleurs. On voit par là ce qu'il faut penser d'une peinture qui néglige la perspective et réduit le dessin à sa plus simple expression. La sculpture est une copie idéalisée des choses tangibles.

La musique se divise en vocale et instrumentale. Elle peut être mélodique ou harmonique, homophone ou polyphone. Elle se définit d'une manière générale l'art de combiner les sons d'après leurs rapports mathématiques. La musique vocale des Grecs était purement mélodique, bien qu'ils aient connu la polyphonie instrumentale ; mais les chœurs chantaient toujours à l'unisson ou à l'octave. Pendant de longs siècles, l'Église n'a pas cultivé d'autre chant que la mélodie, et elle a produit dans ce genre quelques œuvres qui touchent à la perfection. Le premier traité de polyphonie vocale a été composé au xe siècle par le moine Hucbald ; mais cet art primitif consistait seulement à diviser un chœur suivant la nature des voix qui le composaient. Le ton de la mélodie servait de thème, et les voix ainsi divisées prenaient l'octave, la quinte et la tierce. Au xIIIe siècle, la polyphonie entre dans une période de développement. Elle fait résumer simultanément plusieurs mélodies, et comme les

notes de ces mélodies ne sont pas en nombre égal, l'introduction de la mesure s'impose. Au XVIe siècle, le nouvel instrument est assez bien formé, assez souple pour se prêter aux magnifiques créations de Palestrina. Au XVIIe siècle, la gamme pythagoricienne disparaît et cède la place à la gamme majeure et à la mineure avec tout leur cortége de transpositions. Enfin, au commencement du siècle suivant, un artiste, qui a laissé une trace profonde dans l'histoire de la musique sacrée, Bach, réussit à introduire dans les écoles la gamme tempérée, basée sur une transaction et qui est devenue d'un usage général pour la construction des orgues. La musique a une grande mission à remplir, celle de chanter les louanges de Dieu ; mais pour qu'elle la remplisse dignement, il faut qu'elle consente à oublier à l'église les cantilènes profanes et à se pénétrer profondément du sentiment religieux.

La poésie est épique et dramatique, didacti-

que et lyrique. Je laisse volontairement en dehors de ce cadre la poésie satirique qui n'a rien à voir avec l'art chrétien proprement dit. L'épopée est la narration en vers d'un grand fait, héroïque ou religieux. Tantôt c'est l'expression fidèle et naïve d'une civilisation primitive (*Iliade*, *Chanson de Roland*), tantôt l'œuvre savante d'une époque cultivée (*Enéide*, *Jérusalem délivrée*, *Messiade*), parfois la traduction puissante des convictions religieuses du poète et de ses contemporains (*Divine Comédie*, *Paradis perdu*). Toujours elle exige, pour être menée à bien, un souffle puissant, une imagination vive et colorée, une idée fondamentale qui est pour ainsi dire la charpente de l'œuvre tout entière, une langue suffisamment assouplie ; c'est cette dernière condition qui a malheureusement fait défaut au chantre de Roland.

La poésie dramatique est une image idéalisée de la vie humaine, sous forme de dialogue,

soit qu'on l'envisage sous ses côtés tragiques (Sophocle, Corneille, Racine, Gœthe, Schiller), soit qu'on la considère au point de vue comique (Ménandre, Molière). Le drame admet un mélange de tragique et de comique qui répond mieux sans doute à la réalité des choses, moins bien peut-être à la vérité conventionnelle du théâtre et à l'unité d'impression (Shakespeare, Lope de Vega, Calderon).

La poésie didactique est un genre difficile et peu soutenable, parce qu'elle poursuit un but scientifique d'enseignement qui s'accorde mal avec le caractère essentiellement libre et dégagé de la poésie. Cependant il serait téméraire de proscrire sans appel une forme de l'art qui a enfanté des œuvres immortelles (*Géorgiques*) et qui communique aux vérités un peu arides de la science tout le charme des beaux vers. Avec du génie, on peut se tirer de ce mauvais pas. Les livres sapientiaux de nos Écritures, comme les *Proverbes* et la *Sagesse*, se rattachent à la

poésie gnomique ou sentencieuse qui est une branche de la didactique, et chacun sait que la couleur poétique est souvent très accentuée dans ces recueils de vérités dogmatiques et morales.

Le poème lyrique est un chant de louange et d'amour en l'honneur de Dieu (*Psaumes*), un dithyrambe en l'honneur de quelque héros (*Odes* de Pindare), ou une effusion personnelle du poète (Victor Hugo, Alfred de Musset). Notre siècle a entendu des chants lyriques et religieux qui ont laissé loin derrière eux, les psaumes exceptés, tout ce que les âges précédents nous avaient légué en ce genre (*Le Crucifix, Hymne de l'enfant à son réveil, Hymne de la nuit, L'idée de Dieu, Hymne au Christ* — Lamartine). Il a vu comment d'un fait assez vulgaire, la fonte d'une cloche, le génie d'un poète sait tirer une peinture synthétique de la vie humaine considérée dans ses évènements les plus caractéristiques, la naissance, le mariage, la mort,

les fêtes et les calamités publiques (*La Cloche*— Schiller).

La métrique des langues orientales est basée sur le parallélisme, si frappant dans le *Livre de Job*. L'accent, la combinaison des longues et des brèves animent toute la poésie des langues classiques. A ce dernier système les langues modernes ont substitué le nombre des syllabes et la rime. Hegel préfère cette forme nouvelle qui lui semble plus spirituelle, mieux adaptée à l'expression des idées. Malgré l'autorité du créateur de la science de l'esthétique, c'est le contraire qui a tout l'air d'être la vérité. Le système moderne est plus lourd et plus matériel; la métrique grecque et latine est plus vive, plus ailée, mieux dégagée en un mot des formes sensibles.

L'éloquence est certainement une des formes du beau littéraire, à condition de l'entendre dans un sens large et de ne pas la réduire à n'être que l'instrument logique de la conviction. L'é-

loquence peut s'adresser aux sentiments les plus délicats et les plus désintéressés du cœur humain ; elle peut exprimer dans une langue de choix les pensées les plus hautes, traduire les émotions les plus vives. Si l'on veut, sous prétexte de finalité, bannir du domaine de l'esthétique toute manifestation de l'éloquence, il faudra proscrire les *Philippiques*, les *Catilinaires*, les *Oraisons funèbres*, les *Sermons* de Bossuet et de Bourdaloue ; c'est un sacrifice qu'on ne doit pas se résigner à faire, parce que la rigueur des principes scientifiques ne l'exige pas.

Plus ces diverses formes du beau, que nous avons rapidement étudiées, s'unissent pour concourir à une impression d'ensemble, plus cette impression sera vive et profonde. La poésie seule, c'est déjà très beau, et la lecture d'Homère nous charme ; mais la poésie et la musique, c'est mieux encore, et le chant des poésies homériques par les aèdes passionnait et enthousiasmait les auditeurs ioniens. L'impression esthé-

tique s'accroît encore si la peinture fournit un cadre approprié et si l'eurythmie des mouvements humains s'y ajoute. Un opéra de Wagner, chanté à Bayreuth par des artistes de choix parmi de superbes décors et avec la vivacité de l'action dramatique, c'est peut-être le comble de l'art profane. Mais l'art chrétien peut le dépasser encore : les cérémonies sacrées se déroulant dans le chœur d'une vieille cathédrale, sous le demi-jour que versent des vitraux étincelants : les sons de l'orgue qui remplissent la grande nef et s'épanchent jusque dans les chapelles les plus reculées, les chants que répercutent ces voûtes merveilleuses, psaumes de David ou hymnes de saint Ambroise : voilà l'ensemble le plus complet et le plus harmonieux que l'art puisse réaliser sur la terre en combinant toutes ses ressources.

NOTE A

Dieu et les sciences mathématiques

« Vous avez tout disposé selon la mesure, le nombre et le poids », a dit, en s'adressant à Dieu, l'un des auteurs de nos Livres Saints (*Sagesse*, XI. 21). Je note que la science moderne justifie complètement cette parole sur le terrain réservé à ses recherches. Voici, en effet, ce que nous lisons dans un ouvrage récent :

« L'antiquité avait dit par la bouche de Pythagore : *Les nombres gouvernent le monde*. Ce qui pouvait sembler alors une vue mystique a pris une signification plus précise depuis les découvertes de la science moderne. Nos algorithmes et leurs combinaisons, c'est-à-dire le langage mathématique tel que les hommes ont su le créer, se prête merveilleusement à exprimer les opérations de la nature. Entre le monde extérieur et notre intelligence, il se révèle une *adéquation* singulière dont nous ne sommes pas les auteurs. Car les principaux de ces algorithmes et leur usage abstrait avaient été conçus par les géomètres longtemps avant que leur application aux réalités matérielles fût mise en honneur par les astronomes et les physiciens. Des formules imaginées pour des spéculations théoriques se sont trouvées après coup en

exacte correspondance avec les phénomènes naturels et en sont devenues la tradition la mieux appropriée. Ce résultat n'était pas facile à prévoir. Qui pouvait se douter que la loi des surfaces sphériques, reconnues proportionnelles aux carrés de leurs rayons, serait un jour la loi de décroissance de la gravité et des autres forces rayonnantes ? Qui aurait pu croire que le sinus géométrique jouerait un rôle dans l'indice de la réfraction de la lumière, et que l'équation de l'hyperbole équilatère exprimerait la loi de compression des gaz parfaits ? Qui supposait, en jetant les fondements de l'Arithmétique, que la série des nombres impairs représenterait les espaces parcourus par un corps tombant librement dans le vide, pendant les périodes successives de sa chute ? »

L'auteur expose ensuite que les spéculations des géomètres grecs, et spécialement d'Apollonius de Perga, sur les sections coniques ont pris corps dans les ellipses que décrivent les planètes autour du soleil, et il conclut :

« Il est difficile de voir dans ces faits une pure coïncidence et d'attribuer au hasard d'aussi fréquentes rencontres. J'y trouve, pour ma part, la confirmation de l'opinion que j'ai émise en m'occupant du calcul infinitésimal. L'intelligence humaine et la nature rentrent dans un plan général, en vertu duquel la première est admirablement disposée à comprendre la seconde. Jusqu'où va cette adaptation réciproque ? Dans quelles limites nous initie-t-elle à la connaissance du monde extérieur ? Il ne faut point s'exa-

gérer les rapprochements et en arriver à conclure que l'homme possède en lui-même les moyens de le deviner. J'ai combattu cette prétention. L'homme est capable de créer des moules dans lesquels rentreront plus tard les lois de certains phénomènes. Mais il ignore ces lois et il ne pourra prononcer leur conformité avec les types construits par lui, jusqu'à ce que l'observation la lui ait dévoilée (De Freycinet, *Essai sur la philosophie des sciences*, p. 292-296) ».

Quant à ceux de mes lecteurs qui concevraient des doutes sur le genre de beauté propre aux mathématiques, je les invite à méditer cette pensée d'un poète philosophe :

« Oh ! produire une indiscutable beauté, comme celle d'un théorème démontré avec une simplicité ingénieuse, avec élégance en un mot, et d'une si haute portée que la prédiction d'un mouvement céleste en dépende ! Vous est-il permis, à vous autres artistes, à vous surtout poètes, de goûter jamais le tranquille orgueil d'une création pareille (M. Sully-Prudhomme, cité par Rebière, *Mathématique et Mathématiciens*, 2e édit. p. 316) » ?

NOTE B

Jugement d'un philosophe sur l'opinion scotiste

A titre de curiosité intellectuelle, je cite un intéressant passage d'un opuscule très original, très personnel, qui dénote dans son auteur une force rare de pensée :

« Ce serait un beau rôle pour la philosophie que de préparer ou de rendre opportune une de ces définitions dogmatiques dont l'avenir peut-être enrichira le trésor toujours accru de la foi. Entre ces deux opinions théologiques jusqu'ici libres, l'une selon laquelle l'Incarnation du Verbe n'a pour raison que la faute originelle en vue de la Rédemption sanglante, l'autre selon laquelle le plan primitif de la création enveloppait le mystère de l'Homme-Dieu, en sorte que la chute aurait seulement déterminé la forme douloureuse et humiliée du Christ avec la surabondance de grâce et de dignité qui est le fruit de cette surabondance d'amour, il se peut qu'un jour l'Église décide, et qu'elle décide en faveur de la seconde thèse. Car, s'il est vrai que le moindre des phénomènes sensibles ou que la plus élémentaire des existences corporelles ne puisse être conçue comme réelle, sans qu'on y implique un élément dont le simple décret créateur de la Cause Première ne rend pas un compte suffisant ; s'il est vrai que nous ne

puissions ni achever notre action, ni remédier à nos fautes, ni avoir de Dieu même une idée vive et réelle sans requérir ce médiateur ; s'il est vrai, selon la doctrine de sainte Thérèse, qu'il y a illusion à croire que, pour mieux se détacher des choses matérielles et pour trouver Dieu plus purement, il faille outrepasser l'humanité du Christ, tandis qu'en vérité cette humanité sainte, « ne devant pas être mise en ce rang », reste la voie unique comme la vérité suprême, telle que sans elle rien en la terre comme au ciel n'est connu en son fond, alors il semble que la philosophie, en requérant pour concevoir la réalisation effective de l'ordre intégral des choses un élément distinct à la fois de la nature et de Dieu même son auteur, éclaircirait et justifierait à son point de vue ce qui peut être un dogme implicite, l'Emmanuel cause finale du dessein créateur. En sorte qu'après avoir d'abord écarté, pour définir la notion du surnaturel, toutes les questions de fait ou de personne, nous serions amenés enfin, par cette voie unique et d'une manière à la fois discrète et impérieuse, à susciter, sous sa forme la plus précise, le besoin de la réalité concrète du Verbe, à préparer en ce point seul, que seule la philosophie peut toucher, l'insertion de l'apologétique historique, et à justifier la nécessité pour l'homme d'étudier, d'admettre, de faire vivre en soi un fait entre tous les autres, le fait divin du christianisme. Et ainsi ce postulat sublime de la raison philosophique concorderait sans confusion des rôles, avec la plus humaine des sciences, avec l'histoire, comme

avec le plus haut enseignement de la théologie (Maurice Blondel, *Lettre sur les exigences de la pensée contemporaine en matière apologétique*, p. 80 et 81) ».

NOTE C

La poésie hébraïque

J'ai cité dans le cours de cet ouvrage bien des passages de l'Écriture Sainte qui suffiraient à établir ce que j'affirme de sa valeur esthétique. Mais les merveilleuses beautés de la Bible sont trop ignorées des chrétiens mêmes, et ceci me décide à insérer ici l'un des plus beaux chants de nos Livres Saints, l'élégie d'Isaïe sur la chute du roi de Babylone surpris et mis à mort par les Perses.

« Comment l'oppresseur a-t-il défailli, le tribut a-t-il cessé ? Le Seigneur a brisé le bâton des impies, la verge des dominateurs, qui dans sa colère frappait les peuples d'une plaie incurable, qui assujettissait les nations dans sa fureur et les persécutait cruellement. Toute la terre se repose et se tait ; elle se réjouit et exulte d'allégresse. Les sapins mêmes et les cèdres du Liban se sont réjouis de ta perte (ô prince) : Depuis que tu es mort (disent-ils), nul ne monte ici pour nous abattre. Le Schéol s'est ému à

la nouvelle de ton arrivée, il a envoyé au devant de toi ses géants. Tous les princes de la terre se sont levés de leurs trônes, tous les princes des nations, tous t'adresseront la parole et te diront : Tu as donc été percé de plaies aussi bien que nous, tu es devenu semblable à nous. Ton orgueil a été précipité dans les enfers, ton cadavre est étendu sur la terre; tu auras pour couche la pourriture, et les vers seront ton vêtement. Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, toi qui brillais comme l'étoile du matin? Comment es-tu tombé sur la terre, toi qui blessais les nations ? Toi qui disais en ton cœur: Je monterai au ciel; j'élèverai mon trône au-dessus des astres de Dieu, je m'assiérai sur la montagne de l'alliance, du côté de l'aquilon. Je monterai au-dessus des nuages, je serai semblable au Très-Haut. Et voilà que tu as été précipité dans le Schéol, au plus profond de ses abîmes. Ceux qui te verront se pencheront vers toi et te regarderont : Est-ce donc là cet homme qui a épouvanté la terre, qui a fait trembler les royaumes, qui a fait du monde un désert, qui a détruit les villes et n'a point ouvert à ses prisonniers les portes de leur cachot ? Tous les rois des nations sont morts avec gloire; chacun d'eux dort dans son tombeau. Mais toi, tu es tombé loin de ton sépulcre, souillé comme un tronc inutile, enveloppé comme un cadavre en putréfaction dans la multitude de ceux qui sont morts par le glaive et qu'on a jetés dans des fosses. Tu n'auras pas même part comme l'un d'eux à cette sépulture, parce tu as ruiné ton royaume, tu as fait

périr ton peuple : la postérité des scélérats sera rayée de la terre (xiv, 4-21) ».

Semblable poésie se passe de commentaire. Cependant, pour être tout à fait exact, il convient d'ajouter que, pour bien comprendre toute la beauté de nos Écritures, un certain travail d'initiation est nécessaire. Nous comprenons sans peine Lamartine et Victor Hugo, parce que ce sont nos contemporains ; leurs préoccupations sont les nôtres ; les idées et les mœurs, auxquelles ils font sans cesse allusion, nous les connaissons comme eux. Mais, à mesure que les siècles interposent leur ombre entre le poète et nous, il devient toujours plus difficile de bien entendre son langage.

La différence des sentiments et des civilisations s'accuse toujours davantage ; l'exégèse et l'archéologie nous viennent alors très utilement en aide, et surtout un certain sens historique, une certaine souplesse qui permet à l'esprit de se transporter aux époques déjà lointaines et de se faire pour un moment concitoyen des Hébreux ou des Grecs.

La poésie hébraïque l'emporte certainement sur tous les autres monuments littéraires de l'Orient ; comme l'a fait remarquer Hégel, elle est sublime plus encore que belle, à cause de la place immense que l'infini y occupe. Quant à la langue, elle est un peu raide et dépourvue de nuances. Ce n'est pas sans raison qu'on l'a dit : le grec est un luth à sept cordes qui vibre à l'unisson de tout ce qui est humain, tandis que l'hébreu est un carquois de flèches d'acier, un

trombone d'airain qui déchire l'air avec deux ou trois notes aigües.

NOTE D

Le Saint Sacrifice

« Le lieu de l'offrande sacerdotale est, jusque dans les églises matérielles des chrétiens, le point central et pour ainsi dire le noyau de cristallisation autour duquel, dans le développement de l'architecture chrétienne, les diverses parties du temple se sont peu à peu agglomérées et coordonnées. Au dessus de l'autel la voûte de la majestueuse cathédrale atteint son point culminant d'élévation, comme si elle voulait unir avec son ogive le ciel et la terre, porter pour ainsi dire la terre jusque dans le ciel. Le lieu du sacrifice est le germe de l'évolution vivante tant pour la construction des églises que pour le caractère extérieur de la vie de l'Église. De cette place, où l'unité, la communion religieuse a sa source unique, se présente le merveilleux ensemble de l'Église spirituelle, c'est-à-dire des fidèles unis en l'Église du Christ, dans son unité harmonieuse la plus parfaite.

« De même, entre tous les offices du sacerdoce

chrétien, le sacrifice mystique de Jésus-Christ est le noyau et le point central. Et c'est naturel, car le sacrifice est la première, la plus essentielle, la plus haute des fonctions du prêtre. Si l'Homme-Dieu, en sa qualité de grand-prêtre, continue en son Église et par elle son office sacerdotal, il continue ainsi son sacrifice théandrique. Parmi des créatures sensibles et raisonnables, une religion ne peut absolument exister sans sacrifice. En effet, le sacrifice est l'expression religieuse la plus exacte de la nature et de la position de semblables créatures; c'est pourquoi, à toute époque, il a jailli spontanément du fond de la nature humaine, abandonnée à elle-même, et l'acte par excellence de la religion a consisté chez tous les peuples dans l'oblation du sacrifice. La religion chrétienne ne pouvait donc pas se passer d'un sacrifice.

« Mais l'immolation du Christ sur la croix n'est-elle pas le sacrifice du christianisme ? Sans aucun doute, le sacrifice sanglant du Christ, tel qu'il a été offert sur la croix, est le fondement, la cause morale de l'ordre chrétien de la grâce. Mais sous sa forme sanglante il ne saurait être le sacrifice que les chrétiens ou l'Église chrétienne acquitte en leur nom. Il a été offert par le Christ seul personnellement, par le fait de son libre consentement à sa mort sacrificielle, et non par les chrétiens. D'ailleurs, il a payé la dette du monde entier, et non celle des chrétiens comme tels. Il ne peut donc être le sacrifice propre à la religion chrétienne, par la simple raison qu'il a été accompli avant qu'elle n'existât. En un mot, le sa-

crifice sanglant de la croix n'est pas le sacrifice des chrétiens et du christianisme, il est le sacrifice universel du Christ, de l'Homme-Dieu rédempteur du monde.

« Et cependant le Christ n'est apparu qu'une fois, dans la plénitude des temps, pour exterminer le péché par son sacrifice, et comme c'est une loi pour les hommes de mourir une fois pour être ensuite jugés, de même le Christ a été offert une seule fois, afin qu'il prît sur lui les péchés de beaucoup ; pour la seconde fois il apparaîtra sans péché à ceux qui l'attendent pour leur salut (*Épître aux Hébreux*, IX, 26-28) ». — « Il est entré une fois avec son propre sang dans le saint des saints, ayant pour toujours racheté le monde (*Ibid.*, 12) ». Il ne peut donc plus jamais offrir un sacrifice entièrement nouveau, indépendant du sacrifice de la croix. Son sacrifice est unique, parce qu'il est immortel.

« Si cependant il continue son sacerdoce et par suite son sacrifice dans le nouvel ordre de la grâce du christianisme, il ne peut que renouveler l'offrande accomplie sur la croix. Il offrira toujours de nouveau au Très-Haut d'une manière mystique, c'est-à-dire dans une action sacrificielle véritable accomplie par un ministre visible, le même Agneau qui a été immolé sur la croix.

« C'est ce qui se fait en réalité par la sainte messe (Dr Lingens, *Die innere Schœnheit des Christenthums* p. 110 et 111) ».

Le lecteur peut juger par ce fragment, que j'ai

voulu traduire, de la plénitude de doctrine et de la force de pensée qui distinguent l'œuvre du R. P. Lingens.

NOTE E

L'idéal grec et l'idéal chrétien

J'emprunte les pages ingénieuses et délicates qui suivent à un remarquable ouvrage de M. Léon Garreaud, ancien professeur à l'Académie orientale de Vienne.

« Homère, Sophocle, Démosthène, les anciens dans leurs chefs-d'œuvre offrent et offriront toujours les modèles déclarés de la beauté. C'est la culture de l'antiquité qui nous a tirés de la barbarie ; c'est elle qui nous empêche d'y retomber. Mais à force de cultiver la forme antique, de fréquenter l'Olympe et de chevaucher sur le Parnasse, il faut prendre garde de perdre l'esprit moderne, de ne plus monter au Calvaire et de laisser tarir pour nous le flot qui s'épanche du pied de la croix.

« La crainte de paraître clérical, le respect humain, et avant tout l'ignorance de l'Écriture que la plupart n'ont jamais lue, font oublier trois choses : premièrement, que même au point de vue esthétique, l'An-

cien et le Nouveau Testament présentent ces hauts caractères de proportion, de mesure, de goût, d'universalité, pour tout dire, de perfection absolue, qui donnent aux lettres sacrées le droit d'être envisagées comme classiques, au même sens que les productions de la Grèce et de Rome.

« Secondement, on n'a pas l'air de se douter que depuis dix-huit siècles une révolution inéluctable, un ferment irrésistible bouleverse et travaille l'humanité jusque dans son fond le plus intime. Le christianisme a succédé au paganisme, le surnaturel au naturel. Or, comme tous les ordres d'idées s'enchaînent et se tiennent, que le vrai, le beau et le bien sont une trinité indivise, il s'en est suivi qu'avec ses vérités morales la foi chrétienne a importé, chez les peuples modernes, une esthétique dont les exigences sont tout autres que celles de l'art païen.

« L'antiquité avait sa poésie, son idéal, qui refusait le nom de beauté à tout ce qui n'atteint pas la perfection de la forme. Le christianisme a d'autres regards ; il aperçoit la beauté partout où il rencontre la supériorité morale, le souffle vrai de l'âme, l'immatériel reflet de la divinité. Le Verbe s'est fait chair ; depuis lors et à jamais, toute œuvre, pour être belle, devra être, à quelque degré, une incarnation de la pensée divine.

« La perfection antique était dans la sagesse de la chair, dans la limite normale, la juste convenance et la plénitude des sens. L'esprit nouveau prête l'oreille à de plus vastes besoins. Il préfère le désir non

assouvi à la satisfaction, ce qui fait naître le sentiment vague de l'infini à ce qui est achevé, mais d'ailleurs étroit et sans horizon. La base de toute édification repose sur le renoncement et le sacrifice. Il proclame bienheureux ceux qui ont faim et soif et rejette les insensés qui se déclarèrent rassasiés. Son mouvement est une ascension sans fin, un vol incessant après l'objet, toujours plus élevé, de son amour. Il ignore ce facile contentement de sa condition, cet oubli de ses destinées qui constitue la bonne petite gaieté d'Horace. Sans doute, il a aussi ses allégresses et ses joies indicibles ; mais une larme brille toujours derrière son sourire. Et assurément jamais l'antiquité n'a entendu un cri pareil à celui du poète moderne :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots (1).

« On le voit, le paganisme cherchait l'ordinaire, et nous visons à l'extraordinaire. Il se contentait de la vie réelle, il nous faut le surhumain. Il se désaltérait dans l'onde courante, nous soupirons après la source d'eau vive. Il s'arrêtait au raisonnable, nous plaçons notre foi et notre espérance dans ce qui est au-dessus de la raison. En un mot, l'idéal a perdu en régularité et en pureté, il a gagné en élévation et en profondeur.

« Le contraste des aspirations et la différence des

(1) Alfred de Musset, *La nuit de mai.*

procédés sont si tranchés que, si l'on eut proposé à l'artiste ancien l'un des sujets qu'affectionne le christianisme, l'*Ecce Homo* de Guido Reni, par exemple, ou l'homme des douleurs tiraillé sur sa croix, il l'eût repoussé comme impossible...

« En troisième lieu, le paganisme est non seulement incompatible avec l'esprit nouveau, non seulement sa charmante ivresse de la vie n'est plus de notre âge, ses œuvres jeunes et insoucieuses ne vont plus à notre mélancolie habituelle et même jurent avec notre climat brumeux ; mais encore le paganisme a, par lui-même, un vice irrémédiable, défaut que rien ne peut racheter : c'est que de ce grand organisme l'âme est partie. Le sens a déserté ses mythes, ses formes sont vides de leur substance. L'antiquité elle-même cessa de bonne heure de comprendre sa religion ; pour nous, elle a perdu toute sa signification et toute sa vie. Boileau a donc grand tort de dire que *Pégase est rétif*. Non, c'était un cheval de race, parfaitement dressé ; il n'a maintenant qu'un défaut : c'est qu'il est mort.

« Ce que nous prenons pour des modèles n'est que le pâle dessin de ce qui n'est plus, et nos fidèles copies ne sont que des portraits tirés après décès. Nous croyons cultiver la plante, et nous ne soignons que quelques feuilles sèches dont les racines ont péri depuis longtemps. Aussi est-il bien probable que nos minutieuses imitations ressemblent à l'original, à peu près comme des fleurs en papier ressemblent à la fleur des champs. Les contours et les couleurs sont

les mêmes, il n'y manque que la fraîcheur, le parfum et la vie !..

« Il en sera de même de toutes les œuvres où la forme classique ne sera pas, tout au plus, un léger vêtement qui drape, dessine et accuse sous ses plis la personnalité du Français et du chrétien.

« Comparés aux inspirations de l'esprit moderne, ces ouvrages nous causeront toujours la même impression de froideur que produit sur nous un temple grec comparé à une église gothique. Le temple est incontestablement d'une beauté plus pure que l'église, et pourtant vous passerez des heures dans celle-ci sans fatigue... A l'aspect de ces hautes colonnes qui partent d'un seul jet et ne trouvent leur point d'arrêt que dans l'ombre, le chrétien s'exalte, sort de lui-même, s'absorbe dans l'incompréhensible, anéantit sa chétive personnalité devant l'infini et parvient à adorer son Dieu (*Causeries sur les origines et le moyen-âge littéraires de la France*, T. II, p. 15-20) ».

En résumé, la beauté de la forme, animée et vivifiée par le sentiment religieux, tel est l'idéal de l'art chrétien. Plus la forme sera belle et le sentiment religieux intense, plus l'œuvre d'art sera parfaite ; l'art, en effet, suppose le beau ; mais l'art chrétien suppose le beau et l'expression religieuse.

NOTE F

La cathédrale de Strasbourg

La description d'une cathédrale gothique, que Hegel a donnée dans son *Esthétique,* est restée justement célèbre. En voici une qui n'est peut-être pas plus belle, mais qui est plus saisissante :

« J'avais revu Strasbourg quelques mois auparavant, et j'avais passé une après-midi seul dans son énorme vaisseau noyé d'ombre. Un jour étrange, une sorte de pourpre ténébreuse et mouvante, mourait dans la noirceur insondable. Au fond, le chœur et l'abside avec leur cercle massif de colonnes rondes, la forte église primitive et demi-romane, disparaissaient dans la nuit, tige antique enfoncée dans la terre, tige épaisse et indestructible autour de laquelle était venue s'épanouir et fleurir toute la végétation gothique. Point de chaises dans la grande nef, à peine cinq ou six fidèles à genoux ou errant comme des ombres. Le misérable ménage, la friperie du culte ordinaire, l'agitation des insectes humains, ne venaient point troubler la sainteté de la solitude. Le large espace entre les piliers s'étalait noir sous la voûte peuplée de clartés douteuses et de ténèbres presque palpables. Au-dessus du chœur tout noir, une seule fenêtre lumineuse se détachait, pleine de figures rayonnantes, comme une percée sur le paradis.

Le chœur était rempli de prêtres, mais, de l'entrée, on n'en distinguait rien, tant l'ombre était épaisse et la distance grande... Seuls dans l'obscurité, parmi les grandes formes qu'on devinait, deux chandeliers, avec leurs flambeaux allumés, luisaient aux deux coins de l'autel, pareils à des âmes tremblantes. Des chants montaient et redescendaient à intervalles égaux comme des encensoirs qui se balancent. Parfois les voix claires et lointaines des *enfants de chœur* faisaient penser à une mélodie de petits anges, et, de temps en temps, une ample modulation d'orgue couvrait tous les bruits, de sa majestueuse harmonie.

« On avance, et les idées chrétiennes envahissent l'esprit, par un jet nouveau, à mesure qu'un nouvel aspect s'ouvre. Arrivé à l'abside, lorsque dans la crypte déserte et froide on a vu le grand archevêque de pierre, un livre à la main, couché pour l'éternité, comme un pharaon sur son sépulcre, et qu'au sortir de la voûte mortuaire on se retourne, la rosace occidentale éclate au-dessus de l'énorme obscurité des premiers arceaux, dans sa bordure noire et bleue, avec ses broderies d'incarnat violacé, avec ses innombrables pétales d'améthyste et d'émeraude, avec la douloureuse et ardente splendeur de ses pierreries mystiques, avec les scintillements entrecroisés de sa sanglante magnificence. C'est là le ciel entrevu le soir, en rêve, par une âme qui aime et qui souffre. Au-dessous, comme une muette forêt septentrionale, les piliers allongent leurs files colossales. La profondeur des ombres et la violente opposition

des jours rayonnants sont une image de la vie chrétienne plongée dans ce triste monde avec des échappées sur l'autre. Cependant, des deux côtés, à perte de vue, sur les vitraux, les processions violettes et rougeâtres, toute l'histoire sacrée scintille en révélations appropriées à la pauvre nature humaine.

« Comme ces barbares du moyen âge ont senti le contraste des jours et des ombres ! Que de Rembrandts il y a eu parmi les maçons qui ont préparé ces ondoiements mystérieux des ténèbres et des lueurs ! Comme il est vrai de dire que l'art n'est qu'expression, qu'il s'agit avant tout d'avoir une âme, qu'un temple n'est pas un amas de pierres ou une combinaison de formes, mais d'abord et uniquement une religion qui parle ! Cette cathédrale parlait tout entière aux yeux, dès le premier regard, au premier venu, à un pauvre bûcheron des Vosges ou de la Forêt-Noire, demi-brute engourdie et machinale, dont nul raisonnement n'eût pu percer la lourde enveloppe, mais que sa misérable vie au milieu des neiges, sa solitude dans sa chaumine, ses rêves sous les sapins battus par la bise, avaient rempli de sensations et d'instincts que chaque forme et chaque couleur réveillaient ici. Le symbole donne tout du premier coup et fait tout sentir ; il va droit au cœur par les yeux sans avoir besoin de traverser la raison raisonnante. Un homme n'a pas besoin de culture pour être touché de cette énorme allée, avec ses piliers graves régulièrement rangés qui ne se lassent pas de porter cette sublime voûte ; il lui suffit d'avoir

erré dans les mois d'hiver sous les futaies mornes des montagnes. Il y a un monde ici, un abrégé du grand monde tel que le christianisme le conçoit : ramper, tâtonner des deux mains contre des parois humides dans cette vie ténébreuse, parmi les vacillements de clartés incertaines, parmi les bourdonnements et les chuchotements aigres de la fourmilière humaine et, pour consolation, apercevoir çà et là, dans les sommets, des figures rayonnantes, le manteau d'azur, les yeux divins d'une Vierge et d'un petit enfant, le bon Christ tendant ses mains bienfaisantes, pendant qu'un concert de hautes notes argentines et d'acclamations triomphantes emporte l'âme dans ses enroulements et dans ses accords. (Taine, *Voyage en Italie*, t. I, p. 276-289) ».

Impossible de mieux lutter avec la plume contre les arts du dessin. Quel dommage qu'il ne soit pas possible de recommander sans de très sérieuses restrictions un ouvrage où l'on rencontre assez souvent des pages de valeur égale à celles qu'on vient de lire ! L'étude sur Michel Ange est d'une admirable beauté (p. 217 et ss.) et fait pressentir le puissant artiste qui tracera d'une main si ferme la psychologie de Napoléon. Les opuscules, *Philosophie de l'art en Grèce* et *Philosophie de l'art dans les Pays-Bas*, sont riches d'aperçus profonds et de descriptions frappantes. Je crois, comme Menendez Pelayo (*Historia de las ideas esteticas* ; t. VI), que, si le cours d'esthétique professé par M. Taine à l'École des Beaux-Arts avait été imprimé tout entier, ce se-

rait le plus beau monument que la France possédât en ce genre, et l'Allemagne, malgré Hegel, Vischer et Rosenkranz, serait au moins tenue en échec, non sans doute sur le terrain de la science et des principes, mais sur celui de la compréhension artistique et du génie littéraire.

NOTE G

La beauté humaine du Seigneur

La question de la beauté humaine du Seigneur avait déjà préoccupé les Pères ; plus tard, elle attira l'attention des théologiens. Voici, résumé par l'un de ses plus hauts représentants, ce que la science sacrée a dit de mieux sur ce sujet :

« D'après saint Thomas, saint Denis et saint Augustin, la beauté résulte de l'union de trois éléments. D'abord, l'intégrité de toutes les parties, et cet élément existait sans aucun doute dans le corps du Christ ; le Christ, en effet, a pris un corps non pas mutilé ou difforme, mais dans toute son intégrité naturelle ; aussi les Pères enseignent-ils qu'il a élevé à l'union hypostatique tout ce qu'il avait implanté dans notre nature. Ensuite, la juste proportion des parties, et l'on peut facilement se con-

vaincre qu'elle se trouvait dans le corps du Christ, si l'on réfléchit qu'il devait correspondre à la perfection de son âme et être pleinement en mesure d'exercer les opérations vitales ; or, cette aptitude est en étroite corrélation avec la proportion des membres ; d'ailleurs, ceci est tout-à-fait conforme au portrait du Seigneur que trace Nicéphore dans ses *Histoires*, liv. I, au dernier chapitre. Enfin, la couleur naturelle convenable, qui résulte de l'excellence du tempérament et de la complexion ; comme la complexion du corps du Christ a été certainement parfaite, de même la couleur, qui en est l'effet, était parfaite en lui et admirablement adaptée à la beauté du corps humain. Et il y a d'autres raisons encore. D'abord, le corps du Christ a été formé par la vertu du Saint-Esprit ; or, les œuvres, que Dieu fait par lui-même, sont très belles et parfaites. Si Adam était très beau et très bien conformé, parce qu'il sortait immédiatement des mains de Dieu, à plus forte raison faut-il l'affirmer du Christ. Ensuite, le corps du Christ sera pour ainsi dire l'objet de la béatitude de notre corps, comme nous le disions ci-dessus avec saint Augustin et saint Cyprien ; il sera le type de la beauté de tous les corps des bienheureux ; par conséquent, il est lui-même très beau. Enfin, il est impossible de découvrir une bonne raison qui réclame l'absence de cette perfection dans le Christ, et le manque de beauté ne servait en rien à l'œuvre de notre rédemption.

« Mais, dira-t-on, il était en soi convenable et

conforme au respect dû à Dieu que le Christ n'affectât point d'être beau; car, sans qu'il fût nécessaire d'aller jusqu'à la difformité, la beauté ne convenait pas à un homme religieux, au prédicateur de l'Évangile ; mieux valait un certain charme grave et tempéré. A cela je réponds que la beauté naturelle et virile, unie à une haute vertu et à la modestie, convient très bien et sert d'ornement à quelque saint que ce soit ; elle excite au respect et à l'affection, surtout quand les fatigues et les souffrances corporelles l'ont tempérée de manière à bien faire voir qu'elle résulte seulement de la parfaite conformation du corps, et non de la recherche ou de l'affectation (Suarez, *De Incarnat. disput.* XXXII, *sect.* II, *q.* XI, *a.* IV. *4 et 5*) ».

Peut-être sera-t-on étonné de rencontrer sous la plume d'un grave théologien une si ferme revendication des droits du beau. Suarez a d'ailleurs le mérite d'avoir traité ce sujet avec une judicieuse circonspection et d'avoir ainsi fourni la solution qui semble la plus juste et la plus naturelle. Il faut donc se représenter le Seigneur, non sous les dehors d'une grâce profane qui répugne à sa sainteté, mais avec des traits d'une beauté grave et douce. Ainsi, ce n'est pas le Christ de la *Pietà* du Carrache qui traduit le plus exactement le genre de beauté qui convient à l'Homme-Dieu ; sa beauté, incontestable d'ailleurs, est trop humaine, il ressemble trop à un Apollon endormi. C'est peut-être la terre cuite du IIIe siècle, trouvée dans la catacombe de sainte Agnès,

qui reproduit le mieux la tradition chrétienne et la pensée de Suarez.

NOTE H

La fécondité dans le mariage

« La fécondité des êtres vivants est, dans la nature, l'accomplissement d'un précepte de Dieu et le fruit de sa bénédiction. « Croissez et multipliez-vous », a dit le Seigneur, et la vie s'est répandue dans tout l'univers dont elle est l'ornement et la gloire. Partout où elle est absente, la nature est triste et désolée ; partout où elle abonde, on reconnaît et on bénit la main paternelle de Dieu.

« Mais dans le petit monde de la famille humaine, plus que dans le grand monde, la fécondité est une bénédiction. Dieu l'a promise à ceux qu'il aime. Il montrait à son vieux serviteur Abraham les astres du firmament que devaient égaler en nombre les enfants de sa race. Il a fait chanter par son prophète le bonheur de celui qui craint le Seigneur : « Tout prospère entre ses mains laborieuses. Son épouse se tient à ses côtés, comme la vigne fertile aux parois de sa demeure, et ses nombreux enfants entourent sa table, joyeux et pleins d'espoir, comme les jeunes pousses

de l'olivier. Il verra les enfants de ses enfants : c'est ainsi que Dieu bénit... »

« Qu'il est beau, le sourire de l'enfance ! C'est comme un rayon de soleil au foyer, et plus il y a de sourires, plus le foyer resplendit. Multipliez-vous, êtres charmants, remplissez de votre animation joyeuse et de vos cris la maison où vous êtes nés ! Dieu aime à vous voir et à vous entendre. Providence des petits oiseaux et des lis de la prairie, il veut être particulièrement le Dieu des nombreuses familles. Il tient en réserve pour elles ses meilleures bénédictions, et il leur donne je ne sais quels charmes provoquants qui leur attirent la sympathie, la miséricorde et les largesses des cœurs bien faits. Là, il n'y a point de ces mornes silences qui attristent les foyers déserts ; là, le cœur des parents n'est point exposé à ces idolâtries niaises qu'on voit ramper autour de l'unique enfant ; le nombre ne partage pas l'amour, il le multiplie ; là, point d'absences irréparables, ni de deuils qu'on ne peut consoler ; la fleur que Dieu moissonne laisse après elle des sœurs aimables qu'on aime davantage, comme pour se venger des trahisons de la mort ; là, le travail, le dévouement, le sacrifice s'imposent et se perpétuent en glorieuses et saintes traditions ; là, il y a des élus pour peupler le ciel, des soldats pour servir le pays, des pionniers pour prendre possession du monde : l'empire de la terre appartient aux nombreuses familles : *Crescite, multiplicamini et replete terram...*

« Tous les hommes publics, qui s'inquiètent du

sort des peuples, ont l'œil ouvert sur les recensements des familles dont ils se composent. Plus ces familles sont nombreuses, plus il y a de vraie richesse dans une nation, car la première de toutes les richesses, c'est la vie, c'est la force, qui ne croissent que pour envahir et posséder le monde. Dieu l'a voulu ainsi, Dieu a dit au premier couple humain : « Croissez, multipliez-vous, et remplissez la terre ». Telle est la loi, l'empire du monde appartient aux peuples prolifiques. On les trouvera peut-être moins policés que les autres, grossiers, barbares, qu'importe ! Ils ont dans leur sang généreux de quoi devenir les maîtres. Si le pays où ils essaiment est trop étroit pour eux, comme les laborieuses abeilles, ils prennent leur vol vers d'autres contrées. L'ancien et le nouveau monde, les continents et les îles se peuplent de leurs migrations. Partout ils s'emparent des places libres, partout ils accumulent des générations fécondes, partout ils se tiennent prêts à remplacer les peuples qui vont s'éteindre.

« Ces derniers trompent l'œil encore par une prospérité factice. En tronquant les familles, ils enflent les fortunes individuelles, ils créent un mouvement d'affaires, de luxe, de plaisirs et je ne sais quels raffinements de civilisation qu'on prend pour de la vie. Mais la vraie s'épuise dans les abjects calculs qui limitent la fécondité. Là où l'on a peur des enfants, la population décroît ; là où la population décroît, on la voit se cramponner avec une avidité égoïste à sa part de biens grossie par les absences, et l'on n'a bientôt

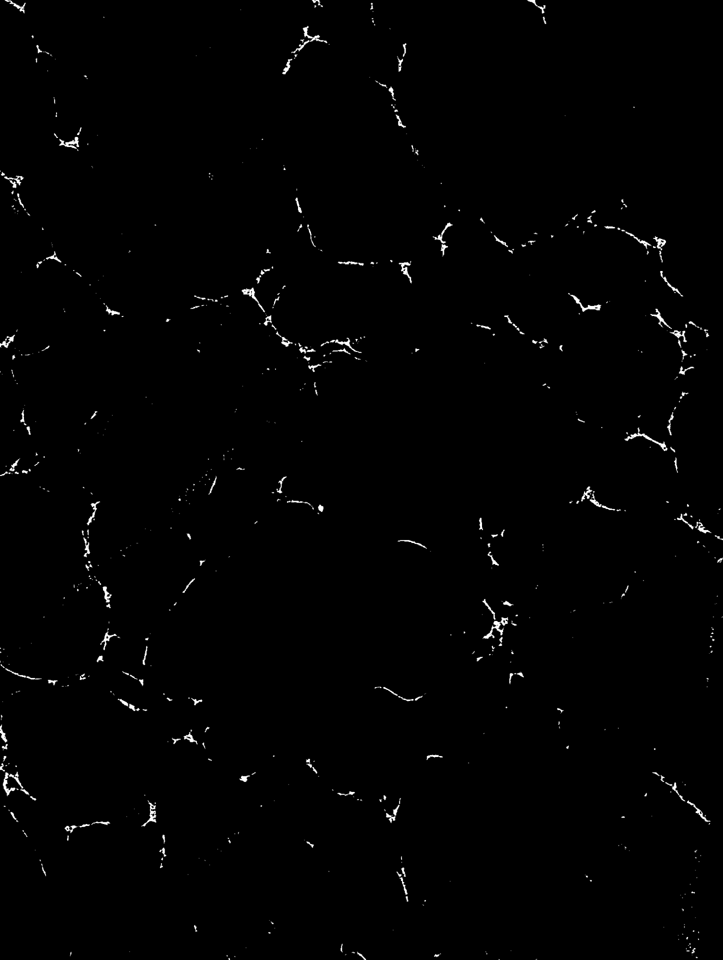
plus ni assez de mâles poitrines, ni assez de cœurs généreux à opposer aux innombrables et besogneuses légions que lancent sur un peuple stérilisé les peuples prolifiques.

« Depuis longtemps cette idée me poursuit comme un cauchemar, et je me demande s'il n'y a pas à l'heure qu'il est un peuple à qui Dieu pourrait dire comme le vieux Jacob à son fils : « Ruben, mon aîné, toi, ma force et la cause de ma douleur ; toi, le premier dans les dons et le plus grand dans l'autorité, tu as perdu ta vie, tu l'as répandue comme l'eau, c'est fini, tu ne croîtras plus » ! — Seigneur, faites que je me trompe (MONSABRÉ, *Le Mariage*, p. 177 et ss.) ».

TABLE DES MATIÈRES

Imp. M.-R. Leroy, 185 rue de Vanves. — Paris.

6



L'esthétique du dogme chrétien

119838

Wilhelmina Laurie MAR 2 '35
3-1-35

(1) 1- 3457